

CHAPITRE IVABREGE DE L'HISTOIRE HUMAINETable des articles

- Article 1 : Les origines de l'homme ~~selon la science moderne~~  
Article 2 : Illusion et création  
Article 3 : Création et manifestation  
Article 4 : Pluralité des manvantaras  
Article 5 : Unicité de l'humanité  
Article 6 : Adam et Eve  
Article 6bis : Abrégé de l'histoire humaine  
Article 7 : Le songe de Nabuchodonosor  
Article 8 : Les trois ères du Kali-yuga  
Article 9 : Les sept chandeliers  
Article 10 : Le rôle de Satan dans l'histoire  
Article 11 : Chronologie biblique  
Article 12 : Abraham et Moïse  
Article 13 : Le bienheureux Grignon de Montfort  
Article 14 : Marie des Vallées  
Article 15 : La Salette  
Article 16 : Le secret de Mélanie

ARTICLE 1 : Les origines de l'homme

1. J'aurai plusieurs fois l'occasion d'aborder le sujet de la science moderne et, tout en reconnaissant bien volontiers les "miracles" de sa technique, de faire montre de peu de tendresse à son égard. Au reste, si j'ose la juger, c'est que je la connais quelque peu. Si elle se cantonnait dans le domaine qui est le sien, celui de la physique au sens grec de ce terme, je n'aurais qu'à me taire et j'en serais heureux. Mais il reste chez tout homme, malgré l'obscurité où il se trouve plongé, ou plutôt, sans doute, à cause de cette obscurité même, un désir de connaître profondément ce qu'il est, d'où il vient et où il va ; et comme les "scientistes" du siècle dernier se sont acharnés à détruire toutes les sources de lumière qu'ils jugeaient incompatibles avec leur rationalisme, c'est à la science, au sens moderne de ce mot, à la science réputée infaillible, que s'adresse l'homme en quête de vérité. Or cette science moderne n'est reine que dans son domaine, qui est celui du devenir ; elle ne peut répondre aux questions déjà métaphysiques qui lui sont posées par les insatisfaits. Parfois cette reine reconnaît son insuffisance et proclame que le dernier mot est l'agnosticisme ; mais parfois, avec arrogance, elle entend répondre à tout. Alors elle augmente encore l'obscurité dans laquelle sont plongés ceux qui l'interrogent, ou elle les conduit à des extrémités inacceptables. Il existe bien, vaille que vaille, une philosophie de la science (moderne), mais il n'existe nulle part une science (moderne) philosophique. C'est que la philosophie doit être essentiellement métaphysique sous peine de n'être pas. Et donc, comme elle ne sait même plus ce que signifie le terme "métaphysique", elle n'est pas.

2. Il y a donc à faire un procès de la science moderne. Elle n'est pas exactement mon intention, puisque le présent article a pour sujet les origines de l'homme. Toutefois, comment parler des origines de l'homme sans parler de la science moderne qui, là-dessus, a son idée bien arrêtée ? N'a-t-elle pas ramassé et classé des os, des crânes, des pierres taillées et polies et divisé l'histoire de l'homme en "âges", -- âges paléolithique, néolithique, du bronze, fer, - <sup>du</sup> finalement, ce qui est grotesque, âges de la vapeur, de l'électricité, de l'énergie atomique ? Je dis que cela est grotesque, parce que ces trois derniers "âges" sont logés facilement en une paire de siècles, laquelle ne peut être comparée aux durées que l'on assigne, par exemple, à l'âge de la pierre polie ou à l'âge de la pierre taillée. Mais revenons à notre sujet. Je disais donc que si la science moderne n'est pas exactement le sujet de la présente étude, force est, cependant, d'en tenir compte, si criticable qu'elle soit, quand on se propose d'examiner la question de l'origine de l'homme telle que les modernes la conçoivent. Aussi, je crois indispensable de mettre en évidence, <sup>avec</sup> préalablement à toute autre considération, trois points importants que voici.

(a) La science moderne, qui s'est développée depuis trois ou quatre siècles, n'est ni fausse ni mauvaise en elle-même. Elle n'est pas fausse puisqu'elle a enrichi l'homme de découvertes notables ; et elle n'est pas mauvaise en elle-même, puisque son objet est, d'une certaine façon, la vérité ; mais lorsque l'on considère l'usage que fait l'homme de ces découvertes et que l'on aperçoit bien que le but de l'homme est moins de connaître "ce qui est" que d'agir sur le milieu où il se trouve et, cela, en vue de son bien en cette vie, et en cette vie seulement, des problèmes se posent et l'on doit dire que la science moderne est mauvaise de par l'usage insensé que l'homme en fait. D'autre part, si cette science n'est pas fausse, elle est assurément incomplète, ayant été détachée de toute métaphysique véritable ; et dès lors il faut dire que, bâtie sur des pieds d'argile, elle est incroyablement présomptueuse.

(b) La science moderne, qui tend de plus en plus à être une science de la quantité pure et simple, comme l'a excellemment vu Guénon dans son Règne de la quantité, occupe une place indue dans les investigations que mène l'homme pour savoir ce qu'il est, d'où il vient et où il va (lorsque, toutefois, l'homme songe encore à se poser ces questions). La science ne peut dire ni d'où vient l'homme, ni où il va, ni ce qu'il est, car la biologie n'apporte aucune réponse satisfaisante à cette dernière question. Ce qui manque à la science moderne c'est, pour le dire une fois de plus, une métaphysique solide, - ou, mieux encore, une sagesse. La conclusion est ici la même que plus haut : la science moderne est présomptueuse, et elle erre dès l'instant où elle sort des limites que lui imposent cette sagesse et cette métaphysique. Notons bien d'ailleurs qu'elle n'en ~~sort pas~~ d'elle-même ; c'est l'homme qui l'en a fait sortir.

est pas  
sorti

(c) Si donc la science moderne se maintenait dans les limites que lui assigne la métaphysique ; elle serait tout à fait bonne et d'une grande utilité pour l'homme qui a le droit, et même le devoir, de cultiver le jardin que le Créateur lui a donné (1). Bref, la science, au sens moderne de ce terme, est bonne en elle-même, mais c'est l'homme, - l'homme qui lui a donné naissance il n'y a guère bien longtemps, - qui a fait d'elle une chose néfaste, - si néfaste qu'elle conduira l'homme à la destruction.

J'ai tenu, pour commencer, à dégager ces considérations. Qu'on ne m'objecte pas que je porte condamnation sur la science dont il sera quelques fois question dans ce chapitre. Ce n'est pas la science physique que je juge, mais l'homme qui s'est détaché de Dieu et qui en devient fou.

(1) Genèse, II, 15.

3. La science moderne est récente et occidentale. Saisis d'orgueil devant les œuvres de leurs cerveaux et de leurs mains, les Européens ont tenu longtemps les peuples asiatiques et africains pour méprisables. Ce qui était de nature à les renforcer dans l'avantageuse opinion qu'ils avaient d'eux-mêmes, - eux et les Américains qui sont les extrême-occidentaux, <sup>est</sup> est l'empressement qu'ont apporté les autres peuples à les imiter. En un temps incroyablement court, ces Asiatiques <sup>et</sup> ces Africains réussirent sans trop de mal à les égaler et, parfois même, à les surpasser.

Les Occidentaux se sont donc considérés longtemps comme les éducateurs du reste du monde, et non seulement dans le domaine des activités technico-scientifiques, mais aussi, chose invraisemblable, dans celui de la sagesse. Tout leur donnait le sentiment qu'il en était bien ainsi et, à commencer, la façon dont, à leur contact, la plupart des Asiatiques reniaient leurs civilisations ancestrales. Et quoi donc ces derniers ont-ils mis à la place de ce qu'ils avaient rejeté ? La sagesse chrétienne, c'est-à-dire le Christ ? Dans certains cas, oui, mais ces cas sont rares ; et dans les autres, qui sont en multitude, les Orientaux se sont faits ce que la majorité des Occidentaux sont : des matérialistes très efficaces, des impérialistes sans scrupules à leur manière, des hommes sans Dieu et qui déclarent vivre fort bien comme cela. Le résultat est qu'à l'heure actuelle toutes les nations sont en guerre ouverte ou larvée les unes avec les autres et amassent à qui mieux mieux des moyens de destruction effrayants. Le pire de tout est que l'homme persiste à proclamer imperturbablement qu'il avance sur le chemin du progrès.

4. Un des premiers mots de la théorie de l'"évolution progressive" a été dit avec beaucoup d'assurance quand l'homme a proclamé qu'il descendait du singe. Je sais bien que, sur ce point, il faut nuancer : l'homme est plutôt un cousin du singe que son descendant direct. D'ailleurs, à la condition de la concevoir correctement entre certaines limites, l'évolution psycho-somatique des êtres vivants, l'homme inclus, est recevable. La nature, sous le gouvernement divin, a produit des espèces de plus en plus parfaites d'individus vivants et, en tant que tels, animés par une âme (anima). Par le jeu de ses lois gouvernées par Dieu, elle ~~leur~~ a donné naissance, jusqu'à ce qu'enfin parut un être capable de recevoir le souffle de vie (Genèse, II, 7). Tout être vivant possède une âme, c'est-à-dire un certain psychisme ; l'homme seul, parmi eux, est doué d'esprit. Il n'y a donc aucun inconvénient à penser que, psycho-somatiquement, l'homme est à ranger parmi les animaux ; mais il a été désastreux d'en rester là et de ne pas ajouter que l'homme seul est un animal raisonnable, comme déjà le disait Aristote, c'est-à-dire doué d'esprit (1).

(1) L'Illumination du coeur, deuxième partie, chapitre premier.

5. Le fait que l'homme est esprit pose une transcendance qu'à lui seul aucun évolutionisme ne peut expliquer et même ne voit pas. Entre l'homme et l'ensemble des autres animaux ~~il n'y a pas de continuité~~ qu'aucune théorie exclusivement scientifique ne peut supprimer ; on ne peut en rendre compte qu'en posant une intervention divine dans le processus évolutif de la Nature. Par cette intervention, l'homme fut une créature à l'image et à la ressemblance de Dieu (Genèse, I, 26). Natura non fecit saltus. Cet adage généralement vrai ne vaut rien en l'occurrence. En l'homme, l'infusion de l'esprit n'est pas l'oeuvre de la Nature, mais de Dieu.

6. De ce qu'il descendait du singe, ou de ce qu'il était son cousin, l'homme a conçu une fierté telle que, par une contradiction singulière, il a proclamé, à peu près dans le même temps, qu'il était Dieu : non pas, peut-être, en tel ou tel individu humain, mais dans l'ensemble des hommes : l'Humanité. Ainsi, une même proclamation fait de l'homme tout à la fois rien et tout ; et dans la mesure où il se croit tout, l'homme a rejeté Dieu fait homme, lui a substitué l'homme fait Dieu, et Nietzsche a perdu la raison pour avoir osé proclamer l'avènement du surhomme. Bref, dans un même souffle, l'homme affirme cette surhumanité et nie qu'il ait une âme spirituelle. Est-ce que, au siècle dernier, un chirurgien ne l'a pas déclaré ? Car, disait-il, s'il y avait dans cet homme que je découpe quelque chose qui ressemble à une âme spirituelle, il faudrait nécessairement que la pointe de mon scalpel la rencontrât. Or elle ne rencontre que des chairs et des os.

De tout cela restent des idées absurdes, tenaces, qui courent les rues. Le Père Teilhard de Chardin les a ramassées, triées, organisées et en a fait un système que je perdrai pas mon temps à discuter. Le teilhardisme est une dernière mouture, destinée aux catholiques chancelants, de l'idée de progrès, qui va ensemble avec l'idée d'évolution au pire sens du terme. Encore le Père Teilhard avait Dieu ; mais que penser de ceux qui considèrent Dieu comme une hypothèse superflue et font sortir le plus du moins et l'esprit de la matière ?

7. Au fond, après l'espèce de désastre que fut la Renaissance du XVI<sup>e</sup> siècle, l'homme a perdu le sens de ce qu'il est et de ce qu'il est venu faire sur cette terre. Alors, pris de lassitude devant tant d'insuccès, l'homme (qui, dans le même temps, devenait un technicien redoutable) a balayé d'un revers de main ces questions irritantes et il a décrété que l'affaire n'était pas de comprendre, mais d'agir. Il a donc placé la volonté au-dessus de l'intelligence, - une volonté en elle-même forcément aveugle, - alors que la volonté doit suivre l'intelligence. Du coup, la révolte permanente était en marche, et ouverte la voie ~~à la destruction de l'humanité~~ qui mène l'humanité à sa perte.

8. Je ne peux, en un court article, analyser les différents aspects du problème. L'important est de voir que tous les arguments de la science matérialiste, - simple physique qui se donne de temps en temps le luxe de se coiffer d'une soi-disant "philosophie", - tombent dès l'instant où l'on comprend premièrement que Dieu existe et gouverne (ce que la science officielle nie ou veut ignorer) ; ensuite, que l'histoire de l'homme, à l'image et à la ressemblance de Dieu, commence dans le passé à une époque beaucoup plus ancienne qu'on ne l'admet ordinairement ; enfin que cette histoire s'ouvre, - et c'est d'ailleurs pour cela qu'il y a une histoire humaine, - par une transgression qui appelait un rédempteur. Nous en reparlerons dans un article suivant. Bornons-nous à voir ici que l'homme résiste à Dieu parce qu'il veut être Dieu. C'est le sens profond du péché originel : "Voici que l'homme est devenu comme l'un de nous" dit YHVH-Elohim, et non sans ironie (Genèse, III, 22) (1). Ce qui fut

---

(1) Dieu ajoute : "Et maintenant, craignons que l'homme n'étende la main et ne prenne de l'Arbre de vie, et ne mange, et ne vive à jamais." Sur le point de savoir si l'Arbre de la science du bien et du mal et l'Arbre de vie sont, ou ne sont pas, un seul et même Arbre, il y a doute. Si, comme je le crois, avec d'autres, ces deux Arbres n'en sont qu'un (c'est notamment l'avis du chanoine Verdunoy, déjà cité, annotateur de La Bible latine-française), il faudrait comprendre : "Craignons que l'homme ne récidive et ne s'alimente d'une manière constante de l'Arbre de vie."

- 10  
5.

commis à l'origine des temps se répète, démesurément amplifié, à la fin. L'âge d'or est pour demain disent ces gens ; et c'est vrai que nous y allons, et même que nous allons vers quelque chose de plus grand que l'âge d'or lui-même ; mais ce n'est point de la façon qu'ils croient.

9. Que valent les considérations des anthropologues, des paléologues, des géologues, des préhistoriens ? Citons René Grousset (1) : "Les géologues évaluent à un milliard d'années la durée de l'époque primaire, c'est-à-dire l'organisation des formes inférieures de la vie ; à 150 millions d'années la durée de l'époque secondaire et de ses sauriens géants ; à 40 ou 50 millions d'années l'époque tertiaire avec le règne des grands mammifères (...) et seulement à 600.000 ans ou, au maximum, à 1.300.000 ans, l'espace qui nous sépare de notre plus lointain ancêtre hominien, à l'aube du quaternaire." Ensuite, avec un espace de temps de 500.000 ans, nous sortons du paléolithique inférieur. L'hominien de Néanderthal remonterait à moins de 150.000 ans : on sait que, représenté par le squelette de La Chapelle-aux-Saints, "son attitude verticale était imparfaite, sa mâchoire lourde, son développement cérébral faible" ; mais il pratiquait l'inhumation, ce qui, à vrai dire, n'autorise aucune conclusion d'ordre religieux ou spirituel. Ce qui caractérise l'homme parmi les créatures corporelles vivantes est l'esprit. Qu'est-ce qui prouve que la créature de la Chapelle-aux-Saints était un homme, quand bien même il aurait inhumé ses semblables ? Il n'est nullement prouvé que le néanderthalien était véritablement un homme ; tout au plus serait-il un "hominien" déjà fort développé. "Emerge enfin notre ancêtre direct, continue René Grousset, l'Homo sapiens. Il fait son apparition avec l'aurignacien et le solutrien, cultures qu'on situe entre 45.000 et 25.000 environ avant notre ère et, cette fois, ajoute René Grousset, les "progrès" sont décisifs".

comme on  
le dit du  
reste,

Là est l'illusion. Si je situe Adam, - pour le nommer par son nom biblique, - quelque soixante mille ans avant notre ère, et par conséquent si je situe la fin du Krita-yuga, anéanti par quelque cataclysme, aux alentours de - 36000, je ne suis nullement gêné d'avoir à considérer des restes d'hommes qui auraient vécu entre 45000 et 25000 <sup>avant notre ère</sup> (on n'est pas trop fixé, on le voit). Ces restes prouvent, en effet, qu'en ces temps-là vécurent des hommes, et des hommes sans "culture" ; mais je puis parfaitement concevoir que ces hommes n'étaient que des descendants dégénérés d'un Krita-yuga "lumineux" séparé du yuga "lumineux" suivant, le Treta-yuga, par un espace de plus de 4500 ans, au cours duquel certains groupements humains ont eu largement le temps de regresser

(1) Bilan de l'histoire, Plon, Paris, 1946, p. 2.

et même de regresser jusqu'à cet état bestial, dont on veut qu'il ait été l'état premier de l'homme. Et lorsque le Père Teilhard de Chardin affirme que le sinanthrope de Pékin possédait la pierre taillée et le feu quelque cent mille ans avant notre ère, c'est là une opinion. Elle donne bonne conscience à certains catholiques qui ne peuvent se défendre d'un "complexe d'infériorité" devant la science officielle ; mais c'est surtout, de la part de cet excellent Père, une vue des plus aventureuses. Méfions-nous du Père Teilhard de Chardin, de son évolutionnisme et de son point oméga.

*ma manière de voir (échecs)*

10. Il me sera répondu que ~~ma opinion~~, à savoir que l'homme adamique habite cette terre depuis plus de soixante-deux mille ans, est tout aussi hasardée que celle du Père Teilhard, ~~qui affirme que le sinanthrope de Pékin~~ ~~est plus ancien que l'homme adamique~~. Il y a seulement ceci que je n'expose pas une opinion personnelle, mais, ce qui est bien différent, une doctrine traditionnelle

, et cette doctrine n'est nullement ~~fautive~~ ~~fautive~~ si des hommes "civilisés" avaient vécu il y a quelque soixante mille ans, on ~~en~~ saurait ~~par~~

~~par~~ par les vestiges qu'ils auraient laissés, Cette objection est sans portée pour une double raison, dont la première est que les peuples du Krita et du Treta yugas n'ont jamais produit une civilisation matérielle, susceptible de laisser des vestiges ; et la seconde, que, quand même ces peuples auraient travaillé la matière pour en faire des ~~objets de civilisation, de vision~~ ~~objets de civilisation, de vision~~ destinés à surmonter les conditions de l'existence terrestre (ce dont ils n'avaient nul besoin), il ne saurait subsister aucune trace de ces civilisations, toutes ayant été anéanties par des cataclysmes.

~~Si, déjà, l'Atlantide~~ Si, déjà, l'Atlantide, nous est fabuleuse par là que (bien que Platon en parle) ce continent n'a laissé aucun ~~vestige~~ <sup>trace</sup>, à plus forte raison doit-il en être ainsi des civilisations antérieures au Dwapara-yuga, car l'Atlantide doit être située dans le yuga immédiatement antérieur au nôtre.

Ces civilisations antérieures à celle, du Dwapara-yuga ont été complètement effacées : n'ont été épargnés que ceux à qui il fut donné de se réfugier dans des centres traditionnels et spirituels inaccessibles, ainsi que des groupes

d'hommes, voire des peuplades, qui, privés de racines traditionnelles, n'ont pu que dégénérer et régresser. Chaque fois, cependant, la lumière traditionnelle, préservée dans les centres dont je viens de parler, s'est répandue à nouveau sur la terre ; et l'arche de Noé, la Théba, n'est rien d'autre qu'un tel centre.

Le fait que, sauf aux premiers du Krita-yuga, des "primitifs" (ou soi-disant tels) aient toujours vécu parallèlement à de très hautes civilisations ressortit à cet autre fait que chaque yuga, en s'effaçant, a laissé subsister des hommes qui, promptement, sombrèrent dans les ténèbres.

Nevoque par cette objection que,

or, on n'en trouve pas

entières,

temp

11. Si, au lieu de professer cette idée absurde que l'homme promis aux plus hautes destinées n'est que le résultat d'une évolution matérielle dont l'origine serait "rien" et qui aurait pour principe le hasard aveugle ; si, dis-je, rejetant tous les préjugés pseudo-scientifiques de cette ~~espèce~~ <sup>sorte</sup>, on voulait bien admettre que la Nature, sous le gouvernement de Dieu, a produit enfin, après un temps immense et "du limon de la terre", un "hominien" capable, par la vertu d'une insufflation divine, de devenir un homme doué d'esprit et d'intelligence, bien des choses se laisseraient comprendre plus clairement qu'à la lueur vacillante des chandelles de nos scientifiques.

ARTICLE 2 : Illusion et création

1. Que Dieu existe, la doctrine chrétienne a toujours affirmé qu'il n'était nul besoin d'une révélation pour le savoir. L'homme incline naturellement à poser une cause suprême de l'univers ; il faut de grands désordres pour qu'il arrive à douter de cette cause, et de plus grands encore pour qu'il en vienne à la nier. Je n'ai pas à développer ~~ce~~ cette question qui est claire, bien que trois ou quatre siècles de <sup>mauvaise</sup> philosophie l'aient obscurcie ~~et~~ l'homme d'aujourd'hui, en général, - car il y a toujours des exceptions, - ~~ne~~ la question même de l'existence de Dieu. Dieu existe-t-il ? C'est possible. Dieu n'existe pas ? Il se peut. En tout cas, cela est sans importance. Nous vivons dans une "société de consommation" où Dieu, s'il existe, ne se consomme pas. Je veux croire que mon lecteur n'est pas de ces gens que seules les futilités préoccupent et pour qui problèmes; ~~seuls~~ je veux même penser que mon lecteur ne met pas en doute l'existence d'une cause suprême qui, si elle n'est pas immédiatement évidente, se déduit du seul examen de la Nature. ~~Les arguments qui, pour l'essentiel,~~ remontent à Aristote, demandent, bien entendu, un peu plus d'attention qu'on n'est disposé, à l'ordinaire, à ~~leur~~ accorder. Ainsi, nous sommes d'accord : une cause suprême existe, un "moteur immobile" qui rend compte de l'existence de cet univers, dans toute son extension spatio-temporelle (1). Cela posé, il faut reconnaître aussitôt qu'il n'est pas évident que la cause suprême dont on a démontré la nécessité soit, de surcroît, ~~une~~ créatrice. Il faut beaucoup d'ingéniosité pour arriver à donner le sentiment que la raison démontre ce second point.

de l'existence de

au point que

S'intéresse même plus à

il n'y a pas de grands

leur accorder.

2. L'existence de Dieu, cause suprême de la Nature universelle, s'il est possible, ~~bien qu'elle ne soit immédiatement évidente,~~ de l'établir à la suite d'une intuition supérieure ou d'un raisonnement rigoureux, plonge l'esprit humain, aussitôt qu'il a vu qu'il ne pouvait pas ne pas l'admettre, dans une grande perplexité. L'immensité divine ne laisse aucune place à la

(1) C'est-à-dire la Nature. Les preuves de l'existence de Dieu ne prennent leur point d'appui que sur elle. L'existence des anges, ~~des~~ créatures préternaturelles, est appelée par la considération de la distance ontologique qui sépare Dieu de la Nature et par le témoignage de nos Ecritures.

créature en général et à l'être humain en particulier. Si Dieu est l'Être infini, comment d'autres êtres s'ajouteraient-ils à Lui ? Et s'ils ne s'ajoutent pas à Lui, ne faut-il pas en conclure que leur existence est parfaitement illusoire, une tromperie abusant de notre congénitale ignorance ? Je pense que des choses existent, parmi lesquelles je me trouve ; mais c'est peut-être une illusion ; il se peut que je rêve tout cela (1). Dans le rêve aussi je tiens pour existantes des créatures que le réveil dissipe.

3. A ce problème, une fois que l'esprit a eu la capacité de le poser dans toute sa rigueur, il n'y a que deux solutions possibles, car celle que lui a donnée Descartes ne vaut rien (2) : 1) Tout ce que je perçois et pense est, en effet, une pure illusion. Il s'agit donc de s'éveiller et de "réaliser" le "je" transcendant, par-delà le simple moi mental pensant. 2) Tout ce que je perçois et pense est, au contraire, réel ; et l'on revient à cette réalité par cette considération, qui est de l'ordre de la foi, que Dieu Lui-même se trouve dans l'apparence, puisque le Verbe ~~est~~ : c'est la "monstration" qui fait l'objet du chapitre XIII, deuxième partie, de L'Illumination du coeur. L'apparence étant ainsi valorisée, et moi-même me trouvant, comme individu, justifié dans le sentiment que j'ai d'exister, la seule explication qui dit pourquoi "tout cela" existe est la suivante :

divin s'est incarné en elle-ci

(non la démonstration) qui

- (a) Il y a bien une unité de l'homme en Dieu, par laquelle nous sommes inséparablement unis à Dieu (3) ; et il peut arriver à l'homme de prendre conscience de cette unité. Dans ce cas, il peut, en outre, advenir que "tout cela" qui n'est pas Dieu apparaisse inexistant et parfaitement illusoire.
- (b) Néanmoins, Dieu est le créateur de "tout cela", à quoi j'appartiens corps et âme. Pourtant, "tout cela" est réel et un par elle-même.

Déjà, dans L'Illumination du coeur, j'avais posé le problème à peu près en ces termes, notant alors (4) qu'il n'était pas dans mes intentions d'essayer d'élucider la notion de création. L'occasion se présente ici de le faire.

(1) L'Illumination du coeur, deuxième partie, chapitre VII, section III, et chapitre IX.

(2) Je ne puis tenter de le montrer ici. L'essentiel ~~de la démonstration~~ est que Descartes établit une séparation entre la pensée et les choses sensoriellement connues. Or, comme je l'ai exposé (insuffisamment peut-être) dans L'Illumination du coeur, la pensée est solidaire des perceptions sensorielles, de sorte qu'elle se trouve elle-même appartenir à l'illusoire. La grande métanoia isole un "je" supramental qui ne se distingue pas de Dieu (Illumination, deuxième partie, chap. XII et XIII).

(3) Voir Ruysbroeck l'Admirable, L'Ornement des noces spirituelles, éditions Les Presses de Belgique, Bruxelles, livre II, chapitre II, p. 85.

(4) P. 171, note 3.

4. Énoncer : "Dieu est le créateur du monde", c'est énoncer, dit-on, que Dieu a fait ce monde de rien (ex nihilo). L'expression ~~est~~ doit être dénoncée comme trompeuse et insuffisante, - trompeuse parce qu'insuffisante. Soulignons d'abord que lorsque saint Thomas d'Aquin pose la question : "Tout être est-il nécessairement créé par Dieu ?" (1), il en appelle, - après avoir énoncé les objections possibles, - à l'autorité de saint Paul (Romains, II, 36). Il est donc clair que ce sont les Écritures qui nous apprennent que Dieu est créateur, non la raison naturelle. ~~Saint~~ <sup>ensuite</sup> Saint Thomas développe <sup>(une argumentation</sup> ~~à~~ à établir que tous les êtres (sauf Dieu) n'étant point identiques à leur être, mais participant à l'Être, il s'ensuit nécessairement que tous les êtres sont causés par Dieu. Mais avec cela, saint Thomas d'Aquin a-t-il élucidé la notion de création ? Qu'il y ait une cause suprême, un premier moteur, nous le savions déjà par Aristote. Saint Thomas entre plus avant dans le sujet à l'article 1 de la question 45 : "Créer est-ce faire quelque chose de rien ?" Ici encore le sed contra invoque l'autorité des Écritures (Genèse, I, 1), ce qui montre qu'à défaut de cette autorité, la thèse se heurterait à des objections insurmontables (2). La démonstration est alors la suivante : ce qu'il faut considérer, c'est l'émanation de tout l'Être procédant de Dieu. C'est cette sorte d'émanation totale qu'on désigne sous le nom de création. Si on envisage l'émanation de l'Être universel par rapport à Dieu, il est impossible qu'un être quelconque soit présumé à une telle émanation. Or dire : rien, c'est la même chose que de dire : aucun être. Ainsi la création, qui est une émanation de tout l'Être, a pour terme antérieur le non-être qui est le rien. ~~Quelques~~

doit elle

qui vole

Remarque que

5. ~~Le~~ <sup>Si</sup> le terme "émanation" est ~~ambigu~~ <sup>ambigu</sup> ~~et qu'il~~ <sup>est</sup> ~~serait~~ <sup>est</sup> propre à prouver le contraire de ce que saint Thomas tend à ~~établir~~ <sup>établir</sup>, si ~~il~~ ne précisait que le terme antérieur est le non-être. ~~Il~~ ~~ne~~ ~~veut~~ ~~évidemment~~ ~~pas~~ ~~dire~~, par émanation, "processus consistant en ce que les êtres multiples qui forment le monde découlent (émanent) de l'Être Un qui en est le principe, sans qu'il y ait de discontinuité dans ce développement" (3). Saint Thomas utilise le terme "émanation" dans le sens large où il signifie "production divine", ce qui peut vouloir dire "création". ~~Il~~ ~~utilise~~ ~~également~~ ~~l'usage~~ ~~de~~ ~~saint~~ ~~Thomas~~ ~~des~~ ~~termes~~ ~~"être"~~ ~~et~~ ~~"non-être"~~, ~~ce~~ ~~de~~ ~~dont~~ ~~parle~~ ~~notre~~ ~~auteur~~ ~~quand~~ ~~il~~ ~~utilise~~ l'expression "tout l'Être" n'est évidemment pas ~~Dieu~~ <sup>Dieu</sup> / Mais alors

le Docteur angélique

et la création

qui fait

(1) Somme théologique, 1<sup>a</sup>, quest. 44.  
 (2) Ces objections que saint Thomas évite de formuler (semble-t-il) se ramènent à une seule : "tout cela" est illusoire (conclusion du Védantisme de la non-dualité absolue) et "rigoureusement nul en face de l'infini" (comme dit René Guénon). S'il en est ainsi, en effet, Dieu n'est pas le créateur de quelque chose qui existe ; il est l'Absolu qui voile l'illusion, et c'est tout.  
 (3) A. Lalande, Vocabulaire de la philosophie.

qu'est-ce ? ~~...~~ "tout l'être" qui n'est pas Dieu, c'est ~~...~~ "tout l'être" qui est un tout fini; (On se souviendra ici que Guénon fait dériver la manifestation de l'Être, - qu'il subordonne au Non-Être ; bien entendu, ce n'est pas cela que saint Thomas d'Aquin pense, puisqu'il a antérieurement établi que Dieu est l'Être infini.)

Pareils que Dieu et l'Être infini.

6. Une fois mises au point ces questions de terminologie, on voit que jusqu'ici saint Thomas n'a pas construit une démonstration ; il a seulement essayé le mieux possible d'expliquer ~~...~~ des textes scripturaires. En bref, Dieu a fait le monde de rien, - un monde qui ne ~~...~~ pas de lui, surtout avec nécessité ; - un monde, en outre, qui ne fait pas nombre avec lui, - ~~...~~ quelque chose comme sa Pensée, <sup>car</sup> saint Thomas ~~...~~ pris soin de développer, antérieurement, que la materia prima est créée et que les formes qui informent cette materia sont elles aussi créées, sur le modèle des archétypes du Verbe divin. Malgré tout cela, pourtant, nous ne sommes, jusqu'ici, ~~...~~ éclairés sur le sens du mot création. Est-ce qu'il faut comprendre que le monde est créé par là qu'il se tient en face de Dieu comme un "autre que Dieu", "autre" qui aurait été extrait du néant ? Cela n'est pas intelligible.

Procède

un monde qui n'est pas

que faire pour

7. Aussi bien, saint Thomas n'en reste pas là, et il va nous faire connaître ce qui est le sens véritable, je crois, du mot création. Il se demande d'abord (1) si Dieu peut créer quelque chose puisque, disait Aristote, "de rien, rien ne se fait". Au surplus, si créer c'est, de rien, faire quelque chose, "être créé, c'est être fait, c'est devenir". Or tout devenir est un changement. Donc la création est un changement. Mais tout changement se produit dans un sujet. Il est donc impossible que quelque chose soit "fait" de rien ~~...~~ par Dieu. En troisième lieu, ce qui est fait est nécessairement fait à un moment donné. Or on ne peut pas dire de ce qui est créé qu'au même moment, en même temps, il devienne et soit devenu (2). Enfin, une distance infinie ne se traverse pas, et il y a une distance infinie entre l'être et le rien. Pour toutes ces raisons donc, rien ne vient du rien.

Somma theologiae

(1) 1<sup>a</sup>, quest. 45, art. 2.  
(2) Il s'agit des choses du devenir dont la nature est d'être successives parce que soumises au temps et au mouvement ; tant qu'elles deviennent, elles ne sont pas ; quand elles sont devenues. Si quelque chose devient, le devenir de cette chose précède le fait d'être devenu. Or cela ne se peut que s'il existe un sujet sur lequel porte le devenir.

sont,

8. Qu'objecte saint Thomas ? Le sed contra revient à Genèse, I, 1. Créer, c'est donc faire quelque chose de rien. C'est donc, absolument, qu'il ne faut rien moins que l'autorité des Ecritures pour affirmer que, de rien, Dieu fit le monde perçu par les sens, et moi-même qui perçois ce monde. Et ici encore saint Thomas explique : si Dieu n'opérait pas à partir de rien, ce serait à partir de quelque chose (comme le démiurge platonicien) qui ne serait pas Lui mais se trouverait devant Lui, comme le bloc de marbre est devant le sculpteur. Mais cela ne se peut, car il n'est rien qui ne vienne de Dieu, cause universelle de tout l'être. Il est donc nécessaire d'affirmer que Dieu produit tout de rien.

9. Ici encore, saint Thomas affirme en invoquant l'autorité des Ecritures ; mais il suppose que ce que Dieu a créé est quelque chose. Or l'adversaire pourra objecter : cette création, étant illusoire, n'est rien. Il est par conséquent vrai que rien ne peut venir de rien, parce que ce que vous appelez "création" est rien ou, comme le dit maintes fois Guénon, est "rigoureusement nul au regard de l'infini". Il y a problème aussi longtemps que vous pensez que "tout cela" est quelque chose ; le problème disparaît quand vous vous rendez à cette évidence absolue que ce "quelque chose" n'est pas, ~~qui~~ est la croyance inhérente à l'évidence relative (1). Je suis abusé par mes sens qui, d'ailleurs, se connaissent l'un l'autre ; et je crois que "tout cela" existe. "Vous voyez choses, des personnes, des lieux, des objets dans ces lieux ? - Oui, je vois. - Si vous voyez ce qui n'est pas, et ne peut pas être, vous voyez faux, voilà tout. Vous rêvez. C'est clair. Je dois être en train de rêver. Que faire ? - Eveillez-vous, vous verrez. - Alors le disciple secoue le poids du sommeil. Il s'éveille : le monde des rêves s'est évanoui. Les personnes, les objets, les lieux qu'il avait vus n'ont jamais été, ne sont pas, ne seront jamais" (2).

en dépit de  
des

10. Le fonds de la question est là, et saint Thomas d'Aquin n'a pas voulu pénétrer jusque-là. A la formidable affirmation, - négative, - de la métaphysique de l'Adwaitisme, doctrine de la non-dualité absolue (3), il s'est borné, jusqu'ici du moins, à nous opposer, avec une douce obstination, l'Ecriture : "Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre". Or ce n'est pas illusoirement qu'il a créé ; ce n'est pas une illusion qu'il a créée. Quelle est alors la solution du problème ?

(1) Evidence relative et Evidence absolue : ce sont là les titres des deux parties de L'Illumination du coeur.  
 (2) R.P. Dandoy, L'Ontologie du védānta, traduit de l'anglais par L.M. Gauthier, Paris, Desclée De Brouwer, 1932, p. 136. - L'Illumination du coeur, p. 201.  
 (3) "Ce dualisme ne dépasse pas l'illusion : en vérité suprême, il est sans dualité (Gandapādīya Karikā).

11. Elle se trouve exposée dans l'article 3 de la question 45 : "La création est-elle quelque chose dans la créature ?" Non semble-t-il. Dans la créature, la création n'est pas une réalité distincte, et l'on voit même que la création même n'est pas une réalité (je résume les objections). Le sed contra est ici beaucoup plus long ; il ne doit rien aux Ecritures, il est métaphysique "La création, par laquelle quelque chose est fait selon toute sa substance, est quelque chose dans l'être créé".

de sa part.

Mais ce n'est qu'au titre de relation. Expliquons. Dieu, quand il crée, produit des choses sans mouvement. Pour des raisons développées antérieurement, il est nécessaire d'ôter le mouvement aussi bien du côté de l'action (l'Acte divin créateur) que de celui de la passion (la création produite) (1). Cela fait, il ne reste plus qu'une relation. Quelle relation ? La relation de la créature à son Créateur, son Principe, conformément aux textes bibliques qui affirment que Dieu est créateur du ciel et de la terre ; cette relation est analogue à celle ~~entre~~ entre une chose en mouvement et le principe qui la meut, ~~est~~ ~~la~~ ~~relation~~. Mais si Dieu est le moteur premier, ce moteur est immobile. Il faut traduire cette affirmation d'Aristote par ces mots : la création activement prise n'est pas une réalité dans le Créateur ; autrement dit, la relation, en Dieu, à la créature, n'est pas chose réelle, — tandis qu'au contraire, la relation de la créature à Dieu est une relation réelle, ~~ce~~ ce qui implique la réalité de la créature.

qu'il faut passer

12. Nous devons tenir solidement ces deux propositions, si contradictoires qu'elles paraissent :

(a) La relation de la créature à son Créateur est chose réelle. Pourquoi ? Parce que c'est la relation même du mû au moteur premier. Mais avons-nous vu, d'aucuns disent que la créature est illusoire. Sans doute, mais ceux-là le disent parce qu'ils ne savent pas que la cause première est créatrice. Et vous-mêmes, comment le savez-vous ? Je le sais par les Ecritures. Et comment savez-vous que les Ecritures sont inerrantes ? Par le Christ (2). La foi m'éclaire sur ce point que, puisque le Verbe divin s'est incarné, la création possède une

- 
- (1) La création peut être prise activement : elle est alors attribuée au Créateur. Elle peut aussi être prise passivement : elle s'attribue alors à la créature.
- (2) Cette démarche est parallèle à celle de L'Illumination du coeur, deuxième partie.

réalité qui suffit à me préserver de l'erreur qui consiste à la tenir pour une illusion, d'une part, et, d'autre part, à m'affermir dans cette assurance que, christifiée par les hommes eux-mêmes christifiés, elle aura la réalité qu'exigera sa qualité d'Epouse de Dieu (Réalité théocosmique). Ainsi, la création est réelle pour ces raisons, et de là suit que sa relation à Dieu est réelle.

(b) Cependant, en Dieu, une relation à la création n'est pas chose réelle. C'est la raison pour laquelle ceux qui, ignorant le Christ, se sont cependant élevés jusqu'à l'union à Dieu, - car l'Esprit<sup>o</sup> souffle où il veut, - ont conclu que la création était une illusion pure et simple. L'expérience vécue par ceux-là est authentique, mais négative en ce sens qu'elle ne leur a montré que la transcendance divine sans leur révéler que le Vivant avait le pouvoir de rendre vivante cette création. Au contraire, une sorte de logique implacable<sup>o</sup> les conduisait à nier cette vie existentielle, puisqu'en Dieu la relation à la créature n'est pas chose réelle. Seulement, l'on voit partout que pratiquement tout se passait pour eux comme si, néanmoins, la création possédait une réalité suffisante, et c'est ce que montrent de nombreux textes, notamment l'océan de félicité du délivré vivant, de Shankarâchârya, dont j'ai donné un extrait dans l'Illumination du coeur. (1) Or s'il en est ainsi, si non seulement l'illusion a été abolie mais, de plus, l'illusion de l'illusion, c'est que le Sage qui ignore le Christ a rencontré néanmoins celui-ci "dans le secret".

Le fait qu'en Dieu la relation à la création n'est pas chose réelle n'est pas incompatible avec cet autre fait que la relation de la créature à son créateur est chose réelle, et, par conséquent, chose non illusoire ; pas plus qu'il n'y a contradiction dans le Christ qui est le Verbe divin

---

(1) Pp. 201 et 202.

et, tout à la fois, Homme-Jésus (1). Mais ce qu'il faut ajouter alors, de la manière la plus expresse, est que nulle part il n'y a Identité suprême du connaissant humain avec l'Absolu divin, comme Guénon prétend qu'elle peut être réalisée. Les plus grands mystiques, - et ici je pense plus spécialement aux mystiques arabes, - ont reconnu que le suprême degré de la "réalisation" permettait de dire que Dieu est le connaissant qui s'est élevé jusqu'à lui, mais que jamais aucun connaissant, si haut qu'il s'élève, n'est CE que Dieu est.

13. C'est pourquoi Jacques Maritain, qui a bien connu Guénon avant le départ définitif de celui-ci pour l'Egypte (1930), a pu, par la suite, écrire en 1932 ces lignes de colère, où Guénon n'est pas nommé, mais qui visent Guénon :

"Les doctrines que certains occidentaux nous proposent au nom de la sagesse de l'Orient, - je ne parle pas de la pensée orientale elle-même dont l'exégèse demande une foule de distinctions et de nuances, - ces doctrines arrogantes et faciles sont une négation radicale de la sagesse des saints. Prétendant parvenir par la métaphysique seule à la contemplation suprême, cherchant la perfection hors de la charité dont le mystère leur reste impénétrable, substituant à la foi surnaturelle et à la révélation de Dieu par le Verbe incarné, - unigenitus Filius qui est in sinu Patris, ipse regnavit, une soi-disant tradition secrète héritée des maîtres inconnus de la connaissance ;

---

(2) Ainsi donc, dans l'extase mystique, Dieu peut dire à la créature : "Je suis toi" ; mais l'inverse est impossible. La créature ne peut dire à Dieu : "Je suis Toi". Il ne s'ensuit pas, métaphysiquement, que la créature est un pur néant, - encore que pour décrire l'état d'union à Dieu, les mystiques aient souvent fait appel à des expressions qui le donnent à penser.

elles mentent parce qu'elles disent à l'homme qu'il peut ajouter à sa taille et entrer par lui-même dans le surhumain. Leur hyperintellectualisme ésotérique, fait pour donner le change sur la véritable métaphysique, n'est qu'un spécieux mirage, et pernicieux. Il mène la raison à l'absurde, l'âme à la seconde mort"(1).

---

(1) Les Degrés du savoir, Paris, Desclée De Brouwer, 5e édition (1946), pp. 16 et 17.

14. La conclusion à tirer de ce qui précède est que l'acte créateur divin ne peut être sondé. Il est de foi que Dieu, l'être infini, a créé un monde fini, non à la manière dont un sculpteur crée une statue à partir d'un bloc de marbre, ou dont un peintre crée une oeuvre picturale à partir de couleurs apposées sur une toile. Et puisque Dieu a créé de cette façon (et l'acte créateur ne se situe pas dans le temps, le temps lui-même ayant été créé), je veux dire sans qu'il y ait jamais eu devant Dieu une matière qu'il aurait informée, il n'est pas faux, tout compte fait, d'affirmer que Dieu, sur le modèle des archétypes éternels (les idées divines) a créé ex nihilo. Mais l'acte créateur demeure un profond mystère, un mystère en dehors des traditions abrahamiques. En dehors de celles-ci, par conséquent, le mystique pourra exprimer la réalité de l'union de l'homme à Dieu en terme d'identité. Même au sein des traditions abrahamiques, cette erreur peut être commise. N'a-t-on pas entendu dire par un mystique comme Hallaj, Ana al-Hagg, c'est-à-dire "Je suis la Réalité absolue", autrement dit "Je suis Dieu" ? Affirmation si scandaleuse aux oreilles des musulmans légalistes qu'ils n'hésitèrent pas à crucifier celui qui avait eu l'audace de la proférer (1). Mais ces cas de confusion mis à part, le mystique chrétien ou arabe discernera toujours qu'il est le serviteur du Seigneur, ou l'ami (ou l'amant) de Dieu et que si Dieu est ce qu'il est, lui, en tout cas, n'est pas ce que Dieu est. Si l'on veut chercher à expliquer pourquoi et comment le mystique ou le théosophe est garanti contre l'erreur funeste d'identifier son "soi" au Soi divin, il faudra prendre en considération le fait de la présence réelle du Verbe divin dans le monde, en ce "tout cela" qui, dès lors, n'est plus une illusion. Et tandis que, en chrétienté, le Verbe divin, dans le monde, est le Christ, en Islam, ce Verbe est le Coran. Mais ici s'ouvre devant nous une perspective nouvelle et nous sortirions entièrement de notre sujet si nous entreprenions de développer la brûlante question des rapports que soutiennent le Christ et le Coran, ~~et qui sont les fondements de la religion~~.

Si profond  
qu'on ne  
trouve  
aucune  
idée de  
création

(1) C'était à Bagdad, en 309/922.

ARTICLE 3 : Création et manifestation

1. Il est nécessaire que les êtres aient une cause commune, suprême et unique ; il ne s'ensuit pas qu'ils soient créés, nous l'avons dit. Parlerons-nous d'émanation ? Nous avons déjà dit aussi que ce terme, dans le français d'aujourd'hui, est équivoque : il l'est dans la mesure où il donne l'idée que quelque chose puisse "sortir" du Principe suprême, comme un "autre" que Lui. Cela n'est vrai que de la génération du Verbe, qui est "autre" que le Père, ~~mais~~ *et* l'unité de l'Esprit-Saint. Hors ce cas qui, à vrai dire, n'en est pas un, - puisque le Verbe est Dieu, - rien ne peut "sortir" de Dieu, même par émanation. En latin, le terme emanatio peut avoir un sens différent que celui que nous dénonçons ici, et c'est pourquoi saint Thomas l'emploie. Sans trop s'inquiéter *langue,* des résonnances que ce terme peut avoir dans notre, le Père Sertillanges en fait usage dans les "Renseignements techniques" en appendice aux questions 44-49 de la première partie de la Somme théologique (1).

2. Qu'est-ce qui peut "sortir" de Dieu de manière à être "autre que Lui" ? Rien, absolument rien. Il est impossible que quoi que ce soit "sorte" de Dieu, car cet "autre" ferait nombre avec Lui et le limiterait par son existence, ce qui est impossible et reviendrait à le nier (2). Il n'y a donc rien "en dehors" de Dieu ; cependant la création est quelque chose de réel, en ce sens que s'il n'y a, en Dieu, aucune relation réelle à la création, la relation de la créature à son Créateur est, elle, réelle et non illusoire. Dieu est la cause de ce que nous sommes ; nous le savons ~~(nous le savons)~~ depuis Aristote. Mais Aristote, qui a établi la nécessité d'un premier moteur immobile, d'où vient le mouvement que nous constatons partout dans cet univers espace-temps, n'a jamais dit que cette cause suprême fût créatrice. Aristote a très bien posé l'existence de Dieu, il n'a pas pu conclure au caractère créateur de Dieu. Ce que signifie l'expression "Dieu créateur" ou, ce qui revient au même, l'expression "monde créé", nous l'avons vu à l'article précédent. Nous devons ajouter ~~que~~ ~~que~~ que lorsque l'on dit que le monde est créé, on entend qu'il a un commencement dans le temps, le temps lui-même étant créé : dans l'éternité divine, il est

- (1) Edition de "La Revue des jeunes", Desclée et Cie, Paris-Tournai-Rome, 1948.  
 (2) C'est exactement le péché luciférien. Se poser comme "autre que Dieu" d'une manière absolue revient à nier Dieu. Si j'existe, ce que je pense indiscutablement, c'est seulement d'une existence participée ; parce que je ne suis pas, comme Lui, l'Être-qui-est, l'Être absolu, l'Être qui se suffit à soi-même. J'ai une cause. Je suis fini. Dieu est la Cause suprême, Il est infini. Et, en Dieu, j'ai mon Archetype, l'idée divine sur le modèle de laquelle je suis créé. S'unir à Dieu, ce n'est pas s'identifier à Dieu *mais c'est, sans doute, s'identifier à l'aspect divin dont on relève.*

impossible de déterminer un "avant" et un "après" (1). Aristote n'a pas dit que la cause première fut créatrice parce qu'il ne pensait pas que cet univers eût jamais commencé. Le point de vue "créationniste" exclut l'idée que ce monde soit éternel. Or, la non-éternité du monde ne se démontre par aucun argument métaphysique rigoureux : la non-éternité du monde fait partie de la Révélation ; et, par conséquent, l'idée de création elle-même fait partie de cette dernière (2).

3. Notons bien que Dieu seul, en rigueur de terme, est créateur. En dehors de l'acte créateur divin tel que nous le concevons, il n'y a jamais création proprement dite pour cette raison que l'artiste a toujours besoin d'une matière ~~à créer~~ à informer qui soit extérieure à lui. Aucun être, Dieu excepté, ne peut créer, c'est-à-dire, étymologiquement, faire (3), en l'absence d'une telle matière : les mots, pour le poète, les sons pour le musicien, les couleurs pour le peintre, le marbre pour le sculpteur. C'est pourquoi l'idée de création ex nihilo, comme on dit, n'est pas naturelle à l'homme, ~~elle n'est pas naturelle à l'homme, elle n'est pas naturelle à l'homme, elle n'est pas naturelle à l'homme~~. C'est aussi pourquoi, s'agissant de notre univers spatio-temporel, saint Thomas d'Aquin, après avoir établi, dans la Somme théologique, que la simple raison, pourvu qu'elle exerce droitement ses activités, est conduite à reconnaître la nécessité d'une cause première, se pose immédiatement après cette question : "La matière première est-elle créée par Dieu ?", - autrement dit : "Est-ce que Dieu est réellement le créateur de cet univers ?" - ou bien l'Être que nous appelons Dieu n'est-il que l'organisateur, à la manière du Demiurge platonicien, d'une matière première qui éternellement lui fait face ?

- 
- (1) Il est absurde de penser qu'il y eut une durée pendant laquelle Dieu serait resté inactif, puis un moment qui fut celui où il <sup>A</sup>décida de créer : l'Acte divin créateur est éternel, en dehors de toute durée.
- (2) Dans La Somme contre les gentils (contra gentiles, P. Lethilleux, édit. 1954, livre deuxième, chap. XXXVIII, p. 127), saint Thomas énumère les six arguments que font valoir ceux qui prétendent démontrer la non-éternité du monde, et il les réfute un à un, parce que ces raisons, bien qu'elles puissent avoir quelque probabilité, ne concluent pas "avec une absolue nécessité".
- (3) Le mot latin creare dérive d'une racine indo-européenne KR qui a donné en sanscrit, par exemple, Kârana, "cause", et Kârya, "effet", et en latin même carmen, "charme magique" (capable de produire un effet).

4. Il ne serait pas difficile, bien qu'à première vue un peu surprenant, de montrer, en usant d'une terminologie convenable, que la notion de materia prima éternelle se ramène à celle de possibilité, ou, plus exactement, de montrer que Guénon a ramené la notion de materia prima à celle de Possibilité universelle. Dans cette perspective, les possibles n'ont jamais commencé et ils ne cesseront jamais d'être : ils sont éternels ; il se trouve seulement qu'ils se réalisent, chacun selon sa nature, au cours d'une certaine durée qui, pour l'être humain, est le temps. C'est bien là, très exactement, ce que dit saint Thomas d'Aquin quand il énumère les difficultés qu'il faut surmonter pour conclure que la materia prima est elle-même créée. Il écrit en effet : "L'action et la passion s'opposent l'une à l'autre, et comme Dieu est le premier principe actif, ainsi la materia est le premier principe passif". En termes hindous, qui sont ceux dont use le plus volontiers Guénon, Dieu est Purusha et, la materia prima, Prakriti, et Guénon rapporte ce qu'il appelle l'essence des choses au principe actif et ce qu'il appelle la substance au principe passif (1). Lorsqu'on se borne à envisager la manifestation (qui dérive de l'Être principal, lequel, pour Guénon, est fini), ces deux principes ne sont que les aspects de l'Être principal "polarisé". En ce sens, le principe passif,

Principe actif,

Materia prima,

Mais au fond, Prakriti n'est qu'un aspect de la réalité absolue.

Prakriti (la materia prima), est éternel. C'est là de ce que saint Thomas d'Aquin voit avec la plus grande netteté. Il y répond de la façon suivante : "La passion s'oppose à l'action, sans doute, mais elle en est l'effet. Il est donc naturel que le premier principe passif soit également l'effet du premier principe actif". Ce qui est une manière de dire que les deux principes ne peuvent pas être indépendants l'un de l'autre, comme le soutenaient les manichéens.

René Guénon le dit à son tour : Prakriti ne se distingue de Purusha qu'en mode illusoire et la réalité est que Prakriti, pour celui qui connaît comme il faut, se résorbe en Purusha qui, en premier lieu, est l'Être guénonien fini, puis, à un degré plus élevé, et cette fois ultime, la connaissance, et l'Être se résorbe dans le Non-Être, qui est la seule réalité absolue.

Purusha

L'Infini métaphysique,

5. Il y a, en somme, trois voies dans lesquelles peut s'engager la connaissance. La première, nous venons de la dire, c'est celle de Guénon. De même que la Possibilité universelle, en réalité ultime, ne se distingue en aucune façon de l'Infini métaphysique, bien qu'elle forme avec lui la première opposition complémentaire qui est à l'origine de toutes les autres, de même

(1) Ce n'est d'ailleurs là, pour Guénon, qu'une polarisation secondaire, la polarisation primordiale, illusoire elle aussi en dernière analyse, étant celle par laquelle nous pensons pouvoir distinguer la Possibilité universelle de l'Infini métaphysique (en termes hindous : la Shakti de Brahma narguna). Notons en outre que Guénon utilise les termes essence et substance dans un sens qu'ils n'ont en aucune façon chez les métaphysiciens médiévaux.

Prakriti ne se distingue pas, en réalité ultime, de Purusha : c'est en mode illusoire que l'Etre fini se polarise pour produire la manifestation. La seconde voie est celle du manichéisme qui distingue les deux principes au point de les opposer irréductiblement l'un à l'autre (pour autant que nous soyons bien informés de ce que fut le manichéisme). La troisième voie est celle du créationisme qui, à la créature (principalement humaine) accorde la réalité et donc la dignité à laquelle elle a droit.

6. Assurément, saint Thomas d'Aquin qui n'a cessé, sa vie durant, de pourchasser une certaine "gnose", n'ignorait pas la première voie dont il connaissait et la séduction et le mortel danger ; et il savait qu'une pente invincible conduit l'homme à l'emprunter. / <sup>Mais</sup> Comment prouver que Dieu est un Dieu créateur, dans le sens que disent les Ecritures, et un Dieu qui aime sa créature ? C'est principalement à l'autorité des Ecritures que saint Thomas fait appel ; et, dans la mesure où il y fait appel, il ne prouve évidemment pas. Il cite saint Augustin : "Tu as fait, Seigneur, deux choses, dont l'une est proche de toi, et c'est l'ange, et dont l'autre est proche du néant, et c'est la materia prima". Si Dieu a créé la materia prima ~~ici~~, c'est-à-dire si son Verbe éternel a fait surgir celle-ci de rien (ex nihilo), non en ce sens que cette materia serait "faite" de rien (comme si le rien était lui-même je ne sais quelle materia encore plus primordiale que la materia prima elle-même), mais en ce sens qu'elle n'était en aucune façon et qu'ensuite elle fut par un effet de la volonté divine, le fiat créateur, - ce qui est le vrai sens de "ex nihilo" ; si, dis-je, Dieu a fait cela, alors nous ne sommes plus ni dans le manichéisme, ni dans l'illusionisme, nous sommes dans le "créationisme". Seulement, force est alors de se rabattre sur l'autorité de l'Ecriture : "In principio creavit Deus caelum et Terram", premier verset de la Genèse qui traduit l'hébreu : Beraeshith barà Elohim aeth-ha-shamaïm w'aeth-ha-aretz". Ajoutons que Dieu a également créé, sur le modèle des idées divines, les formes destinées à être unies à cette materia. Nous entendons bien d'ailleurs que Dieu n'a pas créé, d'un côté, les formes et, de l'autre, la materia, pour ensuite les combiner en des substances individuelles ; ce que Dieu a directement créé, ce sont ces substances au sein desquelles nous discernons les principes qui font qu'elles sont hylémorphiques. Mais créant les substances de ce monde, Dieu crée ipso facto la materia prima qui est le substratum de ces formes.

7. Si je crois que cet univers a été créé, c'est parce que je crois ce qu'enseigne l'Eglise ; et si je crois ce qu'enseigne l'Eglise, c'est parce que je crois en Jésus-Christ, et aux Ecritures qu'il est venu accomplir. En définitive, tout repose sur ce point, que l'on accepte ou que l'on refuse : "Le Christ-Sauveur est vrai Dieu et vrai homme". Ce n'est d'ailleurs pas qu'il soit impossible de concevoir que "Dieu produit les choses dans l'être sans matière préexistante" (c'est-à-dire qu'il les produit ex nihilo) : tout le chapitre XVI du livre II de la Somme contre les Gentils tend au contraire à l'établir ; mais cette idée de création est si extraordinairement élevée, - l'acte de créer ex nihilo n'appartenant qu'à Dieu, - que pour y accéder, le point d'appui de la Révélation est nécessaire de la façon la plus formelle.

8. A l'idée de création s'oppose donc l'idée de manifestation selon la première des trois voies que j'ai énumérées plus haut. Guénon ne croit pas à cette opposition ; entre l'idée de création et l'idée de manifestation, il voit plutôt un rapport de subordination de celle-là à celle-ci. Dans un article paru dans les Etudes traditionnelles en 1937, et recueilli dans Aperçus sur l'ésotérisme islamique et le taoïsme (1), Guénon met en garde contre l'erreur "qui consiste à vouloir voir une contradiction ou une opposition quelconque entre l'idée de création et cette autre idée (...) pour laquelle le terme le plus juste que nous ayons à notre disposition est celui de manifestation". "L'idée de la manifestation, telle que les doctrines orientales l'envisagent d'une façon purement métaphysique (2), ne s'oppose nullement à l'idée de création." Et pourquoi ? "Parce qu'elles se réfèrent seulement à des niveaux et à des points de vue différents, de telle sorte qu'il suffit de savoir situer chacune d'elles à sa véritable place pour se rendre compte qu'il n'y a entre elles aucune incompatibilité." Il suffit aussi de connaître l'énorme différence qu'il y a, dans l'esprit de Guénon, entre le point de vue métaphysique et le point de vue religieux pour comprendre la véritable signification de l'affirmation que je viens de citer. Le point de vue métaphysique est, pour Guénon, d'ordre incomparablement plus élevé que le point de vue religieux. Sans doute, le premier n'annule ni ne contredit le second ; mais enfin il lui est supérieur, et entre l'un et l'autre il y a toute la distance qui sépare la notion d'Être principiel fini de la notion (si c'en est une) d'Infini

(1) Ouvrage posthume, NRF, "Les Essais", CLXXXII, Paris, 1973, pp. 88 et suiv.

(2) Ces doctrines sont pour Guénon non religieuses. Seules sont religieuses, à ses yeux, les traditions abrahamiques, c'est-à-dire le Judaïsme, le Christianisme et l'Islamisme. Ce sont justement les traditions qui enseignent que Dieu est créateur. Il ne faut cependant pas oublier qu'aux yeux de Guénon l'Islam n'est religieux que sous son aspect exotérique. Sous son aspect ésotérique, - le soufisme, - l'Islam est essentiellement métaphysique.

, dit-il,

métaphysique. Or devant l'Infini métaphysique, tel que Guénon s'applique à le donner à comprendre dans les Etats multiples, l'Être fini, encore que principiel, ne fait pas le poids, et ce n'est pas pour rien que Guénon nous redit à tout bout de champ que la manifestation tout entière est "rigoureusement nulle au regard de l'Infini métaphysique", - assertion qu'il répète encore dans le texte que je cite "Le fini ne cesse jamais d'être strictement nul vis-à-vis de l'Infini" (1). Ainsi la notion de Dieu créateur est liée à celle d'Être principiel fini (Ishwara), mais celui-ci est nul au regard de l'Infini métaphysique (Brahma nirguna). Voilà ce qui distingue la religion de la métaphysique et la création de la manifestation, - selon Guénon ; et, ~~selon Guénon~~ dans cette perspective, le point de vue créationniste est dépourvu de consistance : c'est un point de vue illusoire.

9. Lorsque Guénon dénonce ceux qui interprètent l'ex nihilo en attribuant au "rien", dont on dit que la création est tirée, assez d'être ou de "substance" pour qu'il soit possible de concevoir cette extraction, il a raison. Le rien de "ex nihilo" n'est en aucune façon un principe, si négatif qu'on le suppose, et il est bien vrai qu'à cet égard l'expression ex nihilo est malheureuse. Ce qui nous oppose à Guénon, ce ne sont donc pas les erreurs que commettent les "créationnistes" et qu'il dénonce justement ; ce sont ses affirmations à lui, qui sont à nos yeux insoutenables, et notamment celle selon laquelle l'Être principiel, l'Ego sum qui sum du Buisson ardent, est fini. Laissons de côté les métaphores dont usent les mystiques lorsqu'il leur arrive de faire l'expérience de l'Absolu (au reste, je me suis expliqué à -dessus à suffisance dans L'Illumination du coeur). Que l'Être que je suis, sous le poids de la rigueur divine, soit une sorte de néant, ou que, prenant l'Être créé pour mesure, Dieu soit Sur-Être et même Non-Être si l'on veut, tout cela n'empêche pas que Dieu soit. Seulement, s'il est, il est infiniment. On ne peut dénier l'Être à Dieu, ou faire de l'Être principiel un zéro devant l'Infini. Dieu est l'Être-qui-est, - l'Être absolu, l'Être infini. Citons encore saint Thomas d'Aquin : "Comme donc l'Être divin est absolument indépendant et non reçu (dans un autre Être), non déterminé, en conséquence, par quoi que ce soit d'autre, vu que Dieu est son propre Être subsistant, il est manifeste que Dieu, ce Dieu identique à son Être, est à la fois infini et parfait" (2). Et non seulement Dieu est l'Être infini, mais, de plus, Dieu est le Vivant : "La vie appartient à Dieu dans la plus parfaite propriété du terme" (3).

(1) Op. cit., p. 96.

(2) Somme théologique, 1<sup>a</sup>, quest. 7, art. 1, respondeo.

(3) ~~Id.~~ quest. 18, art. 3, respondeo.

(Ibid.)

10. On objectera : si Dieu est l'Être infini, et non point l'Infini métaphysique qui transcende l'Être principiel, comment peut-il exister des êtres finis autres que Lui ? Le fini, quand même on le multiplierait au-delà de toute mesure, peut-il s'ajouter à l'Être infini ? Non; Par conséquent, même dans l'optique de saint Thomas d'Aquin, les êtres ne sont-ils pas nuls devant Lui ?

Justement

La réponse est que, d'une certaine façon, assurément, les êtres sont nuls devant l'Être infini, ~~parce qu'il est infini~~ <sup>qu'il</sup> est infini et qu'il ne saurait y avoir rien d'"extérieur" à Lui. Cependant, bien que nuls métaphysiquement, ces êtres sont, ces êtres existent, ces êtres ~~existent~~ <sup>vivent</sup>; et c'est précisément ici que la notion de création prend tout son sens. Aucun être autre que Dieu ne peut créer. Dieu seul est créateur, ce qui signifie qu'en raison même de son infinité, Il peut vouloir et faire que des êtres finis existent devant Sa Face. S'il n'appartient qu'à Dieu de créer, c'est ~~parce~~ <sup>parce</sup> que Dieu est l'Être infini et que Lui seul est cela. Un être fini ne peut que peu de chose ; l'Être infini peut, sauf être en contradiction avec Lui-même. C'est ainsi que la notion de création est solidaire de la notion d'Être infini. ~~Par~~ Au contraire, dès lors que l'on fait de l'Être, principe de la manifestation, un être fini, en déclarant que l'Infini métaphysique transcende cet Être même, ce que fait Guénon, la notion de création se perd et tout le créé s'évanouit en illusion. Et la notion de création est abandonnée à ceux qui ont le malheur d'avoir, comme dit Guénon, une vue incomplète des choses.

tout,

11. Lui, du moins, estime avoir des choses une vue complète. Il doit cette supériorité à la connaissance qu'il a de l'Infini métaphysique comme Possibilité universelle, logeant l'Être principiel non manifesté dans le dernier département de cette Possibilité. Aussi, laissant aux "exotéristes" l'idée de la création, qui ne saurait en aucun cas le satisfaire, développe-t-il inlassablement celle de la manifestation. Voici en quels termes Guénon s'explique dans l'article des Etudes traditionnelles que j'ai cité plus haut :

"Métaphysiquement, la manifestation présuppose nécessairement certaines possibilités capables de se manifester (c'est-à-dire de passer à l'existence) ; mais si elle procède ainsi de la Possibilité, on ne peut dire qu'elle vient de "rien", car il est évident que la possibilité n'est pas "rien" ; et, objectera-t-on peut-être, cela n'est-il pas précisément contraire à l'idée de création ? La réponse est bien facile : toutes les possibilités sont comprises dans la Possibilité totale, qui ne fait qu'un avec le Principe même (l'Infini métaphysique) ; c'est donc en celui-ci, en définitive, qu'elles sont réellement contenues à l'état permanent et de toute éternité.

(...) Donc si la manifestation procède de ces possibilités (nous

rappellerons ici que, outre les possibilités de manifestation, il y a également à envisager les possibilités de non-manifestation, du moins dans le Principe suprême, mais non plus quand on se limite à l'Être), elle ne vient de rien qui soit extérieur au Principe ; et c'est là justement le sens que nous avons reconnu à l'idée de création correctement entendue" (1).

12. Je crains que Guénon, dans le souci d'harmoniser les deux points de vue, celui de la création et celui de la manifestation (2), mais en donnant à ~~celle-ci~~ une supériorité écrasante, ~~celle-ci~~, ne soit passé à côté de la notion authentique de création. L'objection demeure, à laquelle il a cru avoir répondu, et l'idée de la manifestation, quoi qu'il dise, est en opposition absolue avec l'idée de la création. Il n'est pas vrai du tout que la réfutation de cette opposition soit "bien facile", comme il dit, car pour la mener à ~~bien~~ il faut faire appel aux notions d'Infini métaphysique et de Possibilité universelle, qui sont distinctes l'une de l'autre tout en ne l'étant pas ; il faut surtout poser que l'Être principiel, cause de la manifestation, — Dieu en un mot, ~~est fini~~, ce qui est l'annuler et trahir le message du Buisson ardent : Ego sum qui sum, — vérité sublime, dit saint Thomas d'Aquin, et que Guénon réduit à une simple proposition ontologique (3).

celle dernière →

bon terme,



(1) Op. cit., pp. 96 et 97.

(2) L'islam enseigne que l'univers est la création de Dieu, et Guénon était musulman. Mais il était surtout "ésotériste", de sorte qu'il pouvait négliger l'idée de création au profit de celle de manifestation.

(3) Symbolisme de la croix, op. cit., chap. XVII. ~~Notamment~~ En la note 3 de la page 130, où il malmène quelque peu saint Anselme, ~~il~~ écrit que l'expression "existence de Dieu" implique une méprise sur le mot existence. Dans le même livre, p. 18, en note aussi, il avait déjà déclaré que "l'expression vulgaire "existence de Dieu" est un non-sens. Donc, pour Guénon, Dieu n'existe pas; Il ~~est, tout au plus, et ce~~ n'est pas le Vivant des Ecritures; tout au plus est-il à titre de principe, et de principe fini.

Guénon

Notre conclusion pourra donc être résumée de la manière suivante :

1°) Les êtres de ce monde ne viennent pas du rien (le néant) comme peut le donner à entendre l'ex nihilo.

2°) Les êtres de ce monde ne sont pas des "possibles" divins réalisés, - et avec nécessité, - en mode manifesté ou en mode existentiel, c'est-à-dire, en définitive, en mode illusoire, puisque seuls les possibles sont réels (en ce sens qu'ils sont des aspects de la Possibilité universelle qui, en tant qu'elle est identique à l'Infini métaphysique, est la seule Réalité absolue).

3°) Par conséquent, les êtres de ce monde sont des êtres créés, et on accordera volontiers qu'ils sont créés sur le modèle des idées divines coextensives au Verbe du Principe sans principe. Cela implique, bien entendu, que l'on a fait la différence qui s'impose entre les idées divines et les possibles guénoniens.

ARTICLE 4 : Pluralité des manvantaras

1. Un tout dont on proclame l'unité n'est véritablement un que dans la mesure où ses parties soutiennent entre elles des relations réelles, c'est-à-dire constatables, soit par l'observation, soit au terme d'un raisonnement sans défaut. La doctrine chrétienne enseigne que cet univers espace-temps que nous révèle l'expérience la plus immédiate (1) est une création et que cette création est unique, quand même nous la constatons incomparablement plus ample que ne le croyaient les Anciens. A ce propos, reconnaissons que les certitudes que nous avons acquises, quant aux dimensions de l'univers, comptent à l'actif de la science moderne, - de cette science qui serait inattaquable si elle n'avait la prétention de se faire philosophie. Je prends ce dernier mot dans son sens le plus noble : on disait jadis que la Philosophie, - la vraie, celle qui est métaphysique, - était l'ancilla de la théologie ; on devrait pouvoir dire, aujourd'hui, que la Physique moderne n'est rien d'autre que l'ancilla de cette Philosophie. Malheureusement, les pouvoirs que l'homme s'est donnés depuis quatre siècles en cultivant exclusivement la Physique quantitative, lui ont fait perdre la tête, de sorte que, devenu un pur technicien, il ignore les premiers mots de la vraie Philosophie.

2. Que signifie cette affirmation: "La création est unique" ? Que cette création est revêtue d'une telle unité qu'il ne saurait y en avoir plus d'une. Un tout composé de parties est un, je le répète, - et par conséquent est, - dans la mesure où ses parties soutiennent entre elles des relations réelles. Que veut dire ici le mot réel ? Il s'oppose d'abord à imaginaire. Je peux imaginer je ne sais quel univers absolument autre que celui qu'il m'est donné d'observer ; cet univers imaginaire n'est qu'une rêverie. Pour ~~qu'un univers~~ <sup>soit</sup> ne ~~soit~~ pas une rêverie, il faudrait ~~qu'il soit~~ <sup>être</sup> observable, ~~et~~ mesurable. Mais alors, qu'on le veuille ou non, il ne serait qu'une partie de la création, et c'est toujours à l'univers unique qu'on aurait affaire. A la question : "N'y a-t-il qu'un seul monde ?", saint Thomas d'Aquin répond par l'affirmative. "L'ordre même qui règne dans les choses telles que Dieu les a faites, prouve l'unité du monde" (2). Soit deux touts, A et B. Si aucun être du tout A ne connaît aucun être du tout B, soit par l'observation au moyen des sens, soit par des opérations

- (1) Expérience amplifiée et affinée par des appareils tels que le microscope, le télescope, etc., qui ne font rien d'autre que d'augmenter l'acuité de nos sens.
- (2) Somme théologique, 1<sup>a</sup>, quest. 47, art. 2.

que cet  
autre  
univers  
fut

logiques irréfutables, soit encore par des documents dignes de foi, - alors B n'existe pas pour A, aussi longtemps que persiste cette ignorance (1). Mais si quelqu'être de A réalise de quelque façon la connaissance de quelqu'être de B, c'est que B appartient à A, dont l'ampleur avait été originellement sous-estimée. La création, dans toute son extension, et quels que soient les résultats d'investigations toujours nouvelles, est toujours une, d'une unité imprimée aux choses par l'acte d'intelligence qui les connaît, et qui les connaît en tant qu'elles sont nécessairement en rapport les unes avec les autres. Parce qu'elle est une, de par l'ordre qui détermine des relations entre ses parties, cette création est nécessairement aussi unique. Par là, elle est revêtue d'une dignité singulière.

3. Guénon fait défile, devant nos yeux des états et des degrés d'existence qui ont quelque chose d'effarant. C'est la théorie des cycles, sur laquelle, dans le fond, il ne s'est jamais expliqué d'une manière définitive. Allons du plus simple au plus complexe. Notre humanité, - notre manvantara, - est composée de quatre yugas. Comment le sais-je ? Par certains témoignages qu'il n'y a pas de raison de rejeter en bloc, d'autant moins qu'ils concordent sur l'essentiel. Je reconnais d'ailleurs la fragilité relative des documents auxquels on peut faire appel à ce sujet ; ils ne constituent pas des preuves devant lesquelles on est obligé de s'incliner. Scientifiquement parlant (comme on dit), la théorie des quatre yugas est peut-être une simple hypothèse, mais à la lumière d'autres données c'est une hypothèse beaucoup plus solide qu'il ne le paraît au premier abord.

Toutefois il est périlleux d'aller plus loin dans cette voie et d'inscrire le manvantara lui-même dans une série, incontrôlable. C'est cependant ce que fait Guénon qui suit fidèlement la tradition hindoue. Quatre yugas, dit-il, forment notre manvantara, lequel occupe la position numéro sept dans une suite de quatorze. Les données sur lesquelles repose cette conviction sont ici déjà beaucoup plus contestables ; et le rejet de cette donnée trouve sa raison dans le fait que les Lois de Manou apparaissent, à l'étude, être un document chiffré destiné à transmettre un savoir très ancien : nous avons vu cela au chapitre II de ce livre, article 3. Il est donc naturel que je ne sois pas disposé à accepter la leçon ordinaire des quatorze manvantaras composant notre kalpa ; et je le suis d'autant moins que, ayant la certitude que cet univers où je suis

(1) Je puis peut-être imaginer qu'existe un tout B tel qu'aucun être de notre univers ne connaît aucun être de celui-là ; mais 1°) ce sera une pure songerie ; et 2°) pour édifier cette songerie je n'aurais à ma disposition que les éléments observés de notre univers. Par là même se trouvera rattachée à notre univers - un cette songerie que je voulais absolument autre. Même le monde des anges, si différent qu'il soit du nôtre, appartient à la création unique ; et d'ailleurs les anges ne sont pas sans relations avec nous. Ceci, bien entendu, apparaîtra comme une rêverie pure et simple aux yeux des "positivistes".

est créé, je répugne instinctivement, - mais un sentiment n'est jamais une raison, - à multiplier les humanités. ~~Il~~ Il est bien entendu que si Adam est à l'origine de notre manvantara, il n'est pas à l'origine du manvantara n° 2 ou du manvantara n° 8. Avec les quatorze manvantaras, ~~ce qui paraît bien être~~ par conséquent <sup>de</sup> ce qui paraît bien être la fiction pure et simple. D'ailleurs, pourquoi quatorze manvantaras ? Pourquoi pas sept seulement, ou dix-huit, ou vingt-huit ? Sur quoi est donc basée cette conviction ? S'il faut ~~poser~~ poser un acte de foi, ou adhérer à une "croyance", je me sens beaucoup plus disposé à m'incliner devant le Verbe divin incarné que devant les Lois de Manou, lues littéralement.

nous touchons à

4. ~~Le~~ Ce n'est pas tout. Conformément à sa théorie métaphysique de la transmigration universelle (dont il n'est pas dit un mot, ni dans l'Ancien Testament, ni dans les Evangiles, ni dans le Coran), Guénon multiplie les kalpas à l'infini, et bien entendu, avec ces multiplicités de kalpas, nous sortons du temps. Les quatre yugas se suivent dans le temps. A la rigueur, il en est de même des quatorze manvantaras. ~~Le~~ Le temps, dans son développement linéaire peut, si on le veut absolument, abriter la suite des <sup>quatorze</sup> ~~manvantaras~~ manvantaras.

Sur cette terre.

La question n'est plus du tout la même quand on en arrive à la multitude indéfinie des kalpas. Entre un kalpa et un autre il n'y a aucun lien, si ce n'est un lien causal des plus hypothétiques (1). Alors nous sortons de la création unique, notion certaine, pour nous noyer dans la confusion, d'autant plus sûrement que ~~ces chaînes de kalpas~~ ces chaînes de kalpas dépendent strictement de la notion métaphysique que l'on se fait de l'état humain, lequel, pour René Guénon, n'est qu'un état transitoire qui "rêve" le Soi à la recherche de la connaissance de lui-même. Au reste, pour Guénon, il n'y a pas une création unique, oeuvre de l'Artiste divin, mais des aspects indéfiniment divers d'une manifestation parfaitement illusoire en dernière analyse. Certes, en principe, cette manifestation possède l'unité de l'acte de pensée par lequel elle est appréhendée ; mais ses parties "kalpiques", si je puis ainsi dire, ne sont pas ordonnées entre elles. Pour bien saisir ce qu'il y a de creux dans cet enseignement, il faut aller au fond de la pensée guénonienne. On voit alors qu'elle repose sur une équivoque constante et se perd finalement dans ~~le rien~~.

le rien.

~~le rien~~ A l'origine, nous le savons, il y a la Possibilité universelle, qui n'est "qu'un aspect de l'Infini métaphysique dont elle n'est distincte en aucune façon ni dans aucune mesure" (2) ; et les possibilités qui se réalisent existentiellement ne le font qu'illusoirement puisqu'au fond la Possibilité universelle n'est rien d'autre que l'Infini métaphysique qui est

(1) Voir à ce sujet L'Homme et son devenir selon le Védanta, op. cit., p. 191 note 2.  
(2) Etats multiples de l'être, op. cit., p. 20.

indéterminé, total et sans parties (1). Or, à côté de ces possibilités, qui ne sont pas des parties du tout, et qui ne se réalisent existentiellement qu'en mode illusoire, il y a encore les possibilités de non-manifestations qui elles aussi se réalisent, mais dans le non-manifesté ; et comme exemples de telles "réalisations", Guénon nous propose le vide et le silence ce qui, - le vide surtout, - est évidemment <sup>pas</sup> très exaltant ... (2). Mais en voilà assez, ce me semble, sur ce sujet. ~~Il est évident que~~

5. La question de la pluralité des manvantaras, dans le temps et sur notre terre, est une chose, et ~~il est évident que~~ je répugne à <sup>l'</sup>envisager ~~cela~~ ; ~~la question de la pluralité des manvantaras dans l'espace,~~ la question de la pluralité des manvantaras dans l'espace, - la "pluralité des mondes habités", comme disait Camille Flammarion, - est une autre chose, qu'il convient de prendre en considération. Notons tout de suite que le R.P. Sertillange, l'annotateur et le commentateur cité plus haut de saint Thomas d'Aquin, juge "insensée" la supposition que les conditions de vie ne se sont réalisées que sur notre terre. Je renvoie le lecteur à cet texte qu'il serait trop long de citer ~~ici~~ tout entier. Ce qui frappe le Père, c'est la disproportion de cet univers et de l'humanité terrestre. "Si l'on se place à un point de vue finaliste (...), que dire d'un tel univers, organisé soi-disant en vue de la seule humanité qui l'ignora si longtemps, qui l'ignorera sans doute toujours dans son ampleur vraie et qui ne saurait l'utiliser qu'en le regardant (...), ce qui ne répond guère à une sage adaptation des moyens et des fins ?" ~~Il y a~~

(1) Id., p. 19. Le Tout (l'Infini) est "sans parties" puisque ces parties devant être nécessairement relatives et finies, elles ne pourraient avoir avec lui (le Tout, l'Infini) aucune commune mesure, ni par conséquent aucun rapport, "ce qui revient à dire qu'elles n'existent pas pour lui". La métaphysique guénonienne, de A à Z, est une négation de tout exister.

(2) Ibid., pp. 35 et 36.

~~3) Pour des raisons théologiques, sans doute, mais aussi pour des raisons plus communes. ~~Il~~ Loger dans le temps quatorze manvantaras, il faudrait supposer, au bas mot, neuf cent mille ans de terre habitable. Est-ce sérieux ?~~

~~4) Les voyages de Flammarion, dans les années qui ont précédé la publication de son livre, ont été effectués dans des conditions qui ne sont pas les mêmes que celles de nos jours. Les conditions de voyage ont été très différentes, et les résultats obtenus sont très différents de ceux que nous obtenons aujourd'hui. Les voyages de Flammarion ont été effectués dans des conditions qui ne sont pas les mêmes que celles de nos jours. Les conditions de voyage ont été très différentes, et les résultats obtenus sont très différents de ceux que nous obtenons aujourd'hui.~~

*C. J. P.*

6. La noble indignation du Révérend Père est réjouissante et même, à un certain point de vue, réconfortante ; et l'on aurait tort de lui objecter qu'au XVIIIème siècle les imaginations allaient bon train pour supposer, comme le faisait Fontenelle, des habitants sur toutes les planètes du système solaire et même sur la lune, alors qu'aujourd'hui il est à peu près établi, je crois, que de Mercure à Pluton, il n'y a d'autre planète habitée que notre globe terrestre. ~~Mais qu'est-ce que cela signifie ?~~ <sup>Mais qu'est-ce que cela signifie ?</sup> On songe aux milliards de soleils qui composent notre galaxie, et les myriades de galaxies qui composent l'univers de l'astro-physique ? Il semble de plus en plus probable qu'il doit y avoir, quelque part, dans cette immensité, des soleils semblables aux nôtres et, tournant autour de ces soleils, des terres semblables à celle que nous habitons. Cela est possible, probable si l'on veut ; cela n'est pas certain. Mais la possibilité ne doit-elle pas suffire ? Ne suffit-il pas qu'il soit possible qu'il y ait vie ailleurs que sur notre terre pour se donner la peine d'examiner ~~l'affaire ?~~ Assurément oui. Mais, - question préalable qu'on oublie parfois de poser, - de quelle vie extra-terrestre parle-t-on ? Qu'il y ait quelques lichens ou quelques champignons à la surface d'un astre tellement lointain que la lumière qu'il ~~réflète~~ a besoin de <sup>milliers</sup> ~~certains~~ d'années pour franchir l'espace qui nous sépare de lui, - cela n'est pas un objet digne d'attention. Ce qui intéresse l'homme, fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, c'est de savoir <sup>dans</sup> si, dans l'immensité spatiale, sur d'autres terres, vivent des créatures semblables ou analogues à lui. Cette question est celle de la pluralité des manvantaras, non dans le temps terrestre, mais dans le cosmos spatio-temporel que l'astro-physique nous invite à contempler. Je dis : dans le cosmos spatio-temporel, car il est évident que nous devons tenir compte et de la courbure de l'espace et du temps qui intervient dans les calculs qui concernent cette courbure.

e'affaire?

e'met

Cette question ~~est~~ immense ~~et~~ <sup>qui</sup> exigerait un livre entier pour être traitée à fond et avec toutes les compétences voulues, ~~est~~ <sup>delicate</sup> est ~~peu~~ pour toutes sortes de raisons, dont la moindre est qu'il faut, dès lors qu'on s'attache à l'étude que je dis, éviter de tomber dans les fantaisies de ce qu'on appelle la "science-fiction". Aussi serai-je prudent et, dans ce chapitre, me bornerai-je à quelques brèves observations destinées surtout à circonscrire le problème, quitte à développer plus amplement le sujet dans quelque étude spéciale.

7. Lorsque nous posons la question de savoir s'il existe, dans l'immensité sidérale, des corps célestes habités, la première chose à mettre bien au point est celle-ci : les habitants de ces astres doivent être semblables à nous par l'esprit. Si tel n'est pas le cas, il est inutile d'aller plus avant. S'il arrive qu'un jour on établisse avec certitude qu'il existe quelque part ailleurs que sur notre globe des êtres qui ne sont que des bêtes (je ne sais quelle sorte de reptiles ou d'araignées) nous enregistrerons le fait, et c'est tout. Mais que l'on prouve avec la même certitude qu'il existe sur un astre quelconque une humanité, aussitôt notre attention sera vivement éveillée et nous songerons immédiatement à la possibilité d'une entrée en contact avec ces gens d'un autre monde. Le Père Sertillanges, dans le commentaire aux exposés de saint Thomas d'Aquin que j'ai cités plus haut, se garde bien de présenter la question de cette façon ; il se borne à parler de vie possible ailleurs que sur notre terre, et cela est bien insuffisant. Ce que nous voudrions savoir, c'est s'il existe ailleurs des êtres vivants doués d'intelligence comme nous, ou du moins s'il est raisonnable d'en faire l'hypothèse. Pourquoi "intelligents comme nous" ? Parce qu'il n'existe qu'une manière d'être intelligent, et c'est par l'esprit qui vient de Dieu. Si je pose Dieu comme cause nécessaire et créatrice de ce monde et si, ensuite, je vois que toute la dignité de l'homme réside dans le fait qu'il est "à l'image et à la ressemblance de Dieu", ce qui implique conscience de soi et spiritualité, je ne puis reconnaître d'autres égaux extra-terrestres à l'homme, que chez des créatures douées d'esprit, d'intelligence et de volonté. Il importe peu, d'ailleurs, que de telles créatures soient anatomiquement constituées autrement que nous et que, par exemple, elles aient quatre bras ou six jambes ; mais il faut que, quelle que soit leur forme physique, elles soient douées d'esprit ou, pour le dire à la manière d'Aristote, qu'elles soient des animaux raisonnables, - et peu importe d'ailleurs le degré de leur intelligence "fabricatrice" : il suffit qu'elles soient intelligentes, à la manière des hommes et non à la manière des abeilles et des castors. En tout état de cause, il n'existe qu'un Dieu, l'Être infini créateur. Sous peine de n'être qu'une bête, un vivant extra-terrestre ne saurait retenir notre attention que s'il est, comme l'homme, à l'image et à la ressemblance de Dieu. Là est la vraie question et nulle part ailleurs. Sans répéter Pascal, on voit bien ce que peut l'intelligence de l'homme perdu dans l'immensité spatio-temporelle, sur ce globe d'argile que l'on appelle la terre : l'homme peut comprendre cette immensité, la mesurer, la calculer ; et quant à sa position à lui, elle est contrebalancée par les milliards et les milliards d'atomes qui entrent dans la composition de son corps. L'homme, entre l'indéfiniment grand et l'indéfiniment petit, occupe le juste milieu. Dès lors, les milliers, voire les millions de galaxies ne m'impressionnent pas au point de m'imposer l'idée de mon propre néant. Si je suis néant, c'est devant Dieu, non devant cet univers fini que j'investigue ; et il m'appartient, comme il appartient à tout homme, d'expliquer pourquoi la terre n'est qu'une infime parcelle dans ce tout qui, d'une certaine façon, tient dans une équation mathématique.

8. Ainsi posé, le problème se formule de deux façons : en termes de physique et en termes de théologie.

L'étoile la plus voisine du système solaire est, paraît-il, alpha de la constellation du Centaure ; et telle est la distance qui nous sépare d'elle qu'il faut à la lumière qu'émet cette étoile (dont nous ignorons encore si elle possède des planètes) environ un an pour parvenir jusqu'à nous. ~~...~~  
~~...~~ Nous ne songeons pas, à l'heure actuelle, à visiter cette étoile pour voir ce qu'il en est d'elle. S'il est vrai ~~...~~ corps ne peut, ~~...~~ se déplacer (par rapport à un repère qui ici serait la terre) à une vitesse plus grande que celle de la lumière, on voit de quelle longévité devrait jouir l'homme voyageant dans l'espace sidéral pour n'en visiter qu'un département. Cependant cette objection peut être réfutée. On peut concevoir (mais nous sommes déjà ici en pleine "science-fiction") des "pentes" de l'espace-temps que des véhicules emprunteraient pour vaincre l'obstacle de la distance.

Une autre question, apparemment plus simple, est celle des signaux électro-magnétiques. De temps en temps on nous ~~signale~~ <sup>dit</sup> qu'un astro-physicien, - russe ou américain de préférence, - a capté quelque chose qui semble émaner d'une source intelligente. Mais le problème est le même. Depuis combien de temps voyage dans l'espace ce signal que l'on capte ? S'il voyage depuis cinquou six cents ans, c'est qu'il a été émis au temps de François Ier ou de Charles VII et nous sommes bien avancés ! Encore faudrait-il déchiffrer le message et y répondre, ce qui demanderait encore un demi millénaire au moins. Le dialogue serait difficile, on en conviendra, et demanderait, pour être un peu étoffé, un nombre de générations d'hommes que je ne veux pas ~~calculer~~ <sup>compter</sup>. C'est à dessein que je dis : "générations d'hommes", parce que l'on pourrait me rétorquer que rien n'interdit de faire l'hypothèse que l'habitant de Sirius, - ou plutôt, je suppose, d'une planète tournant autour de ce soleil ou de n'importe quel autre soleil, - a acquis un état de perpétuité existentielle (dont, en tout cas, nous, nous ne jouissons pas) qui lui permettrait de dialoguer à son aise. Mais, me dira-t-on encore, qu'est-ce qui empêche de faire cette hypothèse que l'homme finira bien par acquérir, sinon cette perpétuité, du moins cette longévité à laquelle il est arrivé à Descartes de songer ? Rien, bien entendu ; et je dirai même qu'il y a probablement beaucoup plus de vérité qu'on ne le croit ordinairement dans ce que certains écrits, assez hermétiques je le reconnais (et hermétiques au sens vrai de ce terme) nous disent à propos de l'élixir de longue vie. On peut <sup>même</sup> imaginer que l'homme en arrivera à une telle maîtrise des choses, qu'il lui sera un jour possible de transmettre instantanément sa pensée à qui il voudra dans cet univers, ou s'y déplacer à son gré. Mais alors, de deux choses l'une : ou bien, de ce pas, nous entrons dans la fantaisie la moins contrôlable (1),

(1) La ~~φαντασία~~, au sens qu'avait ce mot chez les sceptiques grecs.

- ou bien nous empiétons sur un terrain qui appartient à la théologie quand elle traite des propriétés des corps glorieux. Nous en reparlerons.

9. Il y a encore la fameuse question des "soucoupes volantes" ou, si l'on préfère, des Ovnis. Quelle que soit l'explication qu'il convient de donner à ces phénomènes, il est difficile de nier qu'ils existent : trop de témoignages l'attestent. La négation pure et simple de l'existence d'objets volants non identifiés est, cependant, la manière extrêmement pratique dont certains résolvent le problème que posent ces objets. / Aussi convient-il de noter cette solution dans la courte liste de celles qu'il me semble possible de dresser pour essayer de voir clair dans cette ~~obscur~~ <sup>obscurité</sup> question. Les solutions possibles sont au nombre de quatre, pas une de plus, pas une de moins. Je les énonce ci-dessous.

en tête de

- (a) Négation absolue. Il n'existe pas d'ovnis. Il n'y a donc pas de problème de ce côté, et tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.
- (b) La solution Jung (1) : il existe effectivement des "apparitions" célestes d'objets volants, mais ces objets n'ont aucune réalité. Ce sont des "hallucinations" dont sont affectées certaines personnes ou des groupes plus ou moins bien déterminés de personnes et qui, en tout cas, s'expliquent par des projections du subconscient collectif. On sait d'ailleurs que Jung ramène absolument tout à sa "psychologie", y compris l'alchimie qui, cependant, semble être bien autre chose que ce qu'il en dit.
- (c) Les ovnis sont réellement des engins spatiaux qu'utilisent des êtres intelligents et capables, d'une façon ou d'une autre, de vaincre l'obstacle de la distance et de voyager à leur guise dans les espaces intersidéraux. Il n'y a pas de raison péremptoire de repousser cette opinion. Mais il est à remarquer que ceux qui soutiennent cette thèse, et ils sont nombreux, ne font appel qu'à des arguments tirés de la physique moderne. Il ne leur vient pas à l'esprit que ces visites ~~étranges~~ insolites pourraient, le cas échéant, recevoir une toute autre explication. ~~Mais~~ Ici encore, quand on s'écarte des solutions qui se veulent scientifiques, ou bien on aboutit à une fiction dangereuse (2) ou bien on se dirige du côté de la quatrième solution dont je vais parler dans un instant. Que ne dit-on pas et que ne croit-on pas ? Que notre globe terrestre est "observé" et "surveillé" par des extra-terrestres ; que, jadis, il a été "visité" par ceux-ci, qui y ont implanté les germes de la civilisation, etc. Cette dernière idée, d'ailleurs, n'explique rien, car de qui les extra-terrestres en question ~~viennent~~ <sup>ont-ils</sup> leur propre savoir ?

(1) C.G. Jung, Un mythe moderne, adapté de l'allemand par Rolan Cahen, NRF, collection "Idées", Paris, 1961.

(2) Que l'on songe à certains animés transmis par la télévision et dont les enfants, et même les grandes personnes, se farcissent la tête.

dessins

(d) "Et puis, quelqu'un paraît que tous avaient nié". En tout cela, en effet, on oublie le Diable, le Diable "qui fait peur aux petits enfants", mais dont Dieu merci ! nous avons exorcisé le fantôme. Qu'on l'oublie, c'est d'ailleurs ce qu'il veut. On sait en effet, mais on a la mémoire courte, que sa plus grande victoire est d'en être arrivé à faire croire qu'il n'existe pas. Ce que l'on sait moins est que, jusqu'à nouvel ordre, Satan et les siens peuvent résider dans le monde "subtil" du psychisme cosmique pur, - l'aer caliginesus de saint Augustin, "air ténébreux" qu'il ne faut surtout pas confondre avec l'atmosphère physique, ni même avec un lieu quelconque de l'espace. La quatrième solution serait donc celle-ci : la terre est hantée par les démons.

10. Je prévois aisément que cette quatrième solution fera sourire ou même fera rire franchement. Je l'ai dit, Satan n'existe pas ; et quand même il existerait, il serait absurde de penser qu'il se manifeste par le moyen des soucoupes volantes. C'est cependant peut-être ce qu'a prédit l'Evangile : "Il surgira de faux messies et de faux prophètes, et ils feront des prodiges et des miracles pour égarer, s'il était possible, les élus. Prenez <sup>dont</sup> garde ! Je vous ai tout annoncé d'avance" (Marc, XIII, 22 et 23).

Je ne dis pas qu'en cette fin des temps où nous sommes (car les paroles du Christ que je viens de rappeler concernent cette fin à laquelle personne ne croit), s'activent, dans je ne sais quels sombres arsenaux, des hommes fabricateurs d'ovnis <sup>de</sup> (dont le dessein précis est de tournebouler la tête du commun des mortels. Ce que je dis est seulement qu'il n'est pas exclu qu'en cette fin des temps, l'Ange noir ait reçu permission de troubler mortellement les hommes par des phénomènes qui ressemblent fort à des hantises (1). L'homme moderne, qui ne craint pas le moins du monde de toucher à la dynamité formidable du psychisme cosmique pur (lequel n'a rien de surnaturel), ignore à peu près tout de cette réalité que les Anciens connaissaient fort bien et avec laquelle, sauf les magiciens et les vulgaires sorciers, ils se gardaient bien d'entrer en contact. Mais aujourd'hui les hommes n'ont plus cette crainte salutaire et Satan, même pas masqué, le manipule à son gré. Personne ne le reconnaît, et il agit à son aise, et si bien que je me demande parfois si la quatrième solution qu'appelle le problème des ovnis n'est pas la bonne. Baudelaire avait raison. Nous avons tous, et même pas en secret, baisé la fesse immonde de l'Ange noir à qui il a été accordé, pour un peu de temps, de régner sur la terre.

(1) "En l'année 1864, Lucifer avec un grand nombre de démons seront détachés de l'enfer". Point 11 du secret de la Salette, dont nous parlerons plus loin.

ARTICLE 5 : Unicité de l'humanité

1. Nous avons vu à l'article précédent ce qu'il est possible d'avancer à propos de la pluralité des manvantaras dans le cosmos. Il faut maintenant, pour être complet, faire l'hypothèse inverse et se demander si, le secret des cieux physiques nous étant inaccessible (1), la vérité ne serait pas qu'il n'y a, dans l'ensemble total de l'espace-temps, qu'une seule humanité : la nôtre. Les raisons qu'on allègue ordinairement en faveur de cette thèse, bien que fondées sur des considérations théologiques, ne paraissent d'ailleurs ni suffisantes ni inattaquables. Nul ne peut, sans raison, ~~se~~ péremptoire, limiter la toute puissance créatrice divine. S'il est donc certain, par exemple, que Dieu ne peut faire, ni vouloir, qu'un triangle ait quatre côtés, nous ne sommes pas certains que Dieu n'a créé une humanité que sur notre terre. Seulement, outre qu'on ne voit pas clairement comment nous pourrions entrer en contact avec ces autres manvantaras, s'ils existent, il faut examiner dans quelle mesure une pluralité d'humanités est compatible avec la Révélation.

2. Si l'Incarnation du Verbe divin sur notre terre, au cours de l'histoire de notre humanité, est une certitude révélée, l'hypothèse de la pluralité des mondes habités, - j'entends : habités par des êtres au moins analogues à nous sous le rapport de l'esprit et de l'intelligence et, par conséquent, comme nous-mêmes, créés à l'image et à la ressemblance de Dieu, - cette hypothèse, dis-je, se heurte à des difficultés qui ne sont pas seulement d'ordre physique, mais d'ordre métaphysique et surtout d'ordre théologique.

(1) Dans l'état actuel de nos connaissances, en tout cas. J'admets sans difficulté, puisque c'est un fait, que des sondes spatiales téléguidées atteignent les limites de notre système solaire ~~(ce qui eut été inconcevable il n'y a que cinquante ans.~~ Je vois plus difficilement, notre système solaire n'étant littéralement qu'un point dans l'immensité de l'espace sidéral, qu'on aille beaucoup plus loin dans son investigation par le moyen d'engins contrôlés de la terre. Garons-nous, toutefois, d'affirmer que c'est là ~~impossible~~ chose impossible, - pour ne pas imiter cet Ancien qui concluait à l'impossibilité de la sphéricité de la terre, parce que, disait-il, aux antipodes les hommes auraient la tête en bas.

et même dépassent celui-ci,

(Lactance, dans les Institutions divines)

Supposons quelque part, en quelque lieu de l'espace-temps, une telle humanité analogue à la nôtre. Il est sans importance que, par rapport aux axes de référence qui ont la terre pour point d'origine, cette humanité soit à venir, ou soit passée ou, encore, soit "parallèle" à ~~notre~~ <sup>la</sup> nôtre (de notre point de vue ~~notre~~ : nous pouvons donc sans inconvénient en parler au présent) (1). Nous n'avons pas non plus à nous soucier de nous représenter l'aspect physique d'un échantillon de cette autre humanité ; ce sera un homme s'il est doué de conscience de soi, d'intelligence et de volonté ; car nous savons, d'une certitude métaphysique, que, ~~si~~ <sup>si</sup> un tel être ne saurait être un ange, de par sa corporéité, il ne saurait être ~~une~~ <sup>une</sup> bête, un animal dépourvu de raison au sens aristotélico-thomiste de ce terme, ~~il ne saurait être un être dépourvu de conscience~~

non plus

3. Cette humanité que nous supposons a été mise à l'épreuve, d'une manière ou d'une autre, car c'est l'épreuve originelle qui, dans un être doué de raison, confirme son état de liberté : l'ange lui-même, entre "la connaissance du soir" et "la connaissance du matin", a été éprouvé, afin d'être autre chose qu'une machine ~~ou qu'une bête~~ (2). Voilà donc une seconde certitude métaphysique. <sup>S</sup> Si il existe une humanité autre que la nôtre, elle a été ~~éprouvée~~, à l'origine, à l'épreuve du bien et du mal : la liberté consciente est à ce prix. soumis

nécessairement

4. ~~Voilà~~, l'univers étant un et ~~un~~ <sup>un</sup> ouvrage de la volonté divine, <sup>voilà</sup> les présuppositions qu'il faut faire. Développons maintenant ~~les~~ <sup>leurs</sup> conséquences ~~de~~ ~~ces~~ ~~présuppositions~~ nécessaires. Elles sont fort simples. Ou bien l'humanité dont nous avons fait l'hypothèse s'est, à quelque moment, corrompue, ou bien elle n'a jamais cessé de jouir de son intégrité originelle : bien mieux, ~~elle~~ sortie victorieuse de l'épreuve du bien et du mal (2), ~~elle~~ n'ayant jamais connu la corruption, l'humanité que nous supposons connaît déjà la grâce béatifiante, cette grâce qui eût été accordée à Adam s'il) ~~n'avait pas~~ <sup>n'eût</sup> péché. Est-ce que

(1) Le mot "parallèle" utilisé ici ne doit pas faire illusion. Il ne s'agit pas de ces univers parallèles que certains ont imaginés (et qui, s'ils existent, font partie de l'univers total correctement conçu), mais seulement d'humanités que nous concevrons comme "contemporaines" à la nôtre si, du moins, dans l'espace-temps total une "contemporanéité" a quelque sens.

(2) ~~Voilà donc une seconde certitude métaphysique~~ question sur laquelle je n'ai rien à dire.  
(2) Que ce soit dans la personne d'un être unique qui la résume (comme Adam résumait notre humanité) ou autrement.

cette éventualité est impensable ? Certainement pas, puisque nous savons que sur notre terre il en eût été ainsi si Adam, usant de sa première liberté, liberté de choix, avait acquis la liberté seconde, quasi divine, que nous ne pouvons plus espérer, nous autres, que par le Christ et avec l'aide de la grâce. Supposons donc qu'il en soit ainsi, qu'il existe quelque part une humanité non corrompue et incorruptible : quels seraient ces hommes et ces femmes (1) ? Assurément des immortels, des hommes-dieux. Est-ce impossible ? J'attends qu'on me le prouve. Mais, au moins, y a-t-il probabilité qu'existe quelque part une telle humanité ? Je ne le sais pas et je pense qu'ici-bas aucun homme ne peut le savoir. Ce qui est certain, c'est que si quelque part il en est ainsi, le problème des ovnis trouverait aussitôt une solution inattendue, - à supposer toutefois que les ovnis ne soient ni des hallucinations collectives, ni des manifestations diaboliques, ni même des choses dépourvues de toute réalité.

5. Voyons maintenant l'hypothèse inverse : celle d'au moins une humanité corrompue quelque part dans l'espace-temps. Peu importe la manière dont la corruption est venue (2). Que devons-nous penser ?

Nous devons d'abord penser que la corruption est essentiellement la mort. Or notre humanité, bien que corrompue, est vivante et s'étend dans le temps, encore que tout homme soit mortel. Si donc l'humanité vit, malgré sa corruption, c'est qu'immédiatement après l'acte peccamineux qui a introduit la mort, une disposition providentielle a, si je puis ainsi dire, limité les dégâts. Dieu, dans sa miséricorde, a ordonné les choses de manière que l'homme pût être sauvé. Le caractère originel de ce dessein, qui permet à l'homme de subsister sur la terre, - mais dans la douleur et à la sueur de son front, - est attesté par la parole de Dieu au serpent : "J'établirai une hostilité entre toi et la femme : elle te brisera la tête, et toi tu lui viseras le talon" (Genèse, III, 15). Cette qui brisera la tête du serpent, et qui l'a déjà brisée, c'est la Vierge Marie, mère du Christ-Sauveur (3).

- femme
- (1) Il faut faire attention à ceci que la division des sexes et l'ordre de procréer n'ont pas suivi mais précédé l'épreuve qu'Adam et Eve avaient été appelés à surmonter ensemble.
  - (2) Ce que la Genèse dit de l'épreuve à laquelle fut soumis Adam peut suffire.
  - (3) C'est pourquoi la plus élevée de toutes les créatures est une femme, le Christ étant, lui, le Verbe divin incarné.

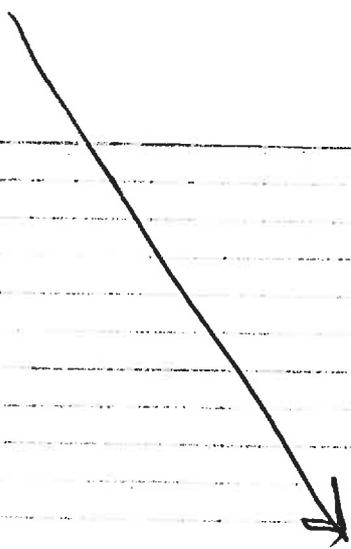
6. Mais alors que penser d'une autre humanité corrompue ? Sa corruption n'était pas fatale, mais nous avons supposé cette corruption. Que dirons-nous maintenant ? Que Dieu l'a abandonnée à elle-même ? Mais est-ce compatible avec la miséricorde divine ? Qu'il l'a donc miséricordieusement tirée de l'abîme. Et comment ? S'il a fallu rien moins que l'incarnation du Verbe et le sacrifice du Christ pour nous tirer de l'abîme, peut-on supposer ailleurs un remède moindre que celui-là ? Cela ne se peut. Nous en arrivons ainsi à devoir conclure ce qui suit : si, ailleurs que sur la terre, une humanité a succombé à l'épreuve nécessaire de la liberté et si, d'autre part, il ne nous est pas permis de poser une limite à la miséricorde divine, alors le Verbe, là-bas, s'est incarné comme il s'est incarné sur notre terre, pour le salut de cette humanité lointaine semblable à la nôtre, - puisque, sur notre terre, le seul remède à la corruption introduite par le péché originel, a été l'incarnation de ce Verbe divin et qu'il ne saurait y avoir d'autres remèdes pour une humanité extra-terrestre semblable à la nôtre (1). Mais est-il soutenable que le Verbe de Dieu se soit incarné plus d'une fois ? Non, cela n'est pas soutenable, car c'est un seul Christ, vrai Dieu et vrai homme, qui est assis à la droite du Père. Et puisque donc cette pluralité d'incarnations n'est pas soutenable, il n'est pas soutenable non plus qu'il y ait, dans cet univers, plus d'une humanité pécheresse. Il n'y en a donc qu'une, la nôtre ; et tout ce que l'on peut supposer de plus est que notre univers, s'il contient plus d'une humanité, ne contient, en dehors de la nôtre, que des humanités non déchues, c'est-à-dire, en somme, des humanités angéliques. Si extraordinaire que soit cette idée, l'univers spatio-temporel ne recèle en son sein qu'une humanité, la nôtre. Et c'est en ce sens, mais en ce sens seulement, que nous pouvons dire que notre terre est le centre de l'univers, - bien qu'elle ne soit qu'une planète engagée dans la révolution autour du soleil, et que le soleil, notre soleil, n'est qu'un soleil parmi une multitude prodigieuse d'autres soleils.

---

(1) L'on m'objectera peut-être que, sur terre, les musulmans ne reconnaissent pas que le Christ est le Verbe incarné. Mais ils ont le Coran qui, de l'avis de nombreux docteurs en Islam, est incrédé. (Le Coran est donc aussi le Verbe.) Nous devrions, dans notre discussion, faire intervenir le cas de la possibilité d'un salut par la vertu d'un Livre révélé. Pour être bref, nous ne dirons que ceci : la Révélation coranique est solidaire de la Révélation christique en ce sens que le Coran, s'il est aussi le Verbe, dépend du Verbe incarné. Le Coran est au Christ ce qu'Ismaël, le fils de la servante (Agar), est à Isaac, le fils de la promesse. Nos développements ne sont donc pas troublés par le fait du Coran. Le Verbe divin ne s'est incarné qu'une fois et, ensuite, il s'est encore manifesté dans le Coran.

7. Tout cela, je ne le sais que trop bien, ne ~~peut~~ être, aux yeux d'un rationaliste, matérialiste de surcroît, qu'un tissu d'absurdités. Mais si l'on a quelque raison d'avoir la foi, la foi qui repose sur la Révélation qui nous vient du Christ, il faut, quoi qu'il en coûte, être logique avec ce qu'elle enseigne. Refuser les dernières conséquences de cette foi, c'est rejeter le Christ, violemment, comme l'ont fait ceux qui ont déclaré la guerre à l'Eglise du Christ, ou aimablement, à la façon des sceptiques qui estiment qu'il y a mieux à faire, entre la naissance et la mort, que de se rompre la cervelle à chercher ce que nous sommes venus faire ici-bas.

Saurait



8 Ce champ immense de galaxies composées chacune de milliards d'étoiles, <sup>comparée</sup> ~~comparée~~ à la taille des êtres que nous sommes. C'est cette disproportion qui confond et conduit un théologien comme le Père Sertillange, à juger "inensées" les opinions selon lesquelles il n'y aurait de vie que sur notre terre. A cela, déjà, j'ai répondu deux choses, ~~de deux~~ D'abord, ~~il~~ il se peut fort bien qu'il y ait des manifestations de vie ailleurs que sur notre globe, mais ~~ce~~ cette supposition ne répond pas à la vraie question, laquelle doit s'énoncer comme suit : "Y a-t-il, ailleurs, que sur notre globe, des êtres analogues à nous par l'esprit et l'intelligence ?" ~~Ensuite,~~ Ensuite, ~~ce~~ la disproportion physique entre ce que nous sommes et le cosmos espace-temps cesse d'être un argument dès l'instant où l'on prend conscience du fait que l'homme, par l'esprit, est plus grand que cet univers, puisqu'il le pense. J'ai déjà cité Pascal. Il est bon de se souvenir de ses paroles : "Ce n'est point de l'espace que je dois chercher ma dignité, mais c'est du règlement de ma pensée. Je n'aurai pas davantage en possédant des terres. Par l'espace, l'univers me comprend et m'engloutit comme un point ; par la pensée, je le comprends (...). Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée que nous ne saurions remplir" (1).

comme j'ai déjà écrit,

9. Il reste, néanmoins, que, physiquement, l'univers est démesurément grand par rapport à l'homme et que c'est à juste titre que l'homme s'interroge, parfois même avec anxiété, sur cette disproportion. Que répondre ? ~~Et tout~~ Tout d'abord, que si l'homme est perdu dans un océan de milliards d'astres, son corps, ~~(qui n'est que matière morte, mais qui n'est que matière morte)~~ est composé de milliards d'atomes et qu'ainsi l'homme tient le juste milieu entre l'indéfiniment petit et l'indéfiniment grand. Cela est vrai, mais ne répond pas exactement à la question parce que, quand même, l'homme se sent insignifiant dans l'espace immensément peuplé d'astres. Alors voici une ~~autre~~ réponse, inspirée par la foi en Jésus-Christ ressuscité d'entre les morts et, par conséquent, par la certitude que l'homme possédera un jour un corps de gloire, et que, de même que la chenille meurt pour devenir ~~un~~ papillon, ~~même~~ de même l'homme doit mourir pour entrer en possession de son corps de résurrection dont saint Thomas d'Aquin nous dit qu'il sera impassible, subtil, agile et lumineux(2). Résumons brièvement la pensée du grand docteur sur ces quatre points.

(1) Grandeur de l'homme, X et XI, dans l'édition des pensées de Garnier frères, Paris.  
 (2) Somme théologique, supplément, quest. 82 à 85.

10. (a) L'impassibilité. - Le corps de résurrection des élus sera impassible en ce sens qu'avec tous ses éléments il sera parfaitement soumis à l'âme raisonnable, comme elle-même sera parfaitement soumise à Dieu. Il ne pourra donc survenir en ce corps aucune modification contraire à la disposition parfaite qu'il recevra de l'âme ; et cette impassibilité n'empêchera nullement l'activité des sens qui continueront à réagir sous l'impression de réalités extérieures.

(b) La subtilité. - Cette subtilité ne doit pas être entendue dans le sens où Guénon, par exemple, parle de la manifestation subtile (1). Le corps des élus sera subtil en ce sens qu'il se déplacera dans l'espace en dépit des obstacles physiques ; il ne sera pas "impalpable" : la subtilité consistera en ce fait surprenant que les corps de résurrection, selon le gré des élus, pourront occuper le même lieu que d'autres corps. Le corps glorieux aura donc un pouvoir de "pénétration" absolu, sans être, pour autant, une apparence.

(c) L'agilité. - Le corps glorieux sera soumis à l'âme qu'il manifestera. Par la subtilité, il le sera comme la matière est soumise à la forme ; par l'agilité, il le sera encore comme principe du mouvement par lequel il obéira docilement et promptement à toutes les impulsions de l'âme. Cette qualité permettra un mouvement local, d'un lieu à un autre, avec une célérité extrême à laquelle rien ne fera obstacle, et que l'on peut comparer à la vitesse de la lumière (2).

(d) La clarté. - "Semé dans l'ignominie, dit saint Paul (I Corinthiens, XV, 43), le corps ressuscitera glorieux". Ce corps de résurrection sera resplendissant en raison du rejaillissement sur lui de la gloire de l'âme. Il s'agit néanmoins bien d'une clarté corporelle, proportionnée au mérite de chacun ; et ne seront pas absentes de cette gloire cristalline les couleurs qui seront visibles par les yeux des ressuscités ; mais l'homme glorieux sera maître de manifester ou de dissimuler sa lumière.

11. Ce ne sont ni des fables, ni des contes de bonne femme : c'est l'enseignement de l'Eglise que saint Thomas d'Aquin étaié en multipliant les citations scripturaires. S'il en est ainsi, et l'orthodoxie la plus rigoureuse nous invite à le penser, ce sera vraiment ton corps (et non je ne sais quelle apparence) qui jouira de ces prérogatives qui passent ce que nous pouvons

(1) Cette manifestation subtile est le pur psychisme cosmique qui, si je comprends bien Apocalypse XXI, 1, disparaîtra à la fin des temps.

(2) Comparer seulement car la possibilité de déplacement instantané, quel que soit l'espace à franchir, n'est pas exclue.

actuellement concevoir. Mais alors ne faut-il pas concevoir un espace physique et un mode de temps physique dans lesquels les possibilités des corps de résurrections auront l'aptitude de se déployer ? Et ne faudra-t-il pas, en outre, que ce cosmos physique, cet univers "en expansion", soit lui-même transformé ? Assurément oui, et c'est là le sens de l'expression "terre nouvelle et cieux nouveaux". Dans ces conditions, il est peut-être possible de comprendre la signification de ce champ immense de milliards d'étoiles : il est, en puissance, le lieu aux richesses inépuisables de notre humanité glorifiée par le Christ et que la fin de notre voyage ici-bas nous ouvrira. Les cieux à venir, qui recevront les corps glorieux des élus, ne sont pas autre chose que ce ciel physique peuplé d'astres innombrables, mais transfiguré par une sorte de seconde création : réalité théocosmique grandiose que saint Jean nous laisse entrevoir : "Puis je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle, car le premier ciel et la première terre avaient disparu (1). Et je vis descendre du ciel, et d'auprès de Dieu, la ville sainte, la Jérusalem nouvelle, parée et ornée comme une épouse pour son époux" (Apocalypse, XXI, 1 et 2). Est-ce que saint Paul, de son côté, ne nous dit pas que "la création aspire d'un désir profond à la manifestation des fils de Dieu" et qu'elle est "dans l'espérance d'être affranchie de l'esclavage de la corruption pour avoir part à la liberté de la gloire des enfants de Dieu", qu'enfin "la création tout entière soupire et endure les douleurs de l'enfantement jusqu'à maintenant" (Romains, VII, 19 à 22) ?

12. S'il n'y a qu'une humanité, issue d'Adam, sur notre seule terre, toutes les myriades d'étoiles sont là parce qu'elles doivent être l'héritage fabuleux des élus. Et c'est dans ce sens qu'il faudrait comprendre l'attachement de nos médiévaux au géocentrisme, comme je l'ai déjà dit (2). Si, en effet, notre terre, - et cela contre toutes les hypothèses plus ou moins vraisemblables que l'on a émises à ce sujet, - si notre terre, dis-je, est l'unique astre habité par des êtres créés à l'image et à la ressemblance de Dieu, alors, d'une certaine façon qui, assurément, n'est pas "astronomique", notre terre est le centre de l'univers ; et l'univers tout entier a été créé par l'homme qui habite ce morceau d'argile.

(1) J'ometts la fin de la phrase : "et il n'y avait plus de mer" dont l'exégèse possible ne peut trouver sa place ici.

(2) Il est bien connu que Copernic, qui fut sans doute un grand astronome, n'a pas inventé l'héliocentrisme dont déjà certains Grecs avaient énoncé le principe.

ARTICLE 6 : Adam et Eve

*théorie*

1. La juste part qui revient à la ~~part~~ de l'évolution des espèces tient en peu de mots : l'homme psycho-somatique a été élaboré lentement par la Nature obéissant au gouvernement divin. C'est tout. Lorsque cette forme d'homme atteignit la perfection que la suite exigeait et en vue de laquelle elle avait été faite, Dieu lui insuffla un esprit de vie : c'est le sens du terme hébreu neschamah réservé à l'âme propre à l'être humain. L'intelligence par laquelle l'homme se trouve être à l'image et à la ressemblance de l'intelligence divine créatrice fut donc surnaturellement surajoutée à l'âme végétative (nephesh) et sensitive (ruahh) que possèdent les animaux. Les modernes qui ont tout réuni sous le nom général d'âme, en donnant volontiers à ce terme une coloration ~~et~~ et qui, ensuite, ont supprimé cette âme elle-même parce qu'elle ne cadrerait pas avec leurs conceptions matérialistes, ont quelque peine à se retrouver dans ces dénominations. Disons donc ceci. On nomme "puissance de l'âme" tout principe prochain d'une opération de ~~l'âme~~ ; et l'on appelle âme (lato sensu) le principe formel qui rend compte du fait qu'un être corporel est animé, c'est-à-dire vivant. On distingue dans cette âme en général les puissances végétatives qui ne connaissent pas, mais agissent sur le corps informé par l'âme, et les puissances sensibles qui opèrent une connaissance absolument élémentaire dont plus haut degré, chez l'animal, est la puissance estimative. L'équivalent de l'estimative, chez l'homme, est la plus haute des puissances sensibles : elle ne suffit pas à définir l'homme, "animal raisonnable", ~~mais~~ mais elle situe déjà l'homme au-dessus de la bestialité, parce qu'elle est déjà ratio.

vaguement sentimentale,

celle-ci

le

2. Pour saisir la différence qu'il y a entre l'intellect passif (la puissance cogitative) et l'intellect possible, il faut envisager l'intelligence humaine sous un angle de vision un peu différent de celui qui permet de comprendre ce qu'est la puissance cogitative. L'intelligence humaine, dont le plus bas degré est cette puissance cogitative, est tissée entre deux pôles, qui sont l'intellect possible (qui peut passer à l'acte) et l'intellect agent (qui est toujours en acte). Sans l'intellect agent, aucun acte d'intelligence, même simplement rationnel, ne pourrait être posé parce qu'il n'y aurait pas d'intellect du tout. Voici donc ce qui doit être compris. D'une part, l'intellect possible est en puissance à l'égard des intelligibles purs enfermés dans les images des choses sensibles formées par l'intermédiaire des sens. D'autre part, l'intellect agent, parce qu'il est toujours en acte, dégage, extrait, abstrait les intelligibles enfermés dans les images, en les faisant passer de la puissance à l'acte (1).

(1) Sur les notions de puissance et d'acte, cf. L'Illumination du coeur, première partie, chap. VII.

alors

Dans la mesure où l'intellect possible passe à l'acte sous l'effet de l'intellect agent, il cesse d'être possible. ~~il est actif~~ tout en restant passif par rapport à l'intellect agent. C'est pourquoi la simple cogitation est dite relever de l'intellect passif, bien qu'elle soit évidemment déjà une activité mentale dont l'animal est incapable.

3. Puisque les choses sensibles sont douées d'une existence actuelle en dehors de l'âme humaine connaissante, et de les conserver sous forme d'images, il est inutile de poser un sens "agent" qui aurait pour fonction de recevoir leurs espèces. C'est pourquoi la puissance sensitive de l'âme humaine est tout entière passive, y compris la cogitation (ou "raison particulière"). Mais il est indispensable de poser un intellect agent dont la fonction est de dégager l'intelligibilité enfermée dans les espèces sensibles, c'est-à-dire ~~par~~ abstraire. L'intellect agent tire les formes spécifiques des images reçues par les sens ; l'intellect possible, à l'origine tabula rasa, reçoit les formes intelligibles ainsi dégagées. Tout acte d'intelligence suppose ces deux aspects, actif et passif, de l'intellect.

Mais d'où vient l'acte qui spécifie l'intellect agent ? Il vient de Dieu, Acte pur et infini, Intelligence suprême. Dieu est la Lumière qui éclaire l'intellect agent, lequel, à son tour, détecte les intelligibles dans les choses. A cet égard, l'intellect agent doit être considéré comme faisant un avec Dieu, tout en étant distinct de Lui. L'homme est donc un animal qui, pour être à l'image et à la ressemblance de Dieu, a reçu la Lumière divine, l'"esprit de vie" (neschamah) dont parle l'Écriture. Les Hébreux étaient principalement sensibles à tout ce qui relève de la vie. C'est pourquoi la Genèse dit "YHVH-Elohim façonna l'homme de la poussière du sol, et il insuffla dans ses narines un souffle de vie ; et l'homme <sup>fut</sup> un être vivant" (II, 7). C'est spirituellement vivant qu'il faut comprendre.

parce qu'il

4. Adam est l'Homme universel, ~~qui résume l'humanité entière~~ (résume l'humanité entière) ~~qui~~ qu'il est parfaitement à l'image et à la ressemblance de son créateur. Saint Thomas d'Aquin a consacré toute la question 93 de la Prima Pars de sa Somme théologique à cette image et à cette ressemblance. Il rappelle d'abord saint Augustin : là où il y a image, il y a à coup sûr ressemblance ; mais là où il y a ressemblance, il n'y pas à coup sûr image. La ressemblance est incluse dans la notion d'image, ~~et~~ la notion d'image ajoute quelque chose à la notion de ressemblance. ~~La notion d'image~~ d'image est première et la ressemblance ~~est~~ <sup>n'est</sup> que la perfection de l'image. ~~La perfection de l'homme~~ l'excellence de l'homme est que Dieu l'a fait à son image par ~~ce qu'il~~ qu'il lui a donné un esprit intelligent: c'est encore saint Augustin que rappelle ici saint Thomas, - saint Augustin que répétera ~~lui aussi~~, lui aussi, Albert le Grand, le maître de saint Thomas, quand il énoncera que la créature humaine est à l'image de Dieu dans la mesure où elle est douée d'un intellect

notion de

lui

agent : l'ange est donc, plus que l'homme, à l'image de Dieu. La véritable intelligence est, au-dessus du simple mental et de ses cogitations, celle où l'intellect agent prédomine ; et plus une créature est à l'image de Dieu, plus elle est aussi à sa ressemblance, la ressemblance de gloire étant celle des créatures qui voient Dieu face à face, comme les bienheureux. Saint Thomas dit encore que l'homme est image de Dieu, non pas en raison de sa nature essentielle, mais parce que cette image a été imprimée en lui, ce qui revient à dire qu'Adam ne fut jamais à l'image de Dieu en raison de sa nature, mais en raison de l'insufflation "en ses narines" de l'esprit de vie.

5. De ce qui précède suit cette conséquence que la créature humaine, si haut qu'elle s'élève, ne saurait jamais être l'égale de Dieu, mais seulement son image. Ici encore il faut distinguer. La véritable et parfaite image de Dieu est elle-même divine : c'est le Christ. Le Fils, le Verbe, "ne peut rien faire de lui-même, à moins qu'il ne le voie faire au Père ; et tout ce que le Père fait, le Fils aussi le fait également" (Jean, V, 19). C'est pourquoi saint Paul dit que "ceux que Dieu a d'avance discernés, il les a aussi prédestinés à reproduire l'image de son Fils" (Romains, VIII, 29). Ainsi l'Homme universel, si nous entendons par là l'homme adamique avant la division de sexes, l'homme spirituellement androgyne, n'est que l'image de l'image divine, laquelle est le Verbe et par conséquent le Christ éternel. Ces précisions attestent que l'expression d'Identité suprême qu'utilise Guénon à la suite de certains soufis, est abusive et trompeuse. Il n'y a jamais identité ; il ne peut y avoir qu'union jusqu'à la compénétration de la surnature divine et de la nature humaine, selon même une expression d'Ibn Arabî ; toutefois, le Seigneur demeure toujours le Seigneur et le serviteur demeure toujours le serviteur. Ne nous laissons donc pas abuser par l'expression d'Homme universel (en arabe : al Insân-al-Kâmil) au point de penser qu'un homme arrivé à cet état est identique à Dieu. C'est péché que de briguer cette identité au sens où Guénon entend ce terme ; et le premier péché, le péché originel, fut précisément celui-là. Image créée de l'Image incréée, Adam, instigué par Eve, ~~se~~ s'égalait à Dieu en portant la main sur l'Arbre de vie, qui est une figure du Christ, Homme universel au sens absolu de cette expression (1). Cet acte fut une

(1) Le symbole du Christ, Homme universel, est l'étoile flamboyante à cinq branches. C'est pourquoi les rois mages dirent à Hérode : Où est le Roi des Juifs qui vient de naître ? Car nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer" (Matthieu, II, 2). Remarquons que l'adoration des mages d'Orient qui s'agenouillent devant l'enfant Jésus coupe court à la prétention d'une sagesse orientale plus haute "ésotériquement" que la sagesse du Christ et, par conséquent, plus haute que le Christianisme lui-même. Nous disons que l'Arbre de vie est une figure du Christ en entendant bien que l'Esprit-Saint se répand sur l'homme par le Christ qui prodigue cet Esprit. Là où est le Christ, là aussi est le Saint-Esprit. L'Arbre de vie est par conséquent aussi l'Esprit-Saint.

→ A propos du péché de l'Ange, renvoyons une fois encore à saint Thomas (Summa Theologiae, 1<sup>re</sup>, quest. 65, art. 3) "Sans aucune doute, dit le docteur angélique, l'Ange a péché en désirant être comme Dieu, par similitude", par ses propres forces, et non par le Verbe divin.

de l'ange,

que le serpent avait séduits, voulait

transgression. Avant même qu'Adam reçut sa compagne, défense lui avait été faite de toucher à l'Arbre de vie, encore appelé Arbre de la connaissance du bien et du mal. La connaissance du mal vient de la désobéissance, c'est-à-dire du désir orgueilleux de se faire ~~égal~~ Dieu en touchant à l'Arbre. D'où était venu ce désir immodéré ? De ce que Fabre d'Olivet appelle la faculté volitive d'Adam, faculté personnifiée par celle à qui le nom d'Eve fut donné plus tard. Ainsi, Adam androgyne ne pouvait désobéir parce que sa faculté volitive n'était pas encore autre-que-lui. La transgression ne fut accomplie qu'après la création de la femme, tirée de l'Androgyne universel, cet Adam que la Kabbale appelle Qadmon (principiel). Ce qui est à bien noter est que cette faute n'avait rien de fatal ; ce fut un acte librement voulu par l'homme et sa compagne, et cet acte aurait pu ne pas avoir lieu. Il faut rappeler aussi, tant les idées sont fausses à ce sujet, que cet acte libre ne fut point l'union sexuelle puisqu'Adam et sa compagne avaient reçu mission d'être féconds, de remplir la terre et de se l'assujettir (Genèse, I, 28). La transgression fut le désir du couple de se faire ~~égal~~ Dieu ; et ce désir vint d'abord de la femme qui mordit la première dans le fruit défendu (1) parce que ce fruit était désirable "pour obtenir l'Intelligence" (Genèse, III, 7).

6. Donc Adam androgyne d'abord, et nécessairement seul : image créée de l'Image incréée, le Verbe divin (2). Dieu juge qu'il n'est point bon qu'Adam soit seul (Genèse, II, 18). Il envoie donc un profond sommeil à l'Androgyne et tire la femme d'un de ses côtés. La femme est alors l'image de l'homme, comme l'homme est l'image du Christ et comme le Christ est l'image du Père. Ces rapports de subordination sont merveilleusement faits pour soulever des ricanements de divers côtés ; mais c'est la vérité, et il faut d'autant plus la dire qu'elle est aujourd'hui étouffée. L'ordre des choses veut que la femme obéisse à l'homme

- (1) Si quelque lecteur juge que cette manière de voir ravale la femme d'une manière offensante pour elle, qu'il veuille bien se souvenir : 1°) qu'Adam et sa compagne étaient une seule chair ; 2°) que la plus haute créature humaine est la Vierge, mère du Verbe incarné. La faute est venue d'Adam par la femme Eve ; le salut est venu ensuite du Christ par la femme également, la Vierge Marie.
- (2) Platon avait une notion, fort vague il est vrai, de l'Androgyne originel, comme l'atteste Banquet, 189d à 191a.

et que tous deux obéissent au Christ, parce que le Christ obéit au Père (1). Bien des réflexions pourraient être faites à propos de certaines prétentions qui vont à l'encontre de cet ordre ; souvenons-nous seulement de ceci que la femme n'aurait jamais revendiqué son droit à l'égalité absolue avec l'homme (et, certes, devant Dieu, l'homme et la femme sont parfaitement égaux ; la subordination de la femme dont nous parlons ici n'est donc que relative et en tant seulement que l'homme et la femme forment couple), si l'homme, au cours de l'histoire, n'avait pas commencé lui-même par s'élever contre Dieu. Cela s'est précisé d'une manière systématique à partir du XVIIe siècle. Qu'il faille dire qu'il y a toujours eu révolte et péché dans le monde, c'est ce que je sais ; mais la justification philosophique de la révolte partout et à tous les degrés, voilà ce qui est nouveau, voilà la chose moderne. L'homme ne veut plus obéir à Dieu, cette hypothèse inutile ; la femme devait donc en venir à ne plus obéir à l'homme dont elle est la compagne et l'aide (Genèse, II, 16) ; et finalement, d'une manière générale, personne ne veut plus obéir à qui que ce soit. C'est partout la même revendication à être librement et pleinement ce que l'on est, dans l'oubli de cette vérité que nul ne saurait être librement et pleinement ce qu'il est lorsqu'est méprisé l'ordre qui régit, ou qui devrait régir, la création. L'anarchie dont je parle est le fait de l'Occident déchristianisé. Or cet Occident a aussi enfanté le mythe de la Révolution universelle qui doit, dit-on, libérer l'homme de toute aliénation. Mais qu'on y songe : cette Révolution, sous quelque forme que ce soit, ne peut, pour triompher, que réintroduire une parodie d'ordre hiérarchique, une parodie contraignante et rigoureuse. Et ainsi, à la fin, et pour avoir refusé de se soumettre au Christ et de lui obéir, c'est à l'Antéchrist que l'homme sera soumis et devra obéir.

(1) Il faut remarquer qu'Adam, après la création de sa compagne, conservera son nom, encore qu'il y ait alors l'homme ~~(Ash)~~ et la femme ~~(Ash)~~ et que ce nom d'Adam sera toujours maintenu même quand la femme recevra le nom d'Eve. Sur l'orthographe AshH (et non AYShH), nous nous sommes expliqués plus haut (voir chap. III, arti. 5, section 16<sup>b</sup>).

AYSh

(ASHH)

*Seule est de ce...*

l'encontre de cet ordre ; souvenons-nous ~~assez~~ (que la femme n'aurait jamais "revendiqué" si l'homme n'avait commencé lui-même par s'élever contre Dieu. C'est hélas la révolte qui est aujourd'hui partout à l'ordre du jour ; et elle ne recule devant aucun moyen pour arriver à ses fins.

7. Dès lors qu'Adam est dédoublé, l'Homme universel, au sens donné plus haut d'image de l'Homme universel divin, n'est plus Adam, mais l'homme ~~et~~ et la femme ~~deux~~ deux êtres individuels faits d'une seule et même chair et qui transgresseront ensemble, l'initiative de la transgression venant cependant de la femme, incarnation de la faculté volitive de l'Androgyne primordial (Genèse, III, 6). Ayant mangé, ils connurent qu'ils étaient nus et eurent honte de leur nudité. On peut entendre cela d'une manière "moraliste", puisque les choses du sexe, - bien que les sexes donnent la vie, - sont réputées honteuses (1). J'entends les choses autrement. Lorsque l'homme et la femme eurent mangé du fruit de l'Arbre de vie, ils connurent le néant foncier de leur être ; et au lieu de honte, il faut comprendre confusion, c'est-à-dire incapacité d'agir ou de penser en raison du sentiment de ce néant. L'homme qui transgresse n'est plus justifié dans le sentiment naïf qu'il a d'exister. Ayant désiré se faire comme Elohim, selon la promesse du serpent satanique (Genèse, III, 5), l'homme et la femme ~~chutent~~ chutent de la hauteur à laquelle ils avaient été élevés. L'Arbre de vie, qui était aussi l'Arbre de la science du bien et du mal (2), fut éprouvé comme un arbre de mort : c'est pourquoi il fallut que le Christ, qui est la Vie, comme il est la Voie et la Vérité (Jean, XIV, 6), fut cloué sur l'Arbre de mort pour que celui-ci redevint Arbre de vie : la croix.

(AYSH)

(ASHH),

le fruit de l'Arbre,

tomberent

8. Adam et la femme eurent pu engendrer avant la transgression, et saint Thomas d'Aquin croit même bon d'insister, contre saint Grégoire de Nysse entre autres, sur le fait que le premier homme et la première <sup>de sa race</sup> eussent, dans l'état d'innocence, engendré par union charnelle. Il se trouve qu'ils n'engendrèrent qu'après la transgression et qu'ils transmirent à leur descendant la déchéance imputable à la faute qu'ils avaient précédemment commise. Aussitôt le crime entre dans l'histoire qui venait de commencer : ~~tuas~~ (tua Abel).

(Cain)

(1) Elles ne le sont pas ; mais pour des raisons trop longues à développer ici, elles exigent la pudeur.

(2) Le chanoine Verdunoy, auteur de la Bible latine-française (Dijon, 1934) commente le verset 9 de Genèse II en ces termes : "Peut-être n'y a-t-il qu'un seul Arbre, l'Arbre de Vie, appelé par anticipation Arbre de la science du Bien et du Mal." Le "peut-être" est de trop. Il n'y avait qu'un seul Arbre au milieu du jardin.

Le nombre guématrique d'Abel est 37, le tiers de 111 ; celui de Caïn est 160, dix fois le carré de quatre. Les rapports que soutiennent ces deux nombres sont intéressants :

$$\frac{160}{37} = 4,32 \ 432 \ 432 \dots \longrightarrow 432,$$

$$432 = 12 \times 36.$$

Le rapport d'Abel à Caïn, son frère et son meurtrier, donne un des nombres clés de la Grande Année solaire première par laquelle, à l'origine, le temps historique était mesuré :

$$25920 = 60 \times 432.$$

Quant au rapport de Caïn à Abel, il renvoie au nombre guématrique de celui-ci :

$$\frac{37}{160} = 0,23125,$$

$$23125 = 5^4 \times 37.$$

Nous pouvons étudier les nombres 432 et 23125 par 143 et 777 :

$$\frac{432}{143} = 3,020979 ;$$

et nous avons, à diverses reprises, rencontré ce sizain lumineux, ou une de ses anagrammes :

$$020979 = 777 \times 3^3.$$

Mais :

$$\frac{23125}{143} = 161,713286,$$

$$713286 = 777 \times (6 \times 153).$$

Le nombre 153 nous indique que la roue de l'histoire est en marche ; mais bien qu'Abel et Caïn se situent à l'origine des temps historiques, l'histoire dont il est question ici est l'histoire post-diluvienne, mesurée par le nombre 153. Nous avons déjà fait remarquer que la Genèse, lorsqu'il est question des temps antédiluviens, n'hésite pas, à l'occasion, à les caractériser par des nombres qui, en fait, appartiennent à l'histoire post-diluvienne (1). A vrai dire, tout ce qui est antérieur au Déluge biblique est une sorte d'avant-propos qu'il faut savoir interpréter. Après ce Déluge, et avec Noé et ses trois fils, il y a une recréation des choses selon la Grande Année 25704 ; et la Genèse use parfois des nombres moteurs de cette Grande Année pour signifier l'histoire antérieure au Déluge, laquelle, ~~avec~~ avec la transgression d'Adam et se manifeste clairement avec le meurtre d'Abel par Caïn.

(1) C'est-à-dire au dernier yuga de 6426 années (= 42 x 153).

Comment

9. Adam donne le nom d'Eve (ChVH) à sa femme. Ce nom se traduit ordinairement : "la vivante". Il se rattache en effet au verbe "être-étant"  $\overset{\prime}{\text{HE}}\text{-VAV-}\overset{\prime}{\text{HE}}$ , dont le nombre est 16 :

$$\frac{16}{143} = 0,111888,$$

$$111888 = 777 \times 12^2 \text{ (1) ;}$$

mais le premier  $\overset{\prime}{\text{HE}}$  de  $\overset{\prime}{\text{HE}}\text{-VAV-}\overset{\prime}{\text{HE}}$ , a été changé en un Cheth, qui est la première lettre du nom d'Eve, de sorte que le nombre de celle-ci devint 19, comme nous l'avons vu plus haut. Beaucoup de choses seraient à dire à propos de cette étymologie et le lecteur peut le soupçonner puisque  $\overset{\prime}{\text{HE}}\text{-VAV-}\overset{\prime}{\text{HE}}$  est le Tétragramme sacré YHVH, moins le yod initial. Rappelons seulement ceci : les nombres géométriques d'Adam et d'Eve étant




---

(1) 111888 est une anagramme de 118881, sizain de 17 divisé par 143, avec :  
 118881 = 777 x 153. Voyez le chapitre précédent, article 16(d).

respectivement 45 et 19, leur somme donne 64, le carré de 8. Si l'on ajoute la ~~préposition~~ <sup>conjonction</sup> et qui, en hébreu, se rend par la lettre vav et, cela, afin de bien marquer l'unité d'Adam et d'Eve, on obtient 70. Cela est d'autant plus remarquable qu'après Cain et Abel (qui expriment la dualité), le premier couple eut encore un troisième fils, Seth, dont le nombre guématrique 700 indique un certain rétablissement de l'unité. ~~Rappelons aussi~~ <sup>Rappelons aussi</sup> qu'en arabe Adam wa-Hawâ a pour nombre, selon le Jafir (1), 66, qui est également fort significatif, car c'est aussi le nombre d'Allah : or Adam et Eve sont l'image de l'Homme universel divin.

, avant la chute,

destinée

10. La ~~destinée~~ de l'homme actuel, la grâce aidant, est de s'épanouir dans un état supérieur. ~~est~~ Transcendant la dualité que forment le bien et le mal, ~~et~~

état à celui du

~~le~~ Bien absolu, ~~qui~~ <sup>qui</sup> apparaît quand la Clémence Couvre la Rigueur. Dans l'état d'innocence, l'ignorance de la dualité du bien et du mal était la condition même de la vie. La connaissance acquise par la ~~consommation~~ <sup>consommation</sup> du fruit défendu ~~ne pouvait que faire surgir la mort.~~ ne pouvait que faire surgir la mort. S'il faut revenir sur ce point,

une fois de plus

(1) Procédé de calcul des noms analogue à la guématrie hébraïque. Il est à remarquer que ces techniques sont propres exclusivement à l'hébreu et à l'arabe, langues sémitiques, et qu'il serait absurde de vouloir l'appliquer à l'une quelconque des autres langues.

je dirai encore ceci. La science du bien et du mal, Dieu seul en sonde la profondeur, ou celui à qui Dieu accorde cette sagacité. L'homme ne peut l'acquérir, ordinairement, qu'en connaissant qu'il a, à l'origine, perdu son innocence, et ainsi en fut-il d'Adam. Notons bien que le mal à l'état pur est tout simplement non-être ; en tant que tel, il n'existe pas. Ce qui existe, c'est toujours un bien, mutilé ou altéré, ou un bien qui n'est pas à sa place selon l'ordre des choses voulu par Dieu. Ainsi, le mal n'existe que dans un rapport qu'il soutient avec un certain bien. Si "la femme vit que le <sup>fruit</sup> de l'Arbre était désirable" (Genèse, III, 6), c'est que le fruit était un bien susceptible d'entraîner la convoitise. Mais ce bien, il était interdit d'y aller et, cela, en manière d'épreuve, afin que, par l'obéissance, Adam et Eve se confirmassent dans leur condition de créatures libres ; car la liberté n'est pas la faculté de faire ce que l'on veut, c'est-à-dire d'aller sans aucune retenue vers les biens qui attirent ; cette liberté-là va à la mort ; la liberté s'affirme et existe alors vraiment lorsque, pour une raison supérieure, elle agit en sens inverse des attractions qui la sollicitent. L'interdiction divine était au plus haut degré cette raison supérieure, et c'est en obéissant que l'homme et la femme eussent été vraiment libres et comme Dieu (mais non identiques à Dieu). Mais ils désobéirent, c'est-à-dire qu'ils convoitèrent ~~le fruit~~ <sup>le fruit</sup> à Dieu, ce qui est péché d'orgueil (1). Et certes, le fruit de l'Arbre était bon, puisque l'Arbre était le Verbe même, en tant qu'il entra dans le dessein de Dieu que le Verbe s'incarnât un jour et en tant que le Verbe incarné prodiguât l'Esprit-Saint ; mais le sens de l'épreuve vivificatrice exigeait que l'homme ne touchât point à son fruit. Mais il y toucha et connut qu'il était mortel. C'est par là que l'Arbre "au milieu" du jardin était à la fois Arbre de vie et Arbre de la connaissance du bien et du mal, car la mort est, sauf le salut qui l'annule, le plus grand des maux.

terrestres

d'être  
comme

(1) Somme théologique, II<sup>a</sup>, III<sup>ae</sup>, question 63.

11. Par la transgression, l'homme, - Adam et Eve, - perdit ses prérogatives de roi du monde et, par conséquent, ses principaux pouvoirs sur la Nature. Il ne paraît pas que cette déchéance se soit manifestée immédiatement dans toute son ampleur ; bien plutôt elle s'est manifestée graduellement au fil des temps historiques. C'est peu à peu que le mal, installé dans l'homme comme le non-être dans l'être, manifesta toute sa virulence destructive. Chassé du paradis terrestre, l'homme disposait encore de possibilités et de facultés que nous ne concevons que très mal, mais dont on trouve çà et là des traces chez des individus capables, dans certaines circonstances, d'accomplir des choses qui étonnent. Récemment la science moderne a porté son attention sur ces phénomènes paranormaux et a ~~tenté~~ tenté de les classer et de les expliquer. Chose fort curieuse, et qui n'est contradictoire qu'en apparence, ces recherches "métapsychiques" (ou comme on voudra les appeler) ont été poussées surtout dans les pays dont la technologie matérialiste est extrêmement "avancée". Or nous devons comprendre, d'une part, que les progrès techniques sont, dans leur ensemble, une ultime tentative de ~~recupération~~ récupération de pouvoirs perdus ; et que, d'autre part, ces prospections du supra-normal sont des jeux extrêmement dangereux, car les phénomènes en question sont produits, dans l'immense majorité des cas, par des forces qui ont leur origine dans le monde subtil du pur psychisme universel ; et ce monde-là est hanté par les démons. C'est une question sur laquelle je ne puis m'étendre.

~~Il faudrait établir que, à l'origine, l'homme contrôlait ces forces qui, manipulées en l'absence des connaissances qui permettent de les contenir, ne peuvent que se retourner finalement contre ceux qui font appel à elles ; et c'est là ce que je ne puis faire.~~

Disons donc seulement que, dans les premiers temps, l'homme n'avait ~~pas~~ <sup>rien</sup> besoin de machines compliquées, d'usines encombrantes, de laboratoires complexes. C'est pourquoi, outre le fait que les déluges ont effacé les

oeuvres successives de l'homme, celui-ci n'a laissé aucun vestige de ses premiers pouvoirs. Il ne fait cependant aucun doute que jadis, dans un très lointain passé, l'homme jouissait de capacités diverses du seul fait de ses dispositions naturelles. Il pouvait, par exemple, se déplacer à son gré sur de longues distances, ou communiquer d'un point à un autre fort éloigné, ou mouvoir des masses matérielles énormes (pour autant qu'il y eût nécessité à le faire) ou prévenir les maladies, et ainsi de suite. La nature était encore docilement soumise à sa volonté, tandis que, de nos jours, elle est violentée de toutes les façons imaginables, ce qui ne peut qu'aboutir à des effets des plus funestes. Ici encore je ne veux pas m'attarder sur un sujet qui demanderait à être longement développé. Terminons donc en soulignant les deux points que voici. La conception du progrès constant d'une humanité sortie des ténèbres de l'animalité pure est une illusion et une absurdité, si ancrée qu'elle soit dans les esprits. Ensuite, la technologie moderne est exclusivement matérielle ; elle ne connaît rien de l'esprit, qu'elle confond avec le psychisme. Cette ignorance la condamne à se détruire elle-même.

12. Toute l'histoire humaine se résume en quelques mots : corruption progressive de l'homme, en suite du péché originel ; régénération de l'homme par le Christ au cours du quatrième et dernier yuga ; vie, mort et résurrection. Quatre yugas séparés les uns des autres par de longues durées de temps supposent trois cataclysmes, dont le dernier est le Déluge biblique. Jamais, cependant, l'humanité n'a été complètement détruite ; chaque fois une élite a pu conserver la lumière de la sagesse primordiale ; chaque fois aussi des survivants des temps antérieurs ont subsisté dans une obscurité misérable. Ce sont les hommes "préhistoriques" de nos savants.

La fin du dernier yuga est l'apocalypse, le "dévoilement" de tous les mystères. Chacun sera jugé selon ce qu'il pouvait dans les limites de ses connaissances. Voilà l'abrégé de l'histoire dont nous allons entretenir le lecteur à l'article suivant de ce chapitre. Nul n'est contraint à l'accepter. Tout homme est libre. Mais, justement, tout homme ne met pas sa liberté au service de l'essentiel, qui est de savoir le sens ultime du bref passage que, dans la douleur, il accomplit ici-bas. En un sens, l'être humain qui gaspille aujourd'hui son temps en des occupations frivoles n'est pas entièrement responsable de n'y plus voir clair, puisque ses prédécesseurs se sont acharnés à lui cacher le soleil ; néanmoins, il est responsable de lui-même et de l'usage qu'il fait de ce qui lui reste de liberté. Sachons bien que nous sommes solidaires les uns des autres, tous embarqués dans la même aventure ; et n'oublions jamais que la fin à laquelle aspire tout homme droit est, avec la grâce de Dieu, une fin surmountable.

ARTICLE 6bis : Abrégé de l'histoire humaine

1. La théorie des quatre yugas postule, à l'origine des temps historiques, l'existence d'une tradition primordiale. Rien n'est plus de nature à exaspérer les modernes, même ceux qui se veulent du Christ, que cette tradition primordiale qui heurte de front les conceptions "évolutionnistes" et "progressistes" généralement acceptées. Voici, par exemple, ce qu'un savant égyptologue écrit : " Cette théorie touche visiblement au mystère. Aussi est-ce une véritable mystique (1) qui en est sortie. Faisant état de la conception de l'omniscience d'une humanité originelle, mais préoccupés de l'étayer d'arguments scientifiques, certains savants de la fin du XVIIIe siècle, parmi lesquels l'astronome Bailly (Histoire de l'astronomie indienne et orientale, 1784), avaient déjà mis leur réputation au service de cette cause bizarre. Immédiatement, d'ailleurs, d'Alembert le fustigera dans une lettre à Voltaire : le rêve de Bailly, écrivit-il, d'un peuple ancien qui nous a tout appris, excepté son nom et son existence, me paraît un des plus creux qu'on a jamais eus" (2).

La référence à d'Alembert et à Voltaire est réjouissante ; elle montre aussi, on ne peut plus clairement, à quelle source l'égyptologue que je viens de citer, puise, comme tous ses semblables, son inspiration. Est-ce que le XVIIIe siècle, en Europe, n'a pas été antimétaphysique jusqu'aux moelles et, dans ses représentants les plus illustres, pénétré d'une haine profonde à l'égard de tout ce qui se présente comme traditionnel, la Bible catholique comme le reste, et peut-être surtout elle ?

dans son ensemble (car il y a des exceptions)

2. Guénon a traité de la tradition primordiale dans un article d'Approches de l'Inde, numéro spécial des Cahiers du Sud, publié en 1949 sous la direction de Jacques Masui.

(1) Nos savants qualifient de "mystique" tout ce qui n'entre pas dans le cadre de leur rationalisme et qui, dès lors, n'est pour eux que rêverie. Tout ce qui échappe à la raison raisonnante est forcément déraisonnable pour quiconque ignore qu'au-dessus de la raison, il y a l'esprit et que la raison, - indispensable ! - n'est rien sans l'esprit (cf. L'Illumination du coeur, p. 157). La conviction qu'il n'y a rien au-delà de la raison, sauf du déraisonnable, est preuve d'une grande indigence de l'esprit, - et le plus court chemin ~~à l'absurde~~ à l'absurde.

(2) O. Gillain, La Science égyptienne : l'arithmétique au moyen empire, avec une préface de H. Bosmans, s.j. - Bruxelles, Editions de la Fondation égyptologique Reine Elisabeth, 1927, p. 2.

qui conduit

On sait que si je dois beaucoup à René Guénon, je me sépare néanmoins de lui sur des points d'importance ~~...~~. La foi en Jésus-Christ est incompatible avec la doctrine de Guénon, encore qu'il ait maintes fois soutenu qu'il ne saurait y avoir de désaccord réel entre un enseignement traditionnel et un autre : il n'y a, dit-il, que des différences de degré dans la compréhension de la vérité. Je pense, au contraire, qu'à partir d'un certain point, la différence entre une tradition quelconque et le Christianisme ~~...~~

équivalent à une négation

par le Christ.

toutefois

de ce qui spécifie ce dernier ; et alors l'erreur commence. Toutes les traditions sont vraies dans ce qu'elles disent, mais aucune, sauf le Christianisme, ne dit le tout de la vérité, <sup>parce que le tout de celle-ci a été</sup> ~~...~~ révélée. L'article de Guénon que je viens de citer fait partie des textes de cet auteur que l'on peut lire et méditer en toute confiance, même si, du point de vue du Christianisme, il appelle quelques rectifications.

3. La pensée essentielle de cet article est que toutes les traditions authentiques (1), - et Guénon y inclut les traditions qui dérivent d'Abraham, - sont des réfractions, selon les temps et les lieux, d'une révélation originelle, fond traditionnel commun. « Toute tradition orthodoxe, écrit Guénon, est un reflet de la Tradition primordiale, dans toute la mesure où le permettent les circonstances contingentes, de sorte que, si elle n'est pas le Sanātana-Dharma (2), elle le représente cependant véritablement pour ceux qui y adhèrent et y participent d'une façon effective, puisqu'ils ne peuvent l'atteindre qu'à travers elle, et que d'ailleurs elle en exprime, sinon l'intégralité, du moins tout ce qui concerne directement et, cela, sous la forme la mieux appropriée à leur nature individuelle. En un certain sens, toutes ces formes traditionnelles diverses sont contenues principiellement dans le Sanātana-Dharma. » Nous pouvons accepter l'affirmation qui est contenue dans ces lignes, mais sous une réserve, dont on verra qu'elle est d'ailleurs capitale.

les

4. Ce que Guénon appelle la Tradition primordiale, nous l'appelons la tradition adamique. Ce n'est pas une question de mot. Guénon conçoit la tradition primordiale comme une sorte de révélation spontanée, si je puis ainsi m'exprimer. L'Hindouisme, par exemple qui, dans l'optique guénonienne, est la plus ancienne des traditions encore existantes, a été communiqué aux anciens

- (1) Principalement : la tradition chinoise, sous son aspect taoïste et confucianiste, la tradition hindoue et la tradition bouddhiste. Le judaïsme, le christianisme et l'islam sont "abrahamiques" ~~...~~ et échappent ~~...~~ à la signification de Guénon - y compris qu'il
- (2) La Tradition primordiale elle-même, la Philosophia perennis, comme dit Ananda Coomaraswamy, ou mieux, la Sophia perennis.

à flirter le contenu.

Rishis à qui il a été donné d'entendre les vérités éternelles. La partie essentielle des écritures hindoues porte le nom de Shruti, d'un mot sanscrit qui signifie précisément "entendre". Elle a donc été entendue, Mais qui a parlé

Comme le veut

si

~~le~~ le Principe suprême, ~~est~~ Guénon, est impersonnel ? Ou bien serait-ce que les Rishis ont entendu une Sagesse transmise de bouche à oreille ? Cela ne fait que reculer le problème, ~~ce qui est le cas~~. Lorsque nous disons, nous, "tradition adamique", nous parlons d'une sagesse qui vient d'un Dieu créateur et personnel en ce sens que le Principe suprême est pour nous une Trinité de personnes (1) : le rapport entre les expressions "tradition primordiale" (selon Guénon) et "tradition adamique" est celui-là même qu'il y a entre les termes "manifestation" et "création".

5. Nous concevons Adam comme nous le présentent nos Ecritures lorsqu'elles disent que Jésus-Christ est le nouvel Adam : ce qui est à comprendre est donc qu'Adam est une figure du Christ. Celui-ci est d'essence céleste et divine, celui-là d'essence terrestre et créée. Conçus historiquement, Adam est à l'origine, et il transgresse ; le Christ est à la fin, et il répare ; un lien ~~existe~~ ~~entre~~ celui-là et celui-ci. La tradition adamique est primordiale, mais elle est plus que cela : c'est la tradition primordiale christique. Sans doute que Guénon a reconnu que le Christ était "Homme universel", mais il n'a jamais dit qu'il était Homme universel unique, fils unique de Dieu, dans la plénitude de cette expression, ~~mais~~ Sa thèse constante est au contraire que moyennant l'initiation, quiconque, ~~est~~ doué ~~de~~ <sup>du Cafa Cifa Requies,</sup> ~~est~~ <sup>"</sup> peut devenir homme universel, - ce qu'il était virtuellement de toute éternité. C'est en cela que réside toute la différence entre Guénon et un chrétien authentique, - mais ~~est~~ est énorme. / Jamais aucun chrétien ne sera "homme universel" autrement que par l'imitation du Christ, et fils de Dieu autrement que par adoption. Mais Guénon enseigne qu'il est au pouvoir de l'initié, - non de n'importe lequel, bien entendu, de se faire Homme universel au sens le plus complet de cette expression. Le choix est inévitable : ou l'autorité de l'Eglise et de la tradition apostolique, ou l'autorité de Guénon.

ra trache

ce la différence

(1) L'Illumination du coeur, deuxième partie, chapitre IV.

encore)

5. Guénon enseigne (que les reflets de la tradition primordiale, par une nécessité inhérente à la nature des choses, vont en s'affaiblissant à mesure que s'écoule le temps. Nous disons la même chose, à ceci près, ~~qu'il est toujours~~ qu'au dernier jour le Sauveur universel apparaît. Les perspectives ~~se perdent~~ entièrement. ~~Le Christ~~ Le Christ, au dernier moment, sauve ce qui était perdu et apporte la promesse, après l'ultime épreuve, d'une transformation surnaturelle de la création ; Guénon voit une descente fatale jusqu'au Pralaya, la dissolution finale. Cette vue, ~~est~~ va ensemble avec celle de l'illusionnisme universel. Les derniers mots du Règne de la quantité (1) sont très significatifs à cet égard : "C'est ainsi, écrit Guénon, que si l'on veut aller jusqu'à la réalité la plus profonde, on peut dire que la fin d'un monde n'est jamais que la fin d'une illusion". Si ce monde et cette vie ont l'inconsistance d'un songe, à quoi bon prendre la plume pour le dire, - et à qui ? Nul n'est l'interlocuteur du JE transcendant abusé par l'illusion (2). Au contraire, si ce monde et cette vie ont, de par Dieu même, cette réalité que, spontanément, on leur accorde, alors il est permis de parler, et il le faut même, pour dénoncer la doctrine de l'illusion universelle et, en même temps, la montée des périls.

et la différence ici encore et encore,

changeant alors

7. Il est vrai que ce monde et cette vie sont la proie de la corruption ; mais celui qui est du Christ ne pense pas que cette corruption était fatalement inscrite dès l'origine dans la destinée de l'humanité. Comme ~~cela est évident~~ ~~cela~~ sait que le Principe suprême est créateur et que ce Principe, - Elohim, le Verbe du Père, - déclare lui-même, par six fois, à chaque "moment" de la création, que "cela était bon" et même une septième fois, "que <sup>dans</sup> tout ce qu'il avait fait était très bon" (Genèse, I, 31), le ver n'était pas/le fruit dès l'origine. Si donc on l'y trouve, c'est qu'il s'y est installé. Dieu n'est pas une machine métaphysique dont les possibilités se réalisent avec nécessité ; il est l'Etre infini qui, dans un acte d'amour éternel, voulut et opéra une création. Loin de moi l'image enfantine de Dieu, vieillard barbu perdu dans les nuages ! Dieu est l'Etre infini qui se présente à nous sous l'aspect d'une Trinité de personnes, ~~qui se fait~~ miraculeusement connaître à Abraham au térébinthe de Mamré. Et la première personne de la Trinité est le Père, qui ordonna la création, exécutée par le Verbe et vivifiée par l'Esprit-Saint : cette création, à l'origine, ne pouvait donc qu'être bonne et très bonne. Cependant elle a été touchée et viciée par la corruption.

celui-ci

Ainsi se fit-il

(1) NRF, Paris, 1945 (collection "Tradition").  
 (2) L'Illumination du coeur, deuxième partie, chapitre XIII.

8. J'ai rappelé ailleurs cette réflexion de Pascal à propos du péché ori-  
nel : "Certainement, dit-il, rien ne nous heurte plus rudement que cette doctri-  
ne ; et cependant, sans ce mystère, le plus incompréhensible de tous, nous som-  
mes incompréhensibles à nous-mêmes. Le noeud de notre condition prend ses re-  
plis et ses tours dans cet abîme ; de sorte que l'homme est plus incompréhensi-  
ble sans ce mystère que ce mystère n'est incompréhensible à l'homme" (1). C'est  
par le péché originel que la corruption est entrée dans le monde ; elle n'y était  
pas après l'oeuvre des six jours. Mais pourquoi et comment y est-elle entrée ?

9. Les deux questions n'en font qu'une. Il fallait, - Adam créé dans un  
état de béatitude naturelle au sein d'un monde qui lui était entièrement soumis,  
il fallait, dis-je, qu'il se posât lui-même en être libre, en usant de sa liberté  
de choix pour devenir vraiment existant devant Dieu et devant lui-même. <sup>si</sup> Adam  
créé n'avait encore ni assez de liberté ni assez d'existence pour subsister  
comme "autre" que son créateur, - tout en étant le miroir dans lequel Dieu se  
serait contemplé, ~~il~~ avait déjà assez de <sup>cette</sup> liberté et assez <sup>de cette</sup> existence pour  
~~le~~ pouvoir ~~de~~ se confirmer existant et libre en face de ~~Dieu~~  
~~Dieu~~ Dieu : autre que Dieu et cependant divin (2). Mais s'il avait  
ce pouvoir de s'affirmer par un acte d'obéissance, il avait aussi celui de se  
détruire ~~lui-même~~ en désobéissant. C'est là le sens <sup>profond</sup> ~~profond~~ et le plus  
souvent mal compris de l'épreuve à laquelle il fut soumis : l'épreuve de la  
liberté, - épreuve nécessaire mais non nécessairement <sup>vouée</sup> ~~condamnée~~ à l'échec.  
Formidable dignité originelle de l'homme ! ~~mais~~ il fit ce qu'il ne devait pas  
~~pas~~ faire et qu'il aurait pu ne pas faire, et Dieu n'y est pour rien, qui  
l'avait créé libre et vivant. Par là, le mal qui n'était pas en <sup>lui</sup> ~~lui~~ vint en <sup>de l'homme</sup> ~~lui~~  
~~il~~ ne fut plus qu'une argile mortelle.

s'il

l'homme, et  
l'homme

immédiatement

aussitôt

se fit

10. Je n'accepte pas ~~l'homme~~ l'image d'une déchéance  
ravalant ~~l'homme~~ l'homme au rang de créature hirsute et "vêtu de peaux de  
bêtes", comme dit Hugo. Chassé du paradis terrestre, <sup>(l'homme)</sup> ~~il~~ ne fut pas ~~immédiatement~~  
~~privé~~ privé de ses prérogatives ; il demeura nominalement (et, dans un  
premier temps, effectivement) le maître de la nature, bien que celle-ci entrât  
progressivement dans la rébellion. Puisqu'Adam ne s'était pas soumis au comman-  
dement de Dieu, la ~~nature~~ nature ~~commença~~ ne plus se soumettre aux commandements de  
l'homme. Cela se fit graduellement, par paliers successifs : Adam et sa postérité

(1) L'Illumination du coeur, p. 212.

(2) Id., p. 209, note 1. ~~C'est de ce coup Adam et Eve qu'il est dit que l'homme~~

immédiate jouirent encore longtemps de privilèges qui, si nous les connaissions, nous paraîtraient inouïs. Le ver, cependant, était entré dans le fruit et, au fil des siècles, les pouvoirs de l'homme allèrent en s'affaiblissant, à mesure aussi que, d'un même pas, la corruption se propageait dans le monde. Mais Dieu avait l'éternel projet de sauver l'homme dont il savait aussi, de science éternelle, qu'il mésuserait de sa liberté (1). Aussi les choses furent-elles gouvernées en vue du salut, - et ce gouvernement, étant d'essence surnaturelle, échappe, lui, à la liberté de l'homme. Il ne s'exerce d'ailleurs qu'en vue de ceux qui le méritent ou de ceux à qui Dieu fait grâce dans sa miséricorde (2). Tôt ou tard, chacun de nous se trouve, pour sa part, au pied de l'Arbre de la science du bien et du mal. Tout homme est, tôt ou tard, appelé à choisir ; et son choix sera sa perte, si Dieu n'intervient pas.

11. Tout d'abord, Dieu accorde aux hommes, selon les temps, les lieux et les aptitudes individuelles, des traditions suffisantes à leur salut. Par trois fois l'humanité en arrive à un degré de dégénérescence qui exige l'action de la justice divine. Ce sont les déluges qui précèdent le dernier, que nous nommons ~~le~~ Déluge biblique ; et soyons assurés qu'en dépit de ces cataclysmes furent sauvés tous ceux qui, par la grâce de Dieu, méritèrent de l'être. Vient cependant un temps où ces traditions mêmes furent tout à fait inopérantes pour l'ensemble de l'humanité. Au début du Kali-yuga, la voie du Verbe incarné est alors ouverte. Lentement, les empires se font et se défont en vue de la réalisation d'une certaine unité mondiale, - celle de l'Empire romain, - qui devait favoriser l'essor du Christianisme naissant. Déjà, bien avant, par exemple en Egypte et en Palestine, des dispositions d'un autre ordre avaient été prises, afin que les esprits égarés fussent convenablement préparés à recevoir le message divin. Le Discours sur l'histoire universelle serait, certes, à retoucher en plus d'un endroit (3), mais l'esprit général qui anime ce livre est vrai, - encore que Bossuet ne sache rien de l'Inde ni de la Chine.

---

(1) C'est ce point que beaucoup ont de la peine à comprendre : la coexistence de la liberté de l'homme et de la prescience de Dieu. Mais est-ce que le fait que mes actes passés sont fixés à jamais empêche qu'ils aient été libres quand je les ai posés ? Or Dieu voit ce qui est à venir pour moi comme je vois ce qui pour moi est passé. Et si je vois un homme aller à sa perte, cela prouve-t-il qu'il n'y va pas librement ?

(2) Autre pierre d'achoppement. La sentence me condamne et ce n'est que justice ; je dois donc mourir. Mais s'il m'est fait grâce, est-ce une injustice ? "Ou vois-tu de mauvais oeil que je sois bon ?" (Matthieu, XX, 15).

(3) Notamment, par exemple, là où Bossuet en appelle à Hérodote pour minimiser l'antiquité de la civilisation égyptienne. Sa division de l'histoire en douze époques ne vaut évidemment pas grand'chose.

12. Pourquoi nous étonnerions-nous des vastes méandres de l'histoire ? Pourquoi serions-nous surpris que des peuples entiers ont été jusqu'à il n'y a guère, et sont même encore, fermés à la Bonne Nouvelle ? En ces temps où tout est à redouter, Dieu opère devant nous par le moyen d'une civilisation corrompue jusqu'aux moelles, mais qui a au moins ce mérite d'avoir fait que, du Groenland au Japon, de la Sibérie à l'Afrique, nous sommes solidaires les uns des autres, unifiés, s'il est permis de dire ainsi, dans une même turpitude, - mais unifiés aussi dans un même appel, encore très indistinct, au même Dieu, qui est le Dieu que le Christ nous a appris à connaître et à aimer.

Ces centaines de siècles passés n'ont pas à nous étonner non plus. Aux yeux de Dieu, mille ans sont comme un jour (II Pierre, III, 8). D'autre part, ce serait faire injure à la miséricorde divine que de penser que Dieu n'a pas donné à chacun, en vertu du Christ à venir ou du Christ déjà venu, mais encore inconnu, les moyens d'opérer son salut. L'important, et le suffisant, pour l'ensemble de l'histoire, est l'Incarnation du Verbe. Si l'on croit cela, tout le reste trouvera tôt ou tard sa justification (1).

13. Aussi l'abrégé de l'histoire du genre humain peut se résumer en quatre points :

- Création de l'homme ; mise à l'épreuve de l'homme ; chute et corruption de l'homme. L'histoire commence.

- Conquête et peuplement de la terre par l'homme déchu ; en même temps, manifestation dans le temps et dans l'espace de toutes les possibilités naturelles inhérentes à l'homme, des plus hauts aux plus infimes.

- Salut de l'humanité totale, à l'exclusion des réprouvés de tous les temps, par l'incarnation du Verbe et constitution, à partir de Lui, d'une Eglise qui est, ici-bas, les prémisses du Royaume théocosmique auquel tous les hommes sont, ont été, ou seront appelés.

- Apocalypse : le Christ opère la transformation de toutes choses. Cette transformation réclame une séparation manifeste du bon et du mauvais. Elle agit donc comme un catalyseur qui provoque, à la fin, une ultime montée offensive du mal. L'Antéchrist paraît et le Christ, en sa seconde venue, l'anéantit d'un souffle de sa bouche. Alors adviendra la Résurrection, les épousailles mystiques du Ciel et de la Terre. Et ce brin d'herbe que voici, à sa façon, sera <sup>lui-même</sup> sauvé.

(1) Si l'on objecte que l'Islam (cinq cents millions de croyants) méconnaît le Christ, on répondra que cette tradition est fondée sur le Coran. Et le Coran est aussi, mais dans la ligne de la postérité d'Ismaël, fils d'Abraham, une manifestation du Verbe.

14. Le traducteur des Eucoliques et des Géorgiques de l'édition Garnier (1) note, à propos de la célèbre quatrième églogue (Pollion) que "selon les doctrines étrusques introduites à Rome et dont s'inspirent les livres sibyllins, la vie du monde décrit un cycle : cette révolution s'accomplit en dix âges ou "siècles" au bout desquels ~~comme~~ un nouvel ordre". Que le Manvantara soit calculé sur la base de la Grande Année 25920 ou sur celle de la Grande Année 25704, dans un cas comme dans l'autre l'évaluation ne sera que très approximative, puisque la Grande Année 25704 ne concerne que le Kali-yuga. Néanmoins, s'il s'agit de déterminer un dixième de ce grand cycle, on obtient dix périodes soit de 6480 années, soit de 6426, lesquelles, selon le modèle ~~travaillé~~ donnent les quatre yugas. Je ne sais si les Sibylles sont d'origine étrusque ; j'inclinerais plutôt à penser que les Etrusques ont transmis un enseignement oriental ou orphique. On sait que les Sibylles étaient des prophétesses, comme l'indique le grec ἰσχυραὶ. Tantôt il n'est fait mention que d'une Sibylle unique, douée de longévité, qui aurait habité divers pays ; tantôt on en compte cinq, en Sicile et en Italie, à Cumes, Tibur, etc. Il reste peu de chose des livres oraculaires sibyllins, mais il est intéressant de noter que les théologiens du moyen âge admirent dans une certaine mesure le prophétisme sibyllin. Les Sibylles ont leur place dans l'art sacré : au plafond de la chapelle Sixtine, Michel-Ange les a représentées. Virgile en savait beaucoup plus que nous sur les prophéties sibyllines, témoin la quatrième églogue dont je parlais plus haut. Je ne résiste pas au plaisir d'en retranscrire le principal : "Voici venu le dernier âge ~~de~~ de la ~~prédiction~~ prédiction ; voici que recommence le grand ordre des siècles. Déjà revient aussi la Vierge, revient le règne de Saturne. Déjà une nouvelle race descendra du haut des cieux. Cet enfant dont la naissance va clore l'âge de fer et ramener l'âge d'or dans le monde entier, protège-le seulement, chaste Lucine." Bien entendu, cet enfant de la Vierge n'est, pour Virgile, que le restaurateur d'un ordre originel dégradé par la "descente cyclique" ; il est pour nous incomparablement plus : le transformateur de la création unique.

Commence

des temps

de la  
Tetraktys  
pythagoricienne  
(4+3+2+1)

Cumæenne

(1) Maurice Rat.

Toutes les prophéties du genre de celle dont il est ici question comportent un élément confus ou contradictoire qui semble destiné à faire planer sur elles la suspicion. Ou bien le dernier âge est la dixième partie de 6480, et dans ce cas, au temps de Virgile, il avait commencé depuis longtemps. Ou bien le dernier âge est l'ère des Poissons, qui commence en 429, soit 47 ans après la mort de Virgile. Mais alors on ne sait de quoi cet âge est la dixième partie. Il y a dans la "prophétie virgilienne" le rapprochement de deux points de vue différents. Cela, d'ailleurs, n'ôte rien de sa valeur essentielle.

Virgile vivait sous Auguste : c'est la période la plus brillante de l'Empire romain ; le Christ est né deux ou trois ans avant l'ère dite "chrétienne". Pourquoi refuserions-nous au poème de Virgile où, en quelques mots, l'essentiel est dit, le sens prophétique que tant de chrétiens ont admis depuis ~~1778~~ saint Augustin ?

ARTICLE 7 : Le songe de Nabuchodonosor

1. J'ai fait allusion ailleurs à certaines connaissances littéraires que nos médiévaux pouvaient avoir eues des quatre âges de l'humanité, lesquels étaient pour eux, bien entendu, des fables d'autant plus fabuleuses qu'un des auteurs latins chez lequel il leur aurait été possible de trouver ce "système du monde" est Ovide. L'auteur des Métamorphoses dit en effet ceci (Quatuor mundi ordinum series, 89 à 150) :

L'âge d'or naquit le premier. Sans lois, sans magistrats, il observait de lui-même la justice et la bonne foi. Les châtiments et la crainte étaient ignorés (...). On ne voyait ni casque ni épée et, sans soldats, les peuples, dans le calme de la paix, jouissaient des plus heureux loisirs. La terre (...) prodiguait d'elle-même tous ses fruits. Alors régnait un printemps éternel

(...) Le sceptre passa aux mains de Jupiter. Alors commença l'âge d'argent, inférieur à l'âge d'or, mais préférable à l'âge d'airain. Jupiter raccourcit la durée de l'antique printemps. L'hiver, l'été, l'automne inégal et le printemps, aujourd'hui si court, partagèrent l'année en quatre saisons. Alors, pour la première fois, les hommes cherchèrent des abris. (...) A ces deux âges succéda l'âge d'airain, d'un caractère féroce, et prompt à livrer d'horribles combats, sans être pour autant criminel. Le dernier âge est l'âge de fer.

Tous les crimes se précipitèrent en foule dans ce siècle impie (2). Alors s'enfuirent la pudeur, la vérité, la bonne foi. A leur place régnèrent la fraude, l'artifice, la trahison, la violence et la coupable soif de l'or. (...) La guerre parut (...) La vertu est foulée aux pieds et la vierge Astrée, après tous les immortels, abandonnée la terre arrosée de sang."

(1) Il n'y avait pas de saisons, ce qui, astronomiquement, signifie que l'axe de rotation de la terre était perpendiculaire à son plan de translation autour du soleil (écliptique). Les saisons apparaîtront à l'âge d'argent, à la suite d'une chute de l'axe de rotation de la terre. L'âge d'or est l'âge de Saturne (Cronos, assez tôt confondu avec Chronos, le temps).

(2) In aevum omne nefas. Le latin aevum dérive du grec αἰών, que l'on traduit par éon et qui signifie "cycle".

αἰών

Livres premiers, II,

L'âge d'or, l'âge d'argent, l'âge d'airain et l'âge de fer : tels sont sous la plume d'un grand poète latin du siècle d'Auguste, les quatre yugas en lesquels se divise l'histoire de l'humanité.

2. Il y a, dans l'Ancien Testament, concernant les quatre <sup>"âges"</sup> (de l'humanité) ou les quatre yugas, quelque chose ~~de beaucoup plus précis~~ <sup>d'araméen</sup>. Il s'agit du songe de la statue, qui troubla si fortement Nabuchodonosor, roi de Babylone, et qu'à la demande ~~de~~ Daniel, jeune israélite formé à sa cour, interpréta. Daniel est le dernier des quatre grands prophètes de l'Ancien Testament. N<sup>o</sup> ~~en~~ 620, ~~il fut~~ emmené à Babylone avec d'autres captifs hébreux vers 605, ~~il fut~~

il reçoit l'instruction et l'éducation d'un page du Roi.

désapprit

~~il fut~~ Lorsque la Mésopotamie fut conquise par les Perses, Daniel, qui était gouverneur de la province de Babylone, fut comblé d'honneurs par Darius et Cyrus ; et il resta à Babylone après l'édit de 538 qui libérait les Hébreux. Cette captivité des enfants d'Israël constitu<sup>a</sup> un hiatus profond dans l'histoire de ce peuple qui, peu à peu, ~~perdit~~ l'hébreu. Au temps du Christ, les Juifs parlaient l'araméen ou, à l'occasion, un hébreu corrompu.

celui de la statue,

3. Nabuchodonosor, la deuxième année de son règne, eut ~~des~~ des songes "Il avait l'esprit agité et le sommeil se retira de lui." L'un de ces songes le troubla particulièrement, et ni ses lettrés, ni ses magiciens, ni ses astrologues ne purent interpréter. ~~Le roi entra en fureur et ordonna la mise à mort de tous les sages.~~ C'est alors que Daniel a une vision pendant la nuit et se présente devant le roi. ~~Le roi lui dit :~~ "Toi, ô roi, tu regardais et voici une grande statue. Cette statue était immense et d'une splendeur extraordinaire ; elle se dressait devant toi, et son aspect était terrible. La tête de la statue était d'or pur ; sa poitrine et ses bras étaient d'argent ; son ventre et ses cuisses d'airain ; ses jambes étaient de fer, ses pieds en partie de fer et d'argile. Tu regardais, lorsqu'une pierre se détacha sans l'aide d'aucune main, frappa les pieds de fer et d'argile de la statue et les mit en pièces. Alors le fer, l'argile, l'airain, l'argent et l'or furent brisés ensemble et ils devinrent comme la balle qui s'élève de l'aire en été : le vent l'emporte et nulle trace n'en fut retrouvée. Mais la pierre qui avait frappé la statue devint une grande montagne et elle remplit toute la terre." (Daniel, II, 31 à 36)

4. Loin de moi l'idée de repousser l'interprétation que fit Daniel : ~~de ce songe~~ c'est le sens premier <sup>et</sup> immédiat du songe, et il convient de l'accepter comme tel. Que dit Daniel ? "Toi, ô roi, roi des rois, à qui Dieu a donné l'empire, la puissance, la force et la gloire (...), c'est toi qui es la tête d'or. Après toi il s'élèvera un autre royaume, moindre que le tien ; puis un troisième royaume, qui sera d'airain, et qui dominera sur

toute la terre. Il y aura un quatrième royaume fort comme du fer : de même que le fer brise et écrase tout, il brisera et écrasera tout (...). Et comme tu as vu les pieds et les orteils en partie de fer et d'argile, ce royaume sera en partie fort et en partie fragile (...). Dans le temps de ces rois (de fer et d'argile) le Dieu du ciel suscitera un royaume qui jamais ne sera détruit (...); il brisera et anéantira tous ces royaumes et lui-même subsistera à jamais. C'est ce qu'indique la pierre que tu as vue se détacher de la montagne sans l'aide d'aucune main, et qui a brisé le fer, l'airain, l'argile, l'argent et l'or (...). Alors le roi Nabuchodonosor tomba sur sa face et se prosterna devant Daniel." (Daniel, II, 37 à 46)

5. Le dernier royaume, ~~substitué~~ <sup>premier</sup> substitué aux quatre ~~royaumes~~, c'est ~~le~~ le royaume de Dieu, le royaume du Messie ~~le~~, ~~le~~ le royaume théocosmique. Cela est absolument clair puisque ce royaume subsistera à jamais. Mais que sont les quatre premiers royaumes, d'or, d'argent, d'airain et de fer mêlé d'argile ? Et la pierre, - qui est-elle ? Les commentateurs ne répondent pas à cette seconde question. Quant à la première, il y a désaccord. On reconnaît, dans la tête d'or, le royaume babylonien, et il n'y a pas de doute à ce sujet, puisque Daniel le dit lui-même. <sup>(couramment admis)</sup> Ensuite ~~est~~ l'opinion ~~la~~ plus ~~courante~~ le second royaume est l'empire perse, le troisième l'empire d'Alexandre le Grand, le quatrième ou bien l'empire romain ou bien seulement le royaume des Séleucides, fragment de l'empire d'Alexandre.

selon

6. ~~Si~~ Si Daniel a interprété convenablement le songe, - "vision certaine", dit-il, - il reste à interpréter l'interprétation. Je veux bien que l'or, l'argent, l'airain et le fer mêlé d'argile symbolisent les Babyloniens, les Perses, les Macédoniens et les Romains, ~~les~~

~~il est peu probable que... d'abord parce que le roi de Babylone... que Daniel vient de révéler que son royaume passera... et ensuite parce qu'il est versatile ou superstitieux, il fait faire... comme pour... le songe, - une statue d'or, d'argent, d'airain, et de fer mêlé d'argile... neurs, juges, etc. de l'honneur de Daniel III... par cette seconde statue devant laquelle trois jeunes Hébreux dont Daniel préféreront de se prosterner, ce pourquoi ils seront jetés dans le fourneau ardent où ils chanteront la gloire de Dieu et de sa création) en en quelque sorte... l'évolution du royaume contre ce que Daniel lui a donné à comprendre de la vanité de ces royaumes terrestres. La seconde statue représente son royaume lui-même Nabuchodonosor... royaume... la tête d'or... la première statue... dans il ne fut pas dans... fait...~~

le prophète... chose de... matérielise

et sans doute est-ce bien cela que Daniel a fait comprendre à Nabuchodonosor. Mais on peut soupçonner que la prophétie a un sens plus profond. La terreur révérentielle qui jette le roi face contre terre paraît indiquer la nature surnaturelle du songe et que sa portée dépasse de loin l'annonce de la destruction prochaine de l'empire babylonien<sup>s</sup>. Ensuite, il est vrai, Nabuchodonosor se ressaisit ; versatile et superstitieux, il fait dresser, comme pour conjurer le sort, une statue d'or pur, qui représente son royaume à lui, dont il refuse d'admettre qu'il soit éphémère, et il enjoint à tous, satrapes, intendants, gouverneurs, juges, d'adorer cette représentation. C'est même la raison pourquoi les trois jeunes Hébreux, rebelles à l'ordre du roi, sont jetés dans la fournaise ardente où, accompagnés de l'ange du Seigneur, ils chantent la gloire de Dieu et sa création. Et le roi deviendra fou et, comme une bête, ~~se nourrit~~ de l'herbe.

7. Outre cette terreur révérentielle qui, tout d'abord, saisit Nabuchodonosor, il y a la pierre. Le Christ est maintes fois comparé à une pierre : c'est la pierre clé de voûte<sup>us</sup> ; c'est aussi la pierre d'achoppement ; c'est encore la pierre rejetée par les constructeurs (1) ; et comme l'Eglise prolonge le Christ, et que Simon, fils de Jona, est le socle sur lequel elle repose, l'apôtre choisi à cette fin sera surnommé Pierre (Kephas). Or, dans le songe de Nabuchodonosor, c'est la pierre qui met à bas la statue. Il est donc à comprendre qu'elle ruine l'édifice de tous les royaumes qui ne sont ~~pas~~ que de ce monde ; et cette totalité, représentée par les empires babylonien, perse, macédonien et romain, couvre, en réalité, les quatre yugas.

(1) Cf. Matthieu, XXI, 42 à 44. "Jésus leur dit : n'avez-vous jamais lu dans les Ecritures (Ps. CXVII, 22) : la pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtissent, celle-là est devenue la tête de l'angle : c'est du Seigneur qu'elle était, et elle est merveilleuse à nos yeux. (...) Celui qui tombera sur cette pierre s'y brisera et celui sur qui elle tombera sera écrasé." (Parallèles : Marc, VII, 10 et 11, Luc, XX, 17 et 18). Voir aussi I Pierre, II, 4 à 8, où le Christ est appelé la "pierre vivante" ; et les miracles du Christ qui change les pierres brutes en pain. Voir également Actes, IV, 11.

8. Toute prophétie comporte deux aspects, un aspect principal et un aspect subsidiaire. L'aspect subsidiaire concerne des événements humains, faciles à comprendre, et qui frappent l'imagination parce qu'ils doivent survenir à la manière de n'importe quel <sup>fait</sup> ~~événement~~ ~~historique~~ ~~crisis~~ ~~de~~ ~~l'histoire~~ ~~historique~~ ; historique. Cet aspect subsidiaire couvre un aspect principal que l'esprit, mis en éveil par l'aspect subsidiaire, est ~~appelé~~ à découvrir et à méditer.

inv. 6

Ce que représente principalement la statue composite, c'est l'humanité tout entière qui, résistant orgueilleusement à Dieu, par trois fois a été ruinée. Or, argent, airain, fer, Ovide nous a dit que c'étaient là les symboles des quatre âges de l'humanité, que nous appelons les quatre yugas. Le rapprochement a même quelque chose de si frappant que je m'étonne qu'il n'ait jamais été fait : il est vrai que la doctrine des yugas n'est pas familière à ceux qui n'ont pour horizon que l'antiquité classique ; mais même dans ce cas, la comparaison des quatre parties de la statue aux quatre âges dont parle Ovide s'imposait.

9. Je dis donc que la statue composite est une figure de l'humanité entière et subsidiairement, des empires qui se sont succédés du VIIe siècle avant notre ère à l'empire romain. Ceci n'empêche pas cela, - mais la première interprétation met en évidence la fonction absolument universelle du Christ. Cette pierre, "détachée sans l'aide d'aucune main" et qui brise l'orgueilleuse statue, c'est le Christ, Pierre sainte qui apparaît au dernier tiers du dernier yuga, - âge de fer mais aussi d'argile.

le chef de l'Église catholique représente le Christ lui-même : "Tu es Pierre, et sur toi je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaldront pas contre elle" (Matthieu, XVI, 18).

La destruction de la statue par la pierre ne signifie pas l'anéantissement de l'humanité telle que Dieu l'a voulue, mais seulement de l'humanité telle qu'elle s'est voulue elle-même dans l'orgueil que figurent les ~~pièces~~<sup>les pierres</sup> éphémères. Quant ~~à eux~~<sup>aux hommes</sup>, à quelque siècle qu'ils appartiennent, qui auront suivi le Christ, déjà venu ou à venir ils seront intégrés, pierres vives, pierres vivantes, au temple saint du Royaume théocosmique. "Ainsi donc (...) vous êtes les concitoyens des saints, et membres de la famille de Dieu, édifiés que vous avez été sur le fondement des apôtres et prophètes, le Christ-Jésus étant lui-même la pierre d'angle en qui tout ce qui est édifié, s'adaptant bien l'un dans l'autre, s'élève progressivement en un sanctuaire saint dans le Seigneur en qui, vous aussi, vous êtes édifiés en un habitacle de Dieu dans l'esprit." (Ephésiens, II, 19 à 22.)

ARTICLE 8 : Les trois ères du Kali-yuga

au contraire

1. Ce n'est pas sans raison que les premiers chrétiens se reconnaissent entre eux par le dessin d'un poisson. Outre le symbolisme de la pêche miraculeuse, - les Apôtres, de pêcheurs de poissons deviennent des pêcheurs d'hommes (Matthieu, IV, 19, Marc I, 17), - il se trouve, - ~~et~~ tout est ordonné par Dieu, - qu'en raison de la précession des équinoxes, les trois "ères" du Kali-yuga correspondent aux signes du Taureau, du Bélier et des Poissons par lesquels le soleil a rétrogradé, dans le Zodiaque; ~~et~~ dans son parcours annuel du Zodiaque, le Soleil passe du signe des Poissons à celui du Bélier puis, de ce dernier, au signe du Taureau, ~~et~~

2. Si, comme tout nous dit qu'il convient de l'admettre, l'"Ere des Poissons", - le Grand Mois solaire des Poissons, - a commencé avec la prédication du Christ, en 28 de notre ère (Luc, III, 1 et 2), le Déluge de Noé aurait eu lieu en :

2 \* 2142 - 28 = 4256.

Les trois "ères" du Taureau, du Bélier et des Poissons, se succéderaient donc "schématiquement", selon la Grande Année solaire seconde de 25704 années, de la façon suivante :

(a) Ere du Taureau, dominée par la civilisation égyptienne, issue des descendants de Cham, fils de Noé : de 4256 à 2114.

Il est évident que la civilisation égyptienne ou, plus exactement, la tradition égyptienne, va bien au-delà de 2114. Néanmoins, en 2114, la grande pyramide de Khéops, dont nous verrons l'importance plus loin, est construite depuis sept siècles, ~~et~~ le peuple égyptien est déjà avancé en âge ~~et~~ Nous verrons aussi qu'en 2114, Abraham, qui est la racine commune des trois grandes religions "monothéistes" qui existent actuellement encore (Judaïsme, Christianisme, Islam) avait ~~été~~ 56 ans ; et il convient de faire partir de lui la tradition hébraïque.

(b) Ere du Bélier, dominée par la tradition hébraïque, issue d'Abraham : de 2114 à + 28 de notre ère.

Lorsqu'on lit l'histoire d'Abraham dans l'Ancien Testament, on se convainc que l'Ere dont nous parlons est parfaitement représentée par le bélier, non point parce que les Hébreux chassaient dans le désert le "bouc émissaire" chargé de leurs péchés, mais à cause du sacrifice d'Abraham dont je reparle ci-dessous.

(c) Ere des Poissons, qui est l'ère du Christianisme :  
de 28 à 2170.

■ Nous savons ~~bien maintenant~~ que "Poissons" est le nom qui convient parfaitement ~~à l'ère chrétienne~~, à l'ère chrétienne de 2142 ans (1) Il restera à expliquer pourquoi, dans la première partie de cette ère, s'est développée la tradition islamique.

qui

(1) Voyez plus haut, chapitre II, article 12, section 5.

2. Le sacrifice d'Abraham, qui est une figure du sacrifice accompli par le Christ sauveur, Verbe incarné, Fils du Père, est la pièce maîtresse du chapitre XXII de la Genèse. Abraham, fort tardivement, avait engendré le fils de la promesse divine, son bien-aimé Isaac ; mais, auparavant, il avait eu d'Agar, sa servante égyptienne, un premier fils Ismaël, qu'il renvoya avec sa mère pour apaiser la jalousie de sa femme Sarah. De nombreux peuples, dont le peuple arabe par Cédar, descendent des douze fils d'Ismaël (1). Abraham eut encore, de Cethura, cinq fils (Genèse, XXV, 1) ; mais aucun de ces cinq, non plus qu'Ismaël lui-même, n'était le fils, en quelque sorte unique, promis par Dieu ; car c'est d'Isaac, puis de Jacob-Israël, <sup>son fils</sup> ~~que descendent~~ les Hébreux qui devaient donner au monde son saveur.

Or Dieu mit Abraham à l'épreuve, car Dieu éprouve tous ceux qu'il aime, non point pour connaître la qualité de leur aloi, - Dieu n'a aucun besoin d'apprendre à connaître quoi que ce soit, - mais afin que ceux qu'Il aime apprennent, eux, à se connaître et, en se connaissant, à s'affirmer librement selon l'obéissance ou la désobéissance. Cela est toujours, je crois, le cas de tout homme appelé à suivre une vocation particulière. Ce qui est requis, c'est un acte d'obéissance. La liberté ne s'affirme pas par un abandon de soi à la pente naturelle mais par un acte qui, ~~contre-courant~~ <sup>contre-courant</sup> cette pente, ~~est~~ <sup>establit</sup> que celui qui pourrait la suivre en est le maître. Est vraiment libre, parce que maître de soi, celui-là seul qui se montre capable de résister à cette pente pour obéir à un commandement divin ou à une loi dont il a reconnu la supériorité.

3. Elohim éprouve donc Abraham, on sait comment : "Abraham ! - et il répond : "Me voici", - prends ton fils, ton unique, que tu chéris, Isaac ; et va au pays de Moriah ; et là, sacrifie-le sur une montagne que je te désignerai" (Genèse, XXII, 1). Abraham obéit aussitôt ; il prépare le bois de l'holocauste. Isaac dit : "Mon père !", et Abraham dit : "Me voici, mon fils." Et Isaac dit : "Voici le feu et le bois, mais où est la brebis à immoler ?" Abraham répond : "Elohim y pourvoira lui-même, mon fils." Il lie Isaac et prend le glaive. Alors l'ange de YHVH intervient et empêche le sacrifice. Abraham lève les yeux ; voici qu'un bélier est pris par les cornes dans un buisson, - et voici que l'ère du Bélic commence : Abraham se saisit du bélier et l'offre en holocauste à la place de son fils. Alors l'ange de YHVH appelle Abraham une seconde fois et dit : "Je le jure par moi : oracle de YHVH. Parce que tu as fait cela et que tu n'as pas épargné ton fils, ton unique, moi non plus je n'épargnerai pas le mien pour le salut des hommes."

(1) La tradition islamique fait descendre Mohammed de Cédar ; pour le reste, il se peut que ce que nous appelons les Arabes soient formés du brassage des ethnies dérivées des autres fils d'Ismaël.

4. Ces derniers mots que je souligne ne se trouvent pas dans la Genèse ; mais c'est bien là ce que veut dire Dieu au sacrifice d'Isaac. Dieu se borne à dire : "Parce que tu as fait cela, je te comblerai de bénédictions et je rendrai ta postérité extrêmement nombreuse, comme les étoiles du ciel et comme les sables de la mer. Et tous les peuples de la terre seront bénis dans ta postérité, parce que tu as été docile à ma voix."

Quelle est cette postérité promise par Dieu à Abraham, dès l'instant où celui-ci se fut déterminé à obéir docilement au commandement ? Ce ne sont pas tous les descendants de Sem, fils de Noé, ni même tous les descendants de Haber, fils de Sem ; ce ne sont pas non plus les descendants d'Abraham par le sang, à savoir les Hébreux, devenus les Israélites à partir de Jacob, petit-fils d'Abraham, ~~et~~ les Arabes, généralement parlant. En un sens absolu, la postérité d'Abraham, c'est le Christ-Jésus, le Fils du Père, qui, par son sacrifice sur la croix, rachète l'humanité tout entière ; et ce sont ensuite tous ceux qui reconnaissent le Sauveur et acceptent de le suivre jusqu'au bout. Ceux-là, sauf une poignée de Juifs, ne sont pas les Israélites, mais les Gentils.

5. Il n'empêche que, comme l'a magnifiquement montré Léon Bloy après saint Paul, le salut vient par les Juifs, et seulement par eux. Certes, je ne suis pas de ceux qui pensent qu'il n'y eut d'hommes sauvés qu'à partir de Jésus crucifié, car il y eut, dans la multitude des nations, des hommes qui, en raison des circonstances, de temps ou autres, furent, ou sont encore, dans l'impossibilité de connaître le Christ et qui, cependant, furent ou sont des justes. Un théologien, à qui je m'ouvrais de ces choses, eut ce mot excellent : "Ceux-là furent sauvés dans le secret". Ils furent sauvés à cause du Christ qui, pour eux, était à venir. Bien des traditions, au sein même du seul Kali-yuga, ont précédé ce que nous appelons l'ère chrétienne, et les hommes appartenant à ces traditions, Egyptiens, Babyloniens, Hittites, Hindous, Chinois, que sais-je, furent assurément sauvés par leur tradition et au sein de celle-ci, pourvu qu'ils n'aient pas été pareils à l'Insensé dont parlent nos Ecritures, qui dit dans son coeur, sinon ouvertement, "Dieu n'existe pas". J'ai au coeur cette espérance que le sacrifice du Christ eut un effet rétroactif qui valorise toutes les traditions antérieures, car toutes, à leur façon, furent sacrificielles, le sacrifice n'aurait-il consisté qu'à rejeter, avec ses vaines séductions, un monde dont la connaissance dénonce le caractère illusoire. L'esprit éveillé à la vérité repousse en effet le monde aussi longtemps qu'il ignore ou méconnaît que ce monde recèle en son sein le Verbe qui l'a créé et qui le justifie. Il s'agit là, sans doute, d'un cas extrême, et nous devons envisager la généralité des hommes. Nous dirons alors que furent (ou sont) sauvés dans le secret par le Dieu de Miséricorde, tous les amants sincères de la justice et de la vérité et qu'ils le furent (ou le sont) non par la vertu de leurs mérites, mais par celle du Verbe lui-même ;

car le Verbe qui est vérité et justice justifie tous ceux qui le servent,  
serait-ce dans le secret, ~~parce~~ qu'il est venu, à la fin, habiter parmi nous.

par là



~~révélaient le Verbe divin créateur sous les espèces humaines. Tous ceux dont  
qui eurent le ~~secret~~ de la justice et de la vérité furent, dans le secret  
sauvés par le Dieu de miséricorde, parce que ce Dieu lui-même savait, à la  
fin, venir habiter parmi nous.~~

Walden

6. Ce n'est ~~qu'au~~ qu'au Kali-yuga et au début du troisième tiers de cet âge, - presque à la fin de l'histoire de l'humanité, - que cette merveille devait être accomplie. Saint Paul le savait et le dit au moins deux fois. Parlant des Anciens, il dit : "Ces choses leur sont arrivées comme des figures, et pour nous servir de leçon, à nous que la fin des temps a rencontrés." (I, Corinthiens, X, 11.) Et s'adressant aux Hébreux : "Dieu qui, à plusieurs reprises et de diverses façons, parla autrefois à nos pères par les prophètes, nous, dans les derniers temps, ~~par~~ parlé par son Fils... (Hébreux, I, 1 et 2.)

a

aurait jugé mal-séant qu'on se fit

Bien des raisons justifient le caractère tardif de cet accomplissement. Aux questions : "Convenait-il que Dieu s'incarnât dès le commencement du monde ?" et "Convenait-il que l'Incarnation fût différée jusqu'à la fin des temps ?", saint Thomas d'Aquin répond par la négative et aligne les raisons de cette double négation (1). ~~Il~~ Il se garde bien de se livrer au moindre calcul ; il n'en a pas le goût et, se souvenant de saint Augustin, ~~il~~ ~~est~~ ~~calculateur~~ ~~calculateur~~ calculateur. Nul doute, cependant, qu'il n'ait partagé l'opinion du Docteur africain, qui avait conçu "l'histoire du monde, ou plus exactement, l'histoire de l'action providentielle de Dieu dans la conduite du peuple de Dieu, en sept périodes" (2). "Cette division, continue le commentateur que je viens de citer, est une transposition symbolique des sept jours de la Genèse (...). Le sixième âge du genre humain, correspondant à la vieillesse de l'homme, a été inauguré par la venue du Christ et la prédication de l'Évangile ; le septième sera inauguré à la fin du monde par le retour glorieux du Christ : ce sera le repos du septième jour."

(1) Somme théologique, 3<sup>a</sup>, quest. 1, art. 5 et 6.  
(2) Note de Ch.-V. Heris, O.P., dans l'édition de la Revue des jeunes de la Somme théologique.

7. Peut-être est-il permis de dire que le Père missionna son Fils, le Verbe, lorsque, décidément, tous les autres moyens de salut se sont révélés insuffisants ? (Dieu, certes, de toute éternité le savait, mais il fallait que les hommes le comprissent.) On le peut, sans doute, à la condition d'admettre que toutes les traditions antérieures au Christ impliquaient secrètement l'Incarnation du Verbe. Mais alors il faut dire plutôt que c'est parce que, finalement, le Père devait missionner le Fils à la fin que les traditions antérieures eurent des vertus salvatrices ; car, de même qu'une phrase allemande n'acquiert son sens plénier que par le verbe que le génie de cette langue "rejette à la fin", de même, ce long propos que Dieu tient avec lui-même et qui est l'histoire de l'humanité, n'acquiert son sens qu'à la fin de cette histoire. Il est temps de comprendre que l'histoire de l'humanité est bien plus vaste que les six millénaires qu'on lui accordait jusqu'à il n'y a guère ; ou, plus exactement, de comprendre que les six millénaires sont, en fait, six dix-millénaires, - un peu plus de 60000 ans, 64800 selon la Grande Année solaire première. Or le Christ sauveur se manifestant en 28 de notre ère, c'est bien à la fin qu'il apparaît, puisque c'est à la trentième fraction de cette durée de temps, mais non à la fin véritablement ultime. Et s'il est vrai que les choses sont ainsi, il faut encore ajouter que ce ne sont pas seulement les hommes du Kali-yuga, restés dans l'ignorance du Christ, qui purent ou qui peuvent être sauvés "dans le secret", mais encore tous les hommes justes et véridiques de tous les yugas, et selon leur tradition. Que les civilisations de cette humanité dont l'histoire est si longue aient été détruites par des ~~cataclysmes~~ auxquels nous pouvons donner le nom de "déluges", encore que ces cataclysmes n'aient pas été tous opérés par l'eau, il n'y a rien de contradictoire en cela. "Nous savons, disait un poète, que les civilisations sont mortelles." C'est vrai, mais elles ne le sont que parce que ~~elles sont mortelles~~, depuis la faute originelle, l'homme lui-même ~~est mortel~~ est mortel.

- (1) Le mot déluge, diluvium, dérive du verbe luere, "laver", effacer par l'eau les souillures de quelque objet, "noyer" cet objet pour qu'il redevienne propre. Trois "déluges" divisent le Manvantara en quatre yugas. Le dernier déluge est le Déluge biblique. *le baptême est un déluge d'eau qui arrose le vieil homme pour que naisse l'homme nouveau.*

8. O Juifs, mes frères, car je suis un peu de votre race (et, de tout es façons, les hommes sont frères), vous, Juifs, qui avez eu l'insigne honneur d'être choisis pour apporter à l'humanité entière le Sauveur, qu'attendez-vous donc, aujourd'hui, pour renier votre reniement ? Certes, saint Paul a vu avec exactitude qu'il fallait que vous fussiez rejetés pour que les Gentils entrassent dans le Royaume ; mais voici que les temps s'accomplissent. L'heure est venue, peuple prodigue, que tu reviennes chez ton Père, qui alors tuera le veau gras. Juifs qui, depuis vingt siècles, errez parmi les nations, maudits par les uns, moqués par les autres, souffrant secrètement d'une inexplicable absence ; hommes intelligents, ô certes oui, mais qui mettez votre intelligence au service des pires causes, il est temps que vous rentriez chez vous. Vous croyez avoir fait ce que vous deviez faire puisque vous avez retrouvé la terre de vos ancêtres ; mais ce n'est qu'un leurre. Ce n'est pas là le chemin que vous eussiez dû prendre, et Dieu attend toujours que vous Le reconnaissiez en son Fils, que vous avez donné au monde *et que vous avez crucifié, — afin qu'il sauvât le monde.*

ARTICLE 7 : Les sept chandeliers

1. La troisième ère du Kali-yuga, l'ère des Poissons, comme les deux premières d'ailleurs, se divisent en sept jours de 306 ans. D'une manière générale, calculée au moyen de la Grande Année solaire de 25704 ans (ce qui, d'ailleurs, pose certains problèmes), l'histoire de l'humanité compte 10 x 918 semaines. ~~Il~~ Il ne saurait être <sup>évidemment</sup> question de les passer en revue, ni même ~~de~~ d'examiner les 14 semaines de l'ère du Taureau et de l'ère du Bélier. ~~Il n'est pas possible de~~

2. L'ère des Poissons, qui commence avec le baptême du Christ, la quinzième année de Tibère, ~~est la dernière de~~. Notons tout d'abord l'importance de cette consécration par laquelle s'ouvre l'ère christique de la "pêche" des hommes et qui, dans la perspective des 2142 années du dernier tier du Kali-yuga, constitue un commencement absolu. Lorsque Jésus se présente devant Jean le Baptiste, au Jourdain, Jean recule épouvanté : "C'est moi qui ai besoin d'être baptisé par Toi, et Tu viens à moi !" Jésus lui répond : "Laisse faire maintenant, car c'est ainsi qu'il convient que nous accomplissions toute justice." Alors, l'Esprit de Dieu se manifeste et une voix dit : "Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui Je Me complais." (Matthieu, II, 13 à 17.)

Voilà notre  
style de  
réflexions.

3. Ensuite il faut, je crois, mettre en rapport les sept petits cycles de 306 ans de l'ère des Poissons avec les sept Eglises auxquelles, de Patmos, l'autre Jean, l'Evangéliste, écrit sous la dictée de l'ange (Apocalypse, I, 9 à 23). Que saint Jean ait réellement écrit ces lettres aux églises d'Ephèse, de Smyrne, de Pergame, de Thyatire, de Sardes, de Philadelphie et de Laodicée, c'est ~~un fait~~ un fait qu'il n'y aucune raison de mettre en doute. Je l'accepte donc. ~~Que, d'autre part, le contenu de ces lettres, par-delà ces églises, s'adressent aux sept périodes de temps (de 28 à 334, de 334 à 640, de 640 à 946, de 946 à 1252, de 1252 à 1558, de 1558 à 1864, enfin de 1864 à 2170), c'est~~ une conjecture que je fais, ~~et~~ chacun est libre de ~~refuser~~ refuser.

que je crois justifiée, mais que

Jean fut ravi en esprit. S'étant retourné pour voir qui lui commandait d'écrire, il vit sept chandeliers d'or et, au milieu des chandeliers, "comme un fils d'homme, vêtu d'une tunique et la poitrine revêtue d'une ceinture d'or". A la peinture qu'en fait Jean, - "il avait dans sa main droite sept étoiles, de sa bouche sortait un glaive aigu et à double tranchant, et sa face était comme le soleil quand il apparaît dans sa force", - on <sup>comprend</sup> que ce personnage ~~est~~ extraordinaire.

~~ne~~

ne peut être que le Christ, ~~lui-même~~. D'ailleurs, il dit : "Ne crains pas. Je suis le Premier et le Dernier, et le Vivant. J'ai été mort, et voici que je suis vivant pour les siècles des siècles, et j'ai les clefs de la mort et de ~~l'enfer~~ enfer."

4. Ne comprend-on pas que ce commandement : "Ecris !" ne vise pas à informer seulement sept églises locales d'Asie mineure, mais, par-dessus leurs têtes, les siècles à venir <sup>et</sup> les sept stations (1) de l'Eglise du Christ à travers les siècles à venir ? Aussi bien, de toute évidence, aucune des sept lettres ne s'occupe des événements historiques qui <sup>impliquent</sup> ~~concernent~~ les sept ~~périodes~~ de 306 ans ; mais chacune s'attache à dire l'esprit qui anime chacune de ces sept églises. Voyons donc l'essentiel de chacune de ces sept lettres en rapportant chacune à la période de temps qu'elle concerne.

qui étaient

"jours"

(1) Quatorze, si on mesure les temps par 153 ; sept seulement si l'on considère 306 = 2 x 153.

que



(a) De 28 à 334 : premier jour de la création christique. Premiers temps du Christianisme naissant ; persécutions ; patristique. Le christianisme s'impose comme religion de l'empire romain : édit de Constantin-le-Grand de 313, vingt et un ans avant la fin de ce jour auquel correspond l'écrit de saint Jean dicté par le Seigneurs (Apocalypse, II, 1 à 7) : "Ecris à l'ange de l'église d'Ephèse : Je connais tes oeuvres, ta peine et ton endurance ; je sais que tu ne peux souffrir les méchants, que tu as mis à l'épreuve ceux qui se disent apôtres et qui ne le sont pas, et que tu les as trouvés menteurs ; tu as de l'endurance, tu as souffert pour mon nom et tu ne t'es point lassé. Mais j'ai contre toi que tu t'es relâché de ta charité première. Souviens-toi donc d'où tu es tombé, repens-toi et reviens à tes premières oeuvres (...). Au vainqueur je donnerai à manger de l'Arbre de vie."

(b) De 334 à 640 : deuxième jour de la création christique. Développement de l'Eglise, qui va toujours en s'étendant, mais qui est arrêtée par la fondation de l'Islam. Mahomet meurt en 632, huit ans avant la fin de ce jour auquel correspond le second commandement du Seigneur à saint Jean (Apocalypse, II, 8 à 11) : "Ecris à l'ange de l'église de Smyrne : reconnais ta souffrance et ta pauvreté - mais tu es riche - et les injures de ceux qui se disent juifs et qui ne le sont pas, mais qui sont une synagogue de Satan. Ne redoute pas ce que tu vas souffrir : voici que le diable en jettera plusieurs d'entre vous en prison (...). Sois fidèle jusqu'à la mort et je te donnerai la Couronne de vie (...). Le vainqueur n'aura pas à souffrir de la seconde mort."

(c) De 640 à 946 : troisième jour de la création christique. <sup>christienté</sup> La ~~Christianisme~~ est ceinturé par l'expansion arabe. → ~~Il~~ florit à Byzance. En Europe occidentale, <sup>lent et pénible redressement</sup> (après les invasions barbares), qui aboutit, au cours de ce jour, à la renaissance carolingienne. A ~~ce jour~~ correspond le troisième ordre du Christ ressuscité ~~à la fin de ce jour~~ (Apocalypse II, 12 à 17) : "Ecris à l'ange de l'église de Pergame : Je sais où tu habites. Là est le trône de Satan. Tu gardes mon nom et tu n'as pas renié ma foi (...). Mais <sup>j'ai</sup> quelque chose contre <sup>toi</sup> (...). Repens-toi donc (...). Au vainqueur (...) je donnerai un nom nouveau que personne ne connaît sinon celui qui le reçoit."

Le christianisme  
troisième  
tout cela

(d) De 946 à 1252 : quatrième jour de la création christique. En Occident, en France qu'entourent les Pays-Bas, la Germanie, l'Italie, l'Espagne et la Grande-Bretagne, montée de la grande civilisation chrétienne du moyen-âge, avec ses cathédrales de pierres et ses cathédrales de pensée. Culmination de la métaphysique et de la théologie (les Sommes). Le Seigneur commande à saint Jean : "Ecris à l'ange de l'église de Thyatire (...): Je connais tes oeuvres, ta charité, ta fidélité, ton ministère, ton endurance et que tes dernières oeuvres surpassent les premières. ~~Je connais tes oeuvres~~ ~~ta charité~~ (...). Au vainqueur, à celui qui gardera jusqu'à la fin mes oeuvre je lui donnerai puissance sur les nations (...) et ~~je lui donnerai~~ l'Étoile du matin."

5. C'est ici le point culminant, le sommet de la civilisation chrétienne en Occident. Aucune église, - c'est-à-dire aucune période cyclique de 306 ans n'a été trouvée absolument pure aux yeux de celui "qui tient les sept étoiles" qui est "le Premier et le Dernier", le "Ressuscité, qui était mort et est revenu à la vie", qui "tient le glaive dans sa bouche", le Fils de Dieu "qui a les yeux comme une flamme de feu et les pieds semblables à de l'airain", celui qui "sonde les coeurs et les reins". <sup>Mais</sup> ~~Maintenant~~ Maintenant commence un déclin qui ira en s'accroissant jusqu'à l'Apocalypse finale.

ici fin,

(a) De 1252 à 1558 : cinquième jour, <sup>qui est la</sup> premier de la descente cyclique. Les XIVe, XVe et XVIe siècles, en Occident, sont marqués par une lente et graduelle corruption de la pensée métaphysique et théologique. C'est, au bout du chemin, le commencement de la révolte, la subversion, qu'incarne Luther (1509-1564). C'est aussi la naissance et le développement du rationalisme dévastateur. Le Christ ressuscité commande à Jean : "Ecris à l'ange de l'église de Sardes (Apocalypse, III, 1 à 6) : je connais tes oeuvres. Tu passes pour vivant et tu es mort. Sois vigilant et affermis le reste qui est près de mourir (...). Repens-toi. Si tu ne veilles pas, je viendrai comme un voleur (...). Cependant tu as à Sardes (la période 1252-1558) quelques-uns qui n'ont pas souillé leurs vêtements et qui marcheront avec moi vêtus de blanc, car ils en sont dignes."

notamment

(b) De 1558 à 1864 : sixième jour, et second <sup>jour</sup> (de la descente cyclique).

Le rationalisme s'est déchaîné (Descartes) ; ce que les modernes appellent la "science" se développe irrésistiblement au cours du cycle ; les inventions se multiplient ; le matérialisme devient la croyance de l'homme, l'Eglise de Dieu résiste à l'assaut de toutes ses forces. Le Fils de Dieu ordonne à Jean : "Ecris à l'ange de l'église de Philadelphie (Apocalypse, III, 7 à 13) : Voilà ce que dit le Saint, le Vrai (...) : Je connais tes oeuvres ; j'ai mis devant toi une porte ouverte que nul ne peut fermer. Bien que faible, tu as gardé ma parole et tu n'as pas renié mon nom. Voilà que je te donne quelques-uns de la synagogue de Satan, qui se disent juifs et ne le sont pas, mais qui mentent. Je les ferai venir se prosterner à tes pieds et reconnaître que je t'ai aimé. Parce que tu as gardé la parole de ma persévérance, moi aussi je te garderai à l'heure de l'épreuve qui doit venir sur le monde entier pour éprouver les habitants de la terre. Je viens bientôt : retiens ce que tu as, afin que personne ne prenne ta couronne."

(c) De 1864 à 2170 (?) : septième jour, troisième <sup>jour</sup> (de la descente cyclique : jour du Seigneur, jour de la colère. Que dire de ce cycle qui vient de commencer et qu'ensanglantent déjà deux terribles guerres mondiales ? L'antichristianisme "philosophique" des XVIIIe et XIXe siècles s'est changé en un esprit de révolte virulent. On tue, on détruit, avec rage et férocité, tantôt par esprit de lucre, tantôt dans un but politique, tantôt pour rien. Les hommes, dans ce climat sauvage, sont abêtis dans une indifférence apathique et jouisseuse et les membres consacrés de l'Eglise de Dieu sont timides, résignés, complaisants et tièdes. C'est à propos de cette septième église que le Christ, le Témoin fidèle et véritable, le Prince de la création, commande une dernière fois (Apocalypse, III, 14 à 21) : "Ecris : Je connais tes oeuvres : tu es ni froid ni chaud. Plût à Dieu que tu fusses froid ou chaud ! Ainsi, parce que tu es tiède, que tu n'es ni chaud ni froid, j'en arriverai à te vomir de ma bouche. Tu dis : je suis riche, je surabonde et je n'ai besoin de rien. Et tu ne vois pas que tu es malheureux, misérable, pauvre, aveugle et nu ! (...). Je réprime et je châtie ceux que j'aime : aie donc du zèle et repens-toi ! Voici que je me présente à la porte et que je frappe (...). Le vainqueur, je le ferai asseoir avec moi sur mon Trône !"

6. Que l'on veuille bien réfléchir à ces sept lettres, qui s'adressent aux sept "chandeliers" ~~qu'~~ encore à venir pour saint Jean, le disciple que Jésus aimait, l'exilé de Patmos. Je me refuse à donner aux paroles solennelles que je viens de transcrire un commentaire superflu. C'est à chacun qu'il appartient de ~~aller~~ plus avant les signes des temps. Et, comme dit le Seigneur, au terme de ces sept<sup>s</sup> commandements : "Que celui qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Églises !" - "Avoir des oreilles", c'est être apte à comprendre, mais c'est aussi pouvoir se les boucher et, selon l'expression de l'Écriture, les "rendre incirconcises" pour ne pas vouloir entendre ni comprendre.

Sonder

ARTICLE 10 : Rôle de Satan dans l'histoire

1. Si les âges vont en déclinant, ce n'est pas, comme le pense Guénon, parce que tout ce qui est manifesté, étant à quelque degré illusoire, est soumis à une loi fatale qui tôt ou tard l'astreint à la destruction. Nous savons, nous chrétiens, qu'à la fin de chacune des phases de la création, Elohim vit que ce à quoi il avait donné l'existence "était bon" ; et lorsqu'au sixième jour Elohim eut créé l'homme à son image, mâle et femelle, Dieu renchérit : "Il vit tout ce qu'Il avait fait, et voici que c'était très bon" (Genèse, I, 31). A l'origine, la création infra-angélique était donc "très bonne", et puisqu'elle était "très bonne", le mal, ~~qui~~ était point comme le ver dans le fruit. Venu d'ailleurs, le mal n'apparut ici-bas qu'en raison du libre choix que fit Adam placé dans cette alternative : obéir ou désobéir. L'Écriture nous enseigne en effet qu'Adam, incité par le démon, commit à l'origine une faute ; et nous savons aussi que cette faute ne pouvait pas ne pas retentir sur toute l'humanité ultérieure, dont Adam était la tête et à la fois la totalité en puissance. Adam n'est donc pas la racine du mal ; c'est le démon qui est cette racine ; et il faudrait ici, par conséquent, remonter jusqu'au péché de l'ange pour être tout à fait clair, encore que la matière soit en elle-même obscure (1). Je me bornerai, en complément aux articles 6 et 6bis de ce chapitre, à quelques notes sur le rôle de Satan dans l'histoire, sujet de réflexion sur lequel Guénon ne s'est jamais fort étendu ou auquel, lorsqu'il l'a rencontré, il a donné une interprétation systématiquement en accord avec ses présupposés métaphysiques.

2. Tout être humain possède, dans les limites de sa nature, de son hérédité, de la formation qu'il a reçue, la possibilité de faire son salut, la grâce divine aidant : elle est indispensable et il serait blasphématoire de dire qu'elle n'abonde pas. Il est vrai que, pour une certaine part, tout être humain est conditionné par son sexe, par ses particularités physiques, par les dons qu'il a reçus ou encore par la privation de quelques dons. Mais Dieu est juste

(1) La question est traitée dans L'Illumination du cœur, deuxième partie, chap. XVI. Les anges, après leur création (la durée angélique, on le sait, n'est pas le temps) furent éprouvés comme l'homme, et pour la même raison. Ce que dit le Coran sur la chute de Lucifer (sourates II, 32 ; XVII, 63 et XVIII, 48) est extrêmement éclairant et complète heureusement ce que la Genèse enseigne sur la chute de l'homme. D'une certaine manière, la chute de l'ange et celle de l'homme sont solidaires : l'homme désobéit à cause de l'ange, l'ange désobéit à cause de l'homme.

et sait ce que chacun peut et ne peut pas, de même qu'Il connaît les limites dans lesquelles s'exerce la liberté, laquelle, pour se manifester, doit être éprouvée. Il en fut ainsi, à l'origine, de l'homme créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. Le péché originel n'était pas une fatalité inscrite d'avance dans le destin d'Adam ; le penser serait commettre une erreur profonde : la faute originelle fut la conséquence d'un libre choix. Adam aurait pu ne pas la commettre ; et d'ailleurs sa responsabilité ne fut pas totale, puisqu'il fut incité à désobéir par l'ange tentateur. Mais il aurait pu triompher de la tentation. Le fait qu'il ait succombé n'implique pas qu'il était incapable de la repousser : Adam avait été créé assez libre à cet effet. De même, que le démon ait eu licence de tenter l'homme n'implique pas, du côté de Dieu, une malice incompatible avec sa bonté. La liberté absolue doit se gagner à partir d'un commencement donné de liberté. Créé libre, l'homme doit librement confirmer sa qualité de créature libre, - voilà le mystère, qui n'est pas impénétrable. L'épreuve est aussi nécessaire à l'accession à l'état de liberté totale, - l'épreuve qui met l'homme en face d'un choix, lequel l'invite à surmonter sa pesanteur, - qu'il est nécessaire à un triangle d'avoir trois côtés. Il est grand temps de nettoyer ces questions de la "moraline" (le mot est de Nietzsche) dont elles sont recouvertes, depuis la Réforme protestante surtout, et de les revoir ~~avec~~ métaphysiquement. Ce n'est pas la morale qui commande ou éclaire les perspectives métaphysico-théologiques ; ce sont la métaphysique et la théologie qui doivent nous éclairer sur ce que nous devons faire et ne pas faire. Au reste, si important qu'il soit, ce problème de la liberté n'est pas de notre sujet. Il implique, je viens de le dire, une analyse métaphysique qui ne saurait être à sa place ici. Il faut dire, cependant, que l'incompréhension de la notion de liberté conduit aux plus désastreuses conclusions et, cela, dans la mesure même où, bien comprise, elle permet de comprendre à son tour pourquoi il fallait qu'Adam fût placé dans la nécessité d'opérer une autodétermination : s'il n'eût succombé, Adam eut réalisé, avec une plénitude absolue, sa liberté existentielle. L'homme était assez libre pour pouvoir choisir ; il l'eût été absolument s'il avait exercé convenablement sa liberté. La postérité d'Adam est dans la servitude parce que, librement, Adam ne porta pas son choix sur une obéissance qui paraissait restreindre sa liberté et qui était, au contraire, l'épreuve destinée à l'amplifier pour l'éternité, en magnifiant à l'extrême sa nature humaine. Ce choix désastreux ne fut cependant pas, par la grâce de Dieu, la perte définitive de l'homme.

première

3 Satan, dont le souci est de perdre les hommes en les induisant en tentation, sert néanmoins les desseins de Dieu, par une fatalité à laquelle il ne peut se soustraire. Chaque fois, en effet, qu'il tente un être humain, Satan met cet être dans la possibilité d'opérer sa "trans-formation", car tout homme est assez libre pour opérer un choix lorsqu'il est tenté (au surplus, il est aidé par la grâce divine). L'histoire d'Adam se répète pour tout homme, avec cette différence que tout homme de la postérité d'Adam bénéficie de la présence du Christ, qui a définitivement vaincu l'Adversaire, qu'il s'agisse d'ailleurs du Christ historiquement déjà venu, ou du Christ historiquement encore à venir, <sup>Les perspectives de l'Eternité ne sont pas celles du temps. Jamais le Christ n'a manqué à aucun homme, que ce soit ouvertement, étant historiquement venu, ou dans le secret, parce qu'il devait encore venir. De même, bien que, de toute éternité, Satan soit vaincu, il n'en continue pas moins sa besogne, sur toute l'étendue du temps. Et il porte pierre ! C'est la rage au coeur qu'il ne peut pas ne pas servir. Sans doute, il perd des hommes, tous ceux qui n'étaient pas inscrits dans le Livre de vie ; mais à ceux qui s'appuient sur le Christ historiquement venu, ou sur la figure du Christ à venir que leur montraient, à suffisance, leurs traditions, à ceux-là Satan est une occasion de triomphe et de gloire en Dieu.</sup>

car le  
Christ  
en gloire  
à éternel,  
et

4. C'est pourquoi Satan joue un rôle dans le drame de l'histoire, où l'homme possède assez de liberté, la grâce aidant, pour opérer son salut et accéder à la vie éternelle, là où toutes les larmes seront essuyées. C'est pourquoi aussi "Dieu écrit une histoire parfaitement droite avec des lettres torses". Le bon artiste, quand il peint, utilise le noir, qui est absence de lumière et absence de couleur ; ainsi Dieu utilise Satan. Le diable est le révolté, mais de ce révolté, Dieu fait un instrument d'épreuve et de châtiement, - un serviteur. Les événements douloureux que nous vivons sont des peines qui seront déduites du compte que nous aurons à payer après la mort ; ce sont aussi des remèdes que nous devons absorber, quoi qu'il nous en coûte ; et jamais, si terrible qu'il soit, le remède n'exécède nos forces, Dieu aidant.

5. Or l'Apocalypse nous enseigne qu'il faut que Satan ait, ici-bas, son heure de gloire selon le monde. En quelque sorte, en toute justice, et puisque le ciel lui est fermé, cela lui est dû comme le seul lot qui puisse être le sien. Seulement cette heure, comme toute heure, sera éphémère ; et un seul souffle du Christ renversera l'Antéchrist qui sera l'incarnation de l'esprit du mal.

Le règne de l'Antéchrist viendra par les trois tentations, relatées dans les Evangiles (Matthieu, IV, 1 et suiv., Marc, I, 13 et suiv., Luc, IV, 21 et suiv.). Jésus est dans le désert, ayant jeûné quarante jours. Satan lui apparaît et le tente. Comment le tente-t-il ? Par la chair, gourmandise et luxure ? Il le tente bien autrement : par cela même qui sera, à la fin de l'histoire, des occasions de perdition pour un grand nombre. Il s'agit de trois tentations d'autant plus subtiles que l'homme ordinairement ne voit pas qu'elles sont des chemins qui égarent. L'homme ordinaire connaît la tentation de la volupté, de l'envie, de la fureur, de l'avarice, de l'orgueil ; en chacun de ces cas il peut savoir que ce qui le sollicite est une forme du mal : ce le sont les "sept péchés capitaux" qu'il ne doit pas commettre. Il en est autrement des tentations en lesquelles Satan essaye d'induire le Christ.

6. La première est la tentation par le pain. "Le tentateur s'approcha et dit à Jésus : si tu es le Fils de Dieu, dis que ces pierres deviennent du pain". Jésus répond en citant le Deutéronome : "Ce n'est pas seulement de pain que vivra l'homme, mais de toute parole provenant de la bouche de Dieu." Qu'on entende bien cette tentation. L'homme a faim non seulement de pain, mais de tout bien terrestre. Or les uns ont reçu, les autres sont dans le besoin et, en raison de cette apparente injustice, l'homme se lève et entre en révolte. Il entre en révolution, en révolution permanente, pour exiger que lui soit donné le pain qui, juge-t-il, lui est dû ; et non seulement ce pain, mais aussi sa part des biens de ce monde, biens qui se trouvent entre les mains du petit nombre. Qu'on ~~répond~~ comme il faut. Je ne dis pas que l'homme ne doit pas partager son pain et ses richesses avec ceux qui sont démunis : c'est, au contraire, ce que tout homme doit faire pour oeuvrer à son salut (et c'est aussi ce que tout homme ne fait pas, mais quelques-uns seulement). Le prétexte paraît donc excellent : "Si tu es le Fils de Dieu, tu peux faire que ces pierres deviennent du pain et ainsi disparaîtra l'injustice d'ici-bas, parce que tous les hommes seront alors rassasiés." Le Christ repousse cette tentation, contraire à la justice divine qui veut que certains soient repus et que d'autres soient affamés. Cette inégalité est le salaire du péché, qui doit d'abord disparaître, et l'occasion pour celui qui est pourvu de donner à celui qui ne l'est pas : par quoi celui qui donne dans un esprit de charité oeuvre à son salut et contribue à l'effacement du péché. Mais c'est justement cela que la révolution réproouve avec fureur ; c'est contre cela qu'elle s'élève en revendiquant ; car ce n'est pas le Royaume des cieux qu'elle veut, mais le royaume de la terre.

Lorsqu'il trouve le pain et la vérité,

me Comprenez

7. Qualifions d'"économique" cette première tentation. Une lignée d'hommes écrivent des livres fameux pour dénoncer les inégalités sociales et prouver qu'elles sont dues à l'obscurantisme dans lequel est maintenu ce que l'on nomme le prolétariat. Cette théorie est donc nécessairement matérialiste, puisque l'obscurité vient de l'opium qui abrutit le peuple. Il y a une manière d'apprécier l'histoire de la philosophie de ces trois ou quatre derniers siècles qui n'a jamais été essayée et qui serait cependant bien instructive si quel-  
 qu'un se levait pour montrer les ravages accomplis par la pensée moderne. On ne voit pas, et c'est ici le cas de dire que l'arbre cache la forêt. L'injustice sociale est assurément un mal, mais la justice sociale que le matérialisme veut à tout prix, par tous les moyens, fût-il nécessaire pour arriver au but de verser des torrents de sang, en est un autre, incomparablement plus grand.

8. La seconde ~~est~~ <sup>est celle,</sup> tentation par le "vol". Le diable transporte Jésus au sommet du temple de Jérusalem et lui dit : "Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi dans le vide, car il est écrit que les anges te porteront." Jésus répond : "Il est écrit aussi : tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu." Comment convient-il de comprendre cette tentation et ce refus ? Je vais me risquer à répondre à cette question. Dans le temps même où l'homme entre en révolution à cause des inégalités économiques et sociales, on le voit qui invente toutes sortes de merveilles pour dominer les forces de la nature par des moyens autres que ceux dont il disposait à l'origine, quand il était encore le maître de la création. Il communique à distance des paroles ou des images ; il se déplace comme à son gré dans des véhicules de plus en plus rapides ; il vole dans les airs, il foule du pied la lune, et il ne lui faut que trois siècles pour faire tout cela. Aussi est-il ivre d'orgueil devant les ouvrages de son cerveau et de ses mains, il ne se souvient plus de Dieu, ou plutôt il se prétend son égal. C'est à peine si, récemment, il a commencé à entrevoir, mais déjà avec épou-  
 vante, que ces machineries vont se retourner contre lui pour le détruire. C'est la tentation par la technique, cette technique qui fait de l'homme une sorte de magicien tout-puissant ou du moins qui se croit tel (1).

(1) De même que le magicien est le technicien des forces subtiles, de même le technicien matérialiste est une sorte de magicien.

9. La troisième tentation est celle par les royaumes. "Le diable transporta Jésus sur une montagne très élevée et lui montra tous les royaumes du monde et il lui dit : tout cela je te le donnerai si, tombant à mes pieds, tu m'adores." Alors Jésus lui dit : "Retire-toi, Satan ! Car il est écrit : tu adoreras le Seigneur ton Dieu et lui seul." Alors, Satan vaincu, se retira et les anges vinrent servir Jésus.

Peut-être que la troisième tentation, la tentation par le politique, est la plus grave des trois, parce que les deux autres viennent se ranger sous elle pour qu'elle puisse s'accomplir. Le prophétisme révolutionnaire rencontre l'ambition démesurée de posséder toute la terre ; et le moyen d'asservissement et de domination, c'est la technologie qui l'apporte. L'Antéchrist sera César ; il contraindra les hommes au bonheur terrestre en les gavant de tous les biens de ce monde ; et il dominera un instant sur un monde unifié : le royaume de ce monde non le vôtre, ô mon Dieu.

10. L'histoire s'achèvera quand l'humanité dans son ensemble aura succombé aux trois tentations. Alors le Christ viendra pour la seconde fois : non obscur mais glorieux, non Sauveur mais Justicier. Par cette seconde venue s'accompliront les épousailles mystiques de Dieu et de sa création rénovée. Dans les pires moments qui ont été les siens, ou qui doivent encore être les siens, l'histoire de l'humanité ne cesse d'être gouvernée par Dieu. "Tu as tout réglé avec mesure, nombre et poids". L'histoire, elle aussi, est réglée avec mesures et nombres. Ces nombres et ces mesures s'expriment par des cycles qui n'annulent en aucune façon la liberté de l'homme ni surtout la toute-puissance divine : ils réfrèment seulement les débordements funestes de cette liberté dont l'homme fait un si mauvais usage, et ils sont réglés par Dieu. Ils disent : "Jusqu'ici mais pas plus loin." Les temps sont comptés, les empires sont contenus. L'idée que le déroulement des événements est harmonisé par des nombres est sans doute hardie ; si elle n'est pas nouvelle, elle n'a en tout cas jamais été développée avec l'ampleur qu'elle mérite. En tout cas, elle est en opposition complète aussi bien avec le stupide déterminisme qui a prévalu au XIXe siècle, et qui est bien dépassé, qu'avec les conceptions débiles du matérialisme dialectique (1), cette philosophie qui prétend prévaloir sur la vraie doctrine.

(1) Conçoit-on une dialectique qui soit matérialiste ? Une dialectique ne suppose-t-elle pas une démarche de la pensée ? Et, la pensée, la présence de l'esprit en l'homme ?

11. Y a-t-il, dans les recherches de l'eurythmologie appliquée à l'histoire, une curiosité coupable ? Oui, si l'on croit que Dieu qui gouverne cette histoire est lui-même soumis aux nombres cycliques dont il fait usage. Mais cela n'est pas. Quoi qu'on fasse, si loin que l'on pousse les recherches, il subsistera toujours un facteur d'indétermination. Dieu, dans sa sagesse, peut toujours modifier les temps et, en particulier, les abrégés. C'est le Christ lui-même qui nous l'affirme : "Ces jours seront une détresse telle qu'il n'y en a point eu de semblable depuis le commencement du monde, que Dieu a créé, jusqu'à présent, et qu'il n'y en aura jamais ; et si le Seigneur n'avait abrégé ces jours, nul homme ne serait sauvé. Mais à cause des élus qu'il a choisis, il a abrégé les jours." (Marc, XIII, 19 et 20.) Et il faut encore ajouter ceci que, si nos investigations ne peuvent se passer de la foi théologique, celle-ci, pour sa part, n'a pas besoin de calculs pour conduire l'homme à sa destinée finale : la science enfle, la charité édifie. Il est plus important de chercher à connaître Dieu et à l'aimer, que d'en parler, même avec sagacité. Toutefois chacun a, ici-bas, une vocation secondaire à réaliser ; et cette vocation ne peut être mauvaise si elle est soumise à Dieu. Pourvu que chaque chose soit à sa place, il est demandé à chacun de cultiver les dons qu'il a reçus. Que ceux qui sont sensibles aux "signes des temps" fassent donc leur besogne dans un esprit d'humilité véritable.

ARTICLE 11 : Chronologie biblique

1. Les docteurs de l'Eglise ne se sont jamais prononcés sur la doctrine des quatre yugas : ils l'ignoraient. Il n'y a, dans toute la littérature ecclésiastique, à ma connaissance tout au moins, aucune trace d'un enseignement quelconque à ce sujet. Echo affaibli de cette théorie, on trouve seulement chez de nombreux auteurs religieux la préoccupation de diviser l'histoire de l'humanité en périodes ; et puisque la Genèse enseigne que Dieu a opéré la création dans le temps en six jours, c'est-à-dire en six "moments" ou "phases", par la vertu d'un fiat éternel, il était assez naturel qu'on entendît, d'une manière analogue, que l'histoire de l'humanité comporte six âges, lesquels, pour un Isidore de Séville (560-636) par exemple, étaient :

- de la création au déluge,
- du déluge à Abraham,
- d'Abraham à David,
- de David à la captivité de Babylone,
- de cette captivité à la naissance du Christ,
- de la naissance du Christ à la fin des temps.

Cette division est la même chez un encyclopédiste de la deuxième moitié du XIIe siècle, Honorius d'Autun, à ceci près que, pour lui, la première période s'étend de la chute des anges à la fin du déluge. Ce qu'il faut surtout remarquer, c'est le souci de tous ces chronologistes d'établir une correspondance entre le sixième âge ou "jour" et la naissance du Christ. Ainsi le Sauveur est bien venu "à la fin des temps" et le septième jour sera celui de la résurrection universelle et de la rénovation de la création.

2. Nos médiévaux étaient dans l'ignorance de la doctrine des quatre yugas, mis à part ce qu'ils avaient pu lire d'approchant chez tel ou tel poète ou prosateur, grec ou latin, et qui pour eux n'était évidemment que des fables. Cette ignorance a persisté jusqu'à ce que les textes sanscrits qui font état de ces yugas eussent été traduits. Même alors, la grande majorité des chrétiens n'attachèrent aucune importance à cette doctrine et gardèrent la ferme conviction que le déluge biblique avait eu lieu au troisième ou au quatrième millénaire avant l'ère chrétienne et qu'il n'y a rien à chercher au-delà (1). La Bible résumait

(1) Pour Honorius d'Autun, l'histoire de l'humanité jusqu'à la naissance du Christ "au temps d'Octave", s'étendait sur 4753 ans.

tout. Ils n'avaient pas tort de le penser ; mais il y a diverses façons de lire et de comprendre les Ecritures.

3. Jusqu'à ce que les savants qui s'occupaient de ce qu'ils appellent la pré-histoire eussent déterré et classé les instruments de pierre polie et de pierre taillée, les chrétiens ne soupçonnaient donc nullement que l'histoire de l'homme s'enracine dans un passé sans commune mesure avec les temps que l'on trouve dans les Ecritures, quand on prend celles-ci au pied de la lettre. Ces découvertes commencèrent par donner aux théologiens un "complexe d'infériorité". L'homme est donc si vieux ! Et la Bible nen parle pas ! Comment expliquer ce silence ? Eux-mêmes commencèrent par se taire aussi devant ces témoignages irréfutables ; ensuite, il leur fallut bien réagir. Leur première préoccupation fut de sauver l'essentiel. On ne pouvait plus penser que l'histoire de l'homo sapiens ne s'étend que sur six mille ans ; d'un autre côté, l'évolutionisme se présentait comme une vérité intangible. Sans aller toujours jusqu'aux excès du Père Teilhard de Chardin, qui apportait pour beaucoup une solution propre à rassurer les âmes scrupuleuses, on tailla dans la Bible de façon à l'expurger de tout ce qui n'était pas en accord avec la science officielle devant laquelle tout ce monde tremblait.

4. La Genèse, quand on la prend littéralement, ne donne aucune indication vraisemblable sur les temps antérieurs au Déluge biblique, que personne n'a jamais nié complètement puisqu'à peu près tous les peuples anciens en avaient gardé le souvenir. A part ce qui est dit d'Adam, d'Eve, du péché originel, du meurtre d'Abel par Caïn, la Genèse garde le silence sur les temps antédiluviens, sauf en deux cas : celui des neuf patriarches qui moururent avant le Déluge et de Noé qui, à l'âge de 600 ans, avec les siens, traverse le cataclysme sans dommage ; et celui des Nephitim, qui ressemblent fort aux Titans grecs et aux Asuras hindous, et dont la Genèse nous dit (VI, 1 à 4) qu'ils vivaient en ces jours où "les fils de Dieu s'unissaient aux filles des hommes et qu'elles leur donnaient des enfants qui sont ces héros du temps jadis, ces hommes fameux". L'annotateur de la Bible de Jérusalem a raison de penser que ce texte "rappelle seulement le souvenir d'une race insolente de surhommes comme un exemple de la perversité croissante qui va motiver le Déluge." Et il ajoute : "Dès le IV<sup>e</sup> siècle de notre ère, les Pères ont communément interprété les "fils de Dieu" comme la lignée de Seth et les "filles des hommes" comme la descendance de Caïn. D'autres hypothèses peuvent être encore faites, sans pour autant en appeler, comme certains l'ont fait, à d'hypothétiques et absurdes "extra-terrestres".

5. Les problèmes que posent les considérations qui précèdent peuvent recevoir quatre solutions, et quatre seulement. On peut d'abord, comme le font tant d'esprits forts (ou qui se croient forts), rejeter tout en bloc en déclarant que la Genèse n'est qu'un ramas<sup>S. 13</sup> de fables. On ne retient alors, des Ecritures, que le nom de Jésus, homme aimable, doux utopiste, révolutionnaire manqué, etc. On peut ensuite, excès inverse, tout admettre aveuglément et sans discussion. Cela aussi est absurde et tout le monde est, je crois, d'accord là-dessus. On peut encore discuter les textes dans un esprit "scientifique", en procédant à un tri : d'un côté l'acceptable, qu'on retient ; de l'autre l'inacceptable, que l'on rejette. On dit alors que la Genèse <sup>m</sup>côtient des "traditions populaires", des "croyances naïves", toute une ivraie "folklorique" qu'il faut savoir séparer du bon grain raisonnablement admissible. Comme, cependant, l'Ancien Testament est un livre sacré, inspiré par l'Esprit divin, on ne sait d'ailleurs pas trop jusqu'où ces manipulations sont licites et même si leur principe n'est pas condamnable.

6. Aucune de ces trois solutions n'est à mon avis recevable. Ce qu'il faut faire, c'est interpréter, oui, mais non de la manière que veulent ceux qui s'efforcent par tous les moyens d'évacuer le surnature des Ecritures de façon à les rendre admissibles par le plus grand nombre. Il ne faut pas abaisser ce qui est élevé pour le rendre accessible, mais s'élever plutôt vers lui. Je suis un peu au courant, comme n'importe qui, des travaux de la critique historique des documents littéraires. Je sais donc qu'<sup>au</sup> fil du temps, des textes ont été remaniés, interpolés, voire déformés. Mais qu'est-ce que cela fait ? Dieu gouverne toutes choses. S'il a permis certain désordre dans les Ecritures, c'est qu'il n'était pas de conséquence ; c'est même peut-être qu'il servait son dessein. Je prends la Bible dans le texte français, latin, grec (ou hébreu, s'il s'agit des livres de la tradition juive) et m'incline devant ce qui est canonique. Cela dit, j'ose interpréter, pourvu que l'interprétation de la lettre ne porte pas atteinte à l'esprit, qui est l'esprit de Dieu et du Christ. Si je flaire quelque chose qui est en contradiction avec l'esprit de Dieu, je fais marche arrière aussitôt ; mais je fais également marche arrière dès l'instant où je subodore le laxisme, le modernisme, la solution facile, en accord avec les préjugés du temps. Et si, sur quelque point, le Magistère dit que je me trompe, s'il l'affirme au nom de la vérité qu'il détient, je me rétracte.

7. Bien des choses, dans la Bible, doivent, avec prudence et modestie, être interprétées dans un sens symbolique ou figuratif. Cette remarque s'applique notamment à toute la partie des Ecritures qui va d'Adam à Noé ; elle s'applique encore, mais à un degré moindre, à toute la partie qui va de Noé à Abraham. Est-ce que je crois qu'il y eut un premier homme, homme androgyne universel, appelé Adam, à l'image et à la ressemblance de Dieu ? Je crois cela. Et que Eve fut tirée d'Adam, de sorte qu'il y eut un premier couple qui tint lieu d'Homme universel ? Je crois cela aussi. Et que ce couple commit le péché originel qui n'est indiqué nulle part comme l'acte sexuel, mais seulement comme une transgression de la défense de porter la main sur l'Abre de Vie ? Je le crois encore. Je crois tout cela en essayant de comprendre : Fides quaerens intellectum ; non intelligo ut credam, sed credo ut intelligam, dit saint Augustin : il s'agit d'atteindre, par la foi aux Ecritures, l'intelligence de ce qu'elles enseignent. L'acte de foi est, tout d'abord, un acte de l'intelligence, tout en étant un acte provoqué par la Grâce divine ; mais ensuite l'intelligence, éclairée par la foi, a le devoir de sonder cette foi avec une grande chasteté d'esprit. Si l'on me demande si je crois à ce que les Ecritures nous disent des dix patriarches antédiluviens, ma réponse sera affirmative encore, mais j'ajouterai qu'il s'agit là d'un texte symbolique ou figuratif qu'il faut interpréter sans trahir la pensée profonde qui s'y exprime. Il serait vain de calculer les nombres d'années assignés aux patriarches antédiluviens pour établir la durée historique qui s'étend entre Adam et le Déluge (c'est une question que nous reprendrons) ; mais il serait téméraire de considérer ces indications scripturaires comme des croyances populaires ramassées négligemment par Moïse et dépourvues de toute signification et de tout intérêt. A partir de Noé, qui vécut encore 350 ans après le Déluge (il vécut, au total, 950 ans), les durées de temps ont un caractère plus historique, mais ici encore, et de la fin du Déluge à Abraham, il faut se garder d'une interprétation littérale. La Genèse nous propose une succession de personnages, de Sem (né cent ans avant le Déluge) à Abraham. Les Ecritures sont à la fois précises et contradictoires, du moins en apparence : Sem engendra Arphaxad deux ans ~~après~~ après le Déluge, c'est-à-dire qu'il était âgé de 102 ans ; mais on nous dit, par ailleurs, qu'il n'avait alors que cent ans (1). Quand on étudie les chronologies bibliques et que l'on s'est rendu compte de la minutie avec laquelle elles sont établies, on est obligé de conclure que cette unique erreur est voulue. Pourquoi ? Pour attirer notre attention sur le nombre  $102 = 6 \times 17$  ; pour que nous soyons donc avertis une nouvelle fois de

(1) Les données sont les suivantes : 1) Noé était âgé de cinq cents ans quand il engendra Sem (Genèse, V, 32). 2) Noé avait 600 ans quand eut lieu le Déluge (Genèse, VII, 6). Donc Sem avait cent ans lorsque survint le Déluge. Mais : 3) Sem était âgé de cent ans quand il engendra Arphaxad, deux ans après le Déluge (Genèse, XI, 10).

l'importance du nombre 17, au cas où nous n'aurions pas vu qu'il a été déjà donné à deux reprises : une première fois quand il nous a été dit que c'est au dix-septième jour du sixième mois (de la six centième année de Noé) que "les sources du grand abîme firent irruption" (Genèse, VII, 11) ; et une seconde fois, un peu plus loin, quand il est rapporté que l'Arche s'arrêta à la fin du Déluge, le septième mois, le dix-septième jour (Genèse, VIII, 4). Ces détails seraient oiseux et même dérisoires s'ils n'avaient, au contraire, une extrême importance. Ils sont donnés volontairement afin que nous puissions comprendre en temps opportun. Mais on liquide la question en affirmant que ce sont là des "récits populaires", - comme si, même en ce cas, nous ne devons pas être très attentifs ; car les "récits populaires" cachent souvent des vérités qu'ils ont pour fonction de transmettre et qui, l'heure venue, sont décryptées.

8. Revenons à la chronologie des personnages bibliques, de Sem à Abraham, chronologie d'autant plus surprenante que, si on la prend littéralement, elle donne, ainsi que nous l'avons déjà noté, une durée de temps de 292 ans, de la naissance d'Arphaxad à celle d'Abraham, et de 294 ans, de la fin du Déluge à la naissance d'Abraham (1). Et comme il nous est dit que Noé vécut encore 350 ans après le Déluge (Genèse, IX, 28), ce patriarche serait mort 56 ou 58 ans après la naissance d'Abraham, si nous acceptons, comme nous le ferons plus loin, qu'Abraham naquit en 2170 avant notre ère. Mais lorsque les Ecritures nous parlent d'Abraham, elles ne soufflent plus mot de Noé.

Une nouvelle conclusion est alors à tirer : de la fin du Déluge à la naissance d'Abraham, la durée de 294 ans n'est pas non plus historique ; elle est symbolique encore, ou figurative ; et l'on s'en rend aisément compte quand on voit que :

$$294 = 6 \times 7^2 = 14 \times \Delta 6$$

ce qui met en évidence une nouvelle fois le nombre 7, donné ci-dessus au carré.

---

(1) Sem engendre Arphaxad deux ans après le Déluge. Arphaxad engendre Salé à trente ans. Salé engendre Eber à trente ans aussi. Eber engendre Phaleg à trente-quatre ans. Phaleg engendre Réu à trente ans. Réu engendre Sarug à trente-deux ans. Sarug engendre Nacher à trente ans. Nacher engendre Tharé à vingt-neuf ans. Tharé engendre Abram (Abraham) à soixante-dix ans (Genèse, XI, 10 à 26). Dix patriarches à nouveau ; et de la naissance d'Arphaxad à celle d'Abraham, 292 ans ; mais de la fin du Déluge à la naissance d'Abraham, 294 ans.

9. Deux durées de temps s'offrent donc à nous, l'une de 294 ans, l'autre de 292 ans, cette dernière de la naissance d'Arphaxad, fils de Sem, deux ans après le Déluge, jusqu'à la naissance d'Abraham. C'est la leçon irréfutable que nous donne Genèse, XI, 10 à 26. Il s'est écoulé 294 ans de la fin du Déluge à la naissance d'Abraham et 292 ans de la naissance d'Arphaxad à la naissance d'Abraham. Cela étant, voici une importante remarque qui est de nature à nous confirmer dans le sentiment que la chronologie des temps post-diluviens est non seulement figurative, comme nous l'avons déjà dit, mais lourde encore d'un <sup>en</sup> enseignement secret d'une importance capitale.

10. Avec Abraham commence l'histoire proprement dite, selon la Genèse. Il sera établi à l'article suivant qu'Abraham naquit en 2169 ou en 2170. Cette dernière date paraît préférable pour diverses raisons. Comme nous avons cru, d'autre part, pouvoir dater le Déluge de l'an 4256 avant notre ère, il se serait écoulé, historiquement, 2086 ans du Déluge à Abraham, ou plus exactement de l'an 2 après le Déluge à la naissance d'Abraham. Or la Genèse assigne à la durée des temps qui séparent ~~entre~~ ces deux événements, 292 ans, alors que nous devrions en compter 294. Pourquoi ? Pour nous amener au nombre 714 par le rapport :

$$\frac{2086}{292} = 7,14 = \sqrt{51}$$

$$7,14 \longrightarrow 714 = 42 \times 17.$$

Ici donc encore la Genèse recèle un message chiffré qui nous donne un diviseur capital de la Grande Année solaire seconde, laquelle régit les temps depuis le Déluge :

$$714 \times 36 = 25704 (1).$$

~~11. Nous ferons encore une remarque au sujet de ces nombres 2086 et 292.~~

$$\begin{aligned} \frac{2086}{143} &= 14,587412 ; \\ 587412 &= 777 \times 7 \times 108, \\ \frac{292}{143} &= 2,041958 ; \\ 041958 &= 777 \times 54 = 777 \times \frac{108}{2} \end{aligned}$$

(1) Le triangle de 714 est 255255 = 255 x 1001. Outre le fait que 1001 est le produit de 143 (11 x 13) par 7, et 255 celui de 17 par 15, ce nombre triangulaire se laisse comparer à 25704, notamment de la façon suivante : 257040 - 255255 = 1785 = 15 x (7 x 17). Nous retrouverons ces nombres plus tard.

ARTICLE 12 : Abraham et Moïse

1. Avec Abraham commence, dans la Genèse, le récit proprement historique. On comprend, après ce qui a été dit plus haut, que nous ne pouvons pas faire dépendre cette historicité des durées antérieures, lesquelles sont de deux sortes :

- de la création d'Adam au Déluge, 1656 ans (1) ;
- du Déluge à la naissance d'Abraham : 294 ans.

Au total : 1950 ans (= 13 x 150).

Nous devons donc nous y prendre d'une autre façon pour situer correctement Abraham dans le temps. A cet effet, nous chercherons une date historique suffisamment sûre, par exemple celle de la construction du temple de Jérusalem, sous Salomon. De là, au moyen des Ecritures, qui ne manqueront jamais de nous éclairer, nous remonterons dans le passé jusqu'à Abraham. Les années à compter ne seront plus symboliques ou figuratives, mais astronomiques. En tant que telles, elles peuvent être soit solaires et de 365 jours  $\frac{1}{4}$  environ, soit lunaires et basées sur le retour périodique des phases de la lune. Or les Hébreux, ou plutôt les Juifs, c'est-à-dire les Hébreux relativement récents, avaient et ont encore un calendrier essentiellement lunaire. Malgré cela nous devons faire cette hypothèse que les années dont parle la Bible sont des années solaires, - hypothèse qui peut être soutenue quand on sait que le calendrier égyptien était solaire et que les anciens Hébreux, qui avaient séjourné plusieurs siècles en Egypte, ont pu, dans leurs écritures, user de ce calendrier. En formulant cette hypothèse, nous ne ferons que suivre l'exemple que nous donnent tous les historiens calculateurs de dynasties. Au surplus, nos dates pourront être rapportées à l'ère chrétienne, comptée en années solaires.

2. Les dates de Salomon nous seront données par Louis Delaporte (2) : Salomon régna de 972 à 933 ou 932. (Ces dates sont admises par tous les historiens.) Voilà un point de départ sûr, à partir duquel nous pouvons savoir, par

(1) Le détail de cette chronologie symbolique sera donné ultérieurement.

(2) Les Peuples de l'Orient méditerranéen, I. Le Proche-Orient asiatique, collection "Clio", P.U.F., Paris, 1938, p. 227.

(2) Nous rajouterons en dessous, une ~~fin de chapitre~~ qui a déjà été soumis ~~à la section 12 de l'article 2~~ de la section 12 de l'article 2 du chapitre III.

à l'ampère  
fiant,  
un solent

l'Ancien Testament, que le temple de Jérusalem fut construit de 969 à 962 (I Rois, VI, 37). Remontons maintenant à partir de là dans le passé en nous aidant des Ecritures.

(a) Entre la sortie des Israélites d'Egypte, sous la conduite de Moïse et le commencement de la construction du Temple, les Ecritures nous disent que l'on compte 480 ans (1) La sortie d'Egypte eut donc lieu en 1449, soit sous ~~Thoutmosis III~~ (1504-1450), soit sous Aménophis II (1450-1425 ?), pharaons de la XVIIIe dynastie (2). Donc les Hébreux entrèrent en Terre promise en 1409, date de la mort de Moïse.

(b) Les Israélites étaient restés captifs des Egyptiens durant 430 ans (Exode, XII, 40). Fuyant la famine qui régnait en terre de Canaan, ils n'étaient, quand ils pénétrèrent en Egypte, que quelques dizaines seulement, sous la conduite de Jacob : ses fils, leurs femmes, leurs enfants, leurs serviteurs. C'était en 1879, probablement à l'époque du pharaon Sésostri III. Au cours des temps, les fils d'Israël pullulèrent en Egypte et, nation dans une nation, furent bientôt une occasion répétée de troubles. Ils furent alors peu à peu asservis et ~~utilisés pour les~~ basses besognes. Lorsque, sur l'ordre de Dieu, Moïse, qui occupait de très hautes fonctions à la cour d'Egypte, entreprit de les faire sortir de la "maison de servitude" et de les ramener en Terre promise, la terre de leur père Abraham, les Israélites étaient six cent mille "hommes de pied, sans compter les enfants".

(c) Nous savons donc que Jacob et les siens entrèrent en Egypte en 1879 : Joseph, fils de Jacob, celui qui avait été vendu par ses frères, était devenu l'homme de confiance du pharaon. Il s'agit maintenant de remonter jusqu'à Abraham. Ici encore les Ecritures nous sont d'une aide précieuse. Elles nous disent (Genèse, XXXVI, 7 à 9) que Jacob, lorsqu'il fut présenté au pharaon, avait 130 ans. Il était donc né en 2009 et, nous est-il dit encore, dans la soixantième année d'Isaac qui, lui-même, était né dans la centième année d'Abraham (3). Il convient donc de faire naître Abraham en 2169 et, par conséquent, de situer la conception du patriarche en 2170.

- (1) "En la quatre cent quatre-vingtième année après la sortie des enfants d'Israël du pays d'Egypte, la quatrième année du règne de Salomon sur Israël, au mois de ziv, qui est le second mois, il (Salomon) bâtit la maison de YHVH" (I, Rois, VI, 1).
- (2) La chronologie des pharaons de la douzième dynastie (2000-1785) est, en effet, incertaine. Les dates de Sésostri III sont 1887-1850 ou 1878-1843, ou 1876-1836. Le prédécesseur de Sésostri III est Sésostri II.

(3) Genèse, XXI, 5.

3. Je sais bien que c'est là ce que les historiens refusent d'accepter. Ils situent Abraham - qui vécut 175 ans - au XIXe siècle, en dépit des indications fort précises des Ecritures, ~~même~~ lorsque, de confession catholique, ils reconnaissent l'autorité, généralement parlant, de celles-ci. Pourquoi donc ? Parce que, principalement, il leur paraît plus conforme à la vérité de voir en Jacob et les siens un groupuscule de sémites perdu dans la masse des envahisseurs Hyksos, lesquels régnèrent sur l'Egypte entre 1730 et 1580. La solution ~~qui~~ leur paraît en accord avec des faits historiques bien connus ; elle a donc leur préférence.

et cela même

Ceux qui sont partisans de cette chronologie "basse" situent aussi, pour des raisons que je ne puis exposer ici mais qui ne sont pas péremptoires, le règne d'Ammourapi, le sixième roi sémite de la dynastie amorrhéenne de Babylone, entre 1791 et 1748. La plupart des historiens ont rallié ce point de vue, mais non pas tous ; Louis Laporte, déjà cité, place le règne de ce grand roi entre 2003 et 1961 (1).

4. La question est complexe et controversée. Si Abraham est né en 2169, la date de sa mort est 1994. D'autre part, si Ammourapi a régné de 2003 à 1961, les deux hommes sont, quelques années durant, - de 2003 à 1994, - contemporains. Il est alors tentant d'assimiler Ammourapi au roi de Sennaar Amraphel, de Genèse XIV, 1, qui participa à la guerre de la vallée de Siddim. On a fait cette assimilation, qui n'échappe pas à toute critique ; car à supposer que cette guerre ait eu lieu la première année du règne d'Ammourapi, c'est-à-dire en 2003 selon la chronologie de Delaporte, Abraham aurait eu déjà 166 ans. Or ce n'est qu'après cette guerre qu'Abraham, âgé de cent ans, ~~généralisa~~ ~~Isaac~~

~~le~~ le comput que je propose ici). Pour que les événements concordent, il faut au moins, comme le propose de son côté sir Charles Marston, dont je parle plus loin, situer le règne d'Ammourapi entre 2067 et 2025 ce qui, après tout, n'est pas absolument impossible quand on connaît la fragilité de toutes les hypothèses émises par les historiens du Proche-Orient asiatique. Mais il est peu probable que l'Amraphel des Ecritures soit l'Ammourapi dont nous parlons. On connaît de nom un autre Ammourapi, beaucoup moins illustre que le premier, bien qu'il ait été roi de Hanna.

est son fils (en 2069) selon

(1) Louis Laporte fit paraître son livre sur les peuples du Proche-Orient asiatique en 1938 ; on m'objectera que des documents nouveaux obligent à ne pas accepter la chronologie de cet historien. Mais ces documents ne sont pas contraignants ; ils permettent seulement de formuler l'hypothèse de la chronologie basse.



5. Le noeud du problème est la date du raid foudroyant des Hittites indo-européens qui mit fin à la dynastie amorrhéenne de Babylone. Louis Delaporte situe cet événement mémorable en 1806 ; le professeur tchèque Hrozny veut que ce soit en 1594 (1). La différence de 212 ans, importante parce qu'elle retentit sur une multitude de faits historiques, est la base de ce qu'on appelle la chronologie basse. La question est de savoir si cette dernière est absolument irréprochable. L'histoire des troisième et deuxième millénaires avant notre ère est pleine d'incertitudes qui ont été l'occasion de discussions passionnées. Toujours est-il que Charles Marston (2) avance, comme date de naissance d'Abraham, l'année 2160, et pour le règne d'Ammourapi les années 2067 et 2025, selon, dit-il, des "tablettes de contrat qui tantôt mentionnent la date de la moisson ou de la récolte de l'orge, tantôt le trentième jour du mois : on voit donc qu'Hammurabi (Ammourapi) aurait régné de 2067 à 2025 av. J.-C. ~~Cette~~ période s'adapterait exactement à la vie d'Abraham, ainsi qu'elle fut calculée d'après la manière de dater de Jéricho." Pour cet auteur ~~anglais~~, Abraham entre en terre de Canaan (Genèse, XII, 4) à l'âge de 75 ans, soit en 2089, et la guerre des rois de Genèse XIV aurait eu lieu réellement sous le règne de l'amorrhéen Ammourapi.

6. Les calculs de Marston s'appuient également, comme ceux que j'ai présentés plus haut, sur les données de l'Ancien Testament. Ce qui est digne de remarque est que son point de départ historique n'est cependant pas la date du commencement de la construction du Temple de Jérusalem, mais celle de la destruction de la ville de Jéricho par Josué. D'après les fouilles du professeur Garstang, cette ruine fut consommée en 1400. A partir de là, Charles Marston se fie aux données bibliques (errance dans le désert du Sinaï, sous Moïse, date de l'Exode, durée de la captivité des Israélites en Egypte, âges d'Isaac et d'Abraham) et aboutit, comme dit plus haut, à l'année 2160, date qui ne diffère que de neuf ou dix ans de celle que j'ai proposée au lecteur. Charles Marston n'ignore d'ailleurs pas la chronologie basse, qu'il a l'honnêteté de mentionner ; il sait que la dynastie amorrhéenne de Babylone pourrait avoir pris fin en 1595/94, plutôt qu'en 1806 par exemple. Visiblement, cela n'est pas son sentiment. Néanmoins, il se borne à noter que sur cette question "épineuse" l'accord n'est pas encore fait entre les chercheurs spécialisés, ce qui implique qu'à la question relative aux dates d'Abraham, deux réponses peuvent être faites.

(1) Bedrich Hrozny, Histoire de l'Asie antérieure, de l'Inde et de la Crète, Payot, Paris, 1947, p. 129.

(2) The Bible is true traduit en français sous le titre : La Bible a dit vrai, Plon, Paris, 1956, p. 78.

ajoute,  
Et c'est  
c'est  
à cette

Pour être à même de suivre les "chercheurs spécialisés" dans leurs travaux, il faut être soi-même au moins aussi compétent qu'eux ; il faut vouer sa vie à des investigations qui souvent n'aboutissent qu'à des résultats décevants. Je ne suis pas spécialiste de ces questions, mais je m'efforce d'être bien informé et tout à la fois objectif. La conclusion que finalement je tire est qu'on ne péche pas contre l'histoire en faisant naître Abraham en 2170/2169 avant notre ère. On ne péche pas contre l'histoire parce que l'accord ne règne pas chez les historiens et que ceux-ci, bien souvent, refusent systématiquement de prendre en considération les données bibliques.

7. Voilà donc où en sont les choses sur le plan de la science historique. Si, maintenant, je me place sur le plan de l'eurythmologie, où certainement les savants historiens refuseraient avec indignation de me suivre, je constate que la date 2170/2169 de la naissance d'Abraham s'accorde merveilleusement avec la date "schématique" de 2114 que nous avons assignée plus haut au commencement de l'ère du Bélier : en 2114, Abraham avait cinquante-cinq ans. Une autre remarque que l'on peut aussi faire est que l'ère des Poissons, commencée en 28 de notre ère (baptême du Christ), s'achève "schématiquement" en 2170. Or, il ne faut forcer la date de la naissance d'Abraham que d'une année pour avoir la même date, mais avant l'an zéro du Christianisme, et cela aussi est, eurythmologiquement, assez remarquable, d'autant que, dans ces conditions, les temps qui vont de la naissance d'Abraham, père spirituel des juifs, des chrétiens et des musulmans, à la fin "schématique" des temps, comptent 2170 années, de part et d'autre du zéro de l'ère chrétienne. Si nous consultons le sizain de 2170, qui est 174825, on voit qu'il est le produit de 777 par 225, c'est-à-dire par  $3^2 \times 5^2$ .

8. A l'appui de la thèse qui fait naître Abraham en 2170/2169 (ou, selon Marston, en 2160), on peut encore se référer à Eusèbe (267-340), né à Césarée de Palestine et qui, dans son Histoire ecclésiastique, rapporte que beaucoup de chrétiens souffrirent pour leur foi en la quinzième année du règne de Domitien, - soit vers 95/96, - date qui correspond, dit-il "à la 2110e année d'Abraham". Donc, selon Eusèbe, - et les Anciens en savaient souvent beaucoup plus long que nous ne nous l'imaginons, - Abraham serait né en 2015 avant le Christ et mort en 1840, s'il faut compter les 2110 années d'Eusèbe à partir de la naissance du patriarche. Ces indications nous ramènent à l'époque d'Ammourapi, sixième roi de la dynastie amorrhéenne de Babylone, et apogée de cette dynastie.

Entre 2170 et 2110, il y a une différence de soixante ans, c'est vrai ; mais il est également vrai que les précisions apportées par Eusèbe de Césarée situent Abraham dans un passé beaucoup plus reculé que ne veulent bien l'admettre nos historiens, - quand, pour eux, toutefois, Abraham est autre chose qu'un personnage mythique. Au surplus, que signifie l'expression "année d'Abraham" ? Est-ce celle de sa naissance ? Nous venons de le supposer. Mais les 2110 années antérieures à la persécution de Domitien nous menant à la date de 2015, qui est aussi une "année d'Abraham", celui-ci avait alors 60 ans.

9. Les partisans de la chronologie basse font vivre Moïse au XIII<sup>e</sup> siècle, quand ils consentent encore à ne pas mettre en doute son existence. L'exode des Hébreux aurait eu lieu vers 1200, sous le pharaon Menephtah, successeur de Ramsès III. Mais de cela même la science officielle n'est pas trop certaine. Elle croit savoir seulement que des nomades du désert syrien, les Khabirous, envahirent les provinces égyptiennes d'Asie à l'époque d'Aménophis II, dont le règne commence en 1450, sans que l'on sache quand il prit fin. Ces Khabirous seraient les ancêtres de Hébreux, à ce que l'on suppose, - car on n'en est pas absolument sûr (1). L'opinion commune est que la vie de Moïse, - si tant est qu'un personnage de ce nom ait existé, - ne nous est connue que par la tradition biblique, ce qui est vrai, de sorte qu'elle pose un problème d'histoire insoluble. Pour Martin Buber, ce problème est celui d'un "inextricable mélange de faits et de légendes". Moïse incarnerait la foi originelle des Hébreux ; il ne serait pas nécessairement, pour autant, le Conducteur et le Législateur que la Bible nous dépeint (2). Au contraire, la foi dans les Ecritures nous invite à voir en ce personnage, qui était peut-être égyptien (3), un homme de

- 
- (1) Etienne Drioton et Jacques Vandier, Les Peuples de l'Orient méditerranéen, II L'Egypte, P.U.F., Paris, 1952 (troisième édition), p. 414. Cette volumineuse étude, fort bien faite au demeurant, ne parle des Hébreux que tout à fait incidemment et sans développer la question qu'ils posent. Moïse n'est même pas cité.
- (2) Moïse, P.U.F., Paris, 1957, chapitre premier.
- (3) Autre question controversée, une fois admise l'existence historique de Moïse : était-il israélite ou égyptien ? Son nom, Moshe, est égyptien, et si c'était un Hébreu, il était profondément égyptianisé. L'hypothèse a été faite que Moïse était un Egyptien, choisi par Dieu pour délivrer les Israélites. Elle s'appuie sur un texte de saint Paul (Hébreux, XI, 24 et 25) : "C'est par la foi de Moïse, devenu grand, refusa de s'appeler fils d'une fille de pharaon, aimant mieux partager les épreuves du peuple de Dieu que de posséder la jouissance passagère du péché". L'Ecriture nous invite à penser que Moïse était israélite.

haute science, "instruit dans toute la sagesse des Egyptiens, puissant en paroles et en oeuvres" (Actes, VII, 22). On sait communément, en effet, que Moïse, auteur du Pentateuque, fut choisi par Dieu pour délivrer le peuple d'Israël, fonder la tradition hébraïque et préparer la venue du Christ sauveur ; on oublie le plus souvent qu'il avait reçu l'éducation d'un prince égyptien, la plus complète et la plus réservée.

Nous pensons que Moïse a vu le jour en 1520, - l'époque de la XVIII<sup>e</sup> dynastie (1), - et qu'il mourut en 1400 sur le mont Nébo, au seuil de la Terre promise. Il y avait alors déjà treize siècles que la grande pyramide de Khéops posait aux hommes son énigme.

10. Certains historiens ne peuvent résister à la tentation d'associer le monothéisme rigoureux de Moïse (qui ne fait que suivre Abraham) à la fameuse réforme d'Aménophis IV (1372-1354), encore appelé Akhnaton, époux de la non moins fameuse Néfertiti et auteur de ce que l'on a appelé le "schisme atonien". Cette réforme fut très certainement une tentative d'imposer aux Egyptiens un monothéisme analogue à celui des Hébreux, le Dieu unique étant symbolisé par le disque solaire (Aton). On a donc conclu que Moïse devait avoir vécu à la cour d'Aménophis IV, souverain souffreteux, voire épiléptique, et influençable : il aurait subi l'axendante de Moïse, tenté le "schisme" atonien... Ou bien, ce serait plutôt Moïse qui aurait adopté les convictions d'un souverain faible de corps, mais d'esprit puissant. Ce qui est certain, c'est qu'Aménophis IV accomplit une réforme, qui échoua, et qu'il la voulut cependant si définitive qu'il changea son nom ("Amon est satisfait") en celui d'Aknaton ("agréable à Aton") et fonda même une nouvelle capitale, Akhat-Aton (site actuel de Tell al-Amara) pour mieux rompre avec le passé. La réforme fit faillite et le nom du fils d'Aménophis IV, Thout-ankh-Amon, indique à ~~à~~ suffisance un rapide effacement du culte d'Aton et une restauration de celui d'Amon.

---

(1) Et plus précisément celle de Thoûtmosis Ier (1530-1520).

11. Rien de tout cela ne prouve que Moïse fut un dignitaire d'Aménophis IV et de Néfertiti (qui fut peut-être, elle, l'instigatrice de la réforme). Il est parfaitement possible qu'il y eut, en Egypte, - disons : entre environ 1500 et environ 1350, entre Thoutmôsis III et Thout-ank-Amon, - de profonds remous religieux. Et si c'était Moïse l'origine involontaire de ces troubles ? Un événement comme l'exode en masse des Hébreux sous la conduite d'un personnage de l'envergure de Moïse dut provoquer de l'agitation dans les esprits. Sans en faire un roman, on peut se figurer Moïse comme un réformateur égyptien, d'ailleurs inspiré par Dieu, qui tenta d'implanter son monothéisme en Egypte, essuya un échec et alors se tourna du côté des Hébreux, ce qui est encore plus plausible si Moïse était hébreu, comme le dit l'Écriture, et non égyptien, comme nous en avons fait la supposition. Mais, sortant d'Egypte avec son peuple, Moïse aurait laissé derrière lui un ferment de réforme spirituelle : c'est ce ferment qui aurait provoqué la réforme d'Aménophis IV, un siècle plus tard.

ARTICLE 13: Le bienheureux Grignon de Montfort

1. Le 22 avril 1842, c'est-à-dire 16 ans avant l'apparition de la Vierge à Lourdes et 12 ans après son apparition à Catherine<sup>ne</sup> Labouré (1), un père de la Compagnie de Marie, bibliothécaire de la maison mère, trouvait par hasard, à Saint-Laurent-sur-Sèvres, "confondu avec un grand nombre de livres tronqués, un manuscrit aux feuillets détachés, rangés toutefois en bon ordre". Reconnu aussitôt par le missionnaire et son supérieur pour être l'oeuvre indubitable du père Louis-Marie Grignon de Montfort, fondateur de l'institut, le précieux manuscrit fut immédiatement transmis à la cure épiscopale de Luçon, ~~qui l'envoya~~ <sup>qui l'envoya</sup> à Rome, où déjà étaient parvenus ~~les~~ <sup>les</sup> autres écrits examinés en vue de la béatification ~~de Grignon~~ <sup>de Grignon</sup>. Cet ouvrage ne portait pas de titre original. On lui attribua, quand il parut, celui de Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge (2).

2. Né à Montfort-sur-Meu en 1673, mort à Saint-Laurent-sur-Sèvres en 1716, fondateur des Filles de la Sagesse et des Prêtres du Saint-Esprit, ~~le~~ ~~Grignon~~ Grignon de Montfort, béatifié par Léon XIII, se recommande par une foi profonde et un amour dévotieux ~~en~~ <sup>à</sup> Marie médiatrice. Cette dévotion, qu'un père a appelée "le fondement d'une nouvelle école de spiritualité", n'a d'autre but que de provoquer plus rapidement le règne de Jésus-Christ. Toute la doctrine de Grignon de Montfort peut être résumée par ces mots : "consécration de soi-même à Jésus-Christ, la Sagesse incarnée, par les mains de Marie". Il ne s'agit donc pas, chez Grignon de Montfort, et comme certains ~~ont~~ <sup>ont prétendu,</sup> d'une déviation de la doctrine des Evangiles, dont l'Eglise romaine a le dépôt. "L'appartenance à Marie n'est que l'extension, la conséquence de l'appartenance à Jésus, et le moyen d'y parvenir plus sûrement." ~~Le~~ <sup>Le</sup> Christ est le médiateur entre l'homme et Dieu, ~~la~~ <sup>la</sup> Vierge est la médiatrice entre l'homme et le Christ.

(1) L'Eglise catholique ne reconnaît à ce jour (1980), et sans pour autant en faire un article de foi, que huit apparitions de la Vierge, dont elle favorise la dévotion : 1) à Paris, en 1830, à Catherine Labouré ; 2) à la Salette, en 1846, à Pierre Maximin Giraud et à Françoise Mélanie Mathieu Calvat ; 3) à Lourdes, en 1858, à Bernadette Soubirou ; 4) à Pontmain, en 1871, à Eugène et à Joseph Barbolette ; 5) à Pellevoisin, en 1876, à Estelle Faguet ; 6) à Fatima, en 1917, à Lucie de Jesus dos Santos, François et Jacinthe Marte ; 7) à Beauraing, en 1932-1933, à un groupe de six enfants ; 8) à Banneux, en 1933, à Mariette Béco-Wégimont.

(2) J'utilise l'édition dite "du Centenaire" (1842-1942), Librairie mariale, calvaire Montfort, Pontchâteau, France.

Lism

3. Le Traité de la vraie dévotion à la sainte Vierge, écrit en 1712, demeura donc longtemps ignoré des fidèles. La publication de cet ouvrage paraît avoir été contrariée par les Jansénistes ; ensuite, pendant la Révolution française, le manuscrit fut égaré. Grignon de Montfort avait-il pressenti ces tribulations ? Il écrit en tout cas, au paragraphe 114 de son Traité : "Je prévois bien des bêtes frémissantes, qui viennent en furie pour déchirer avec leurs dents diaboliques ce petit écrit et celui dont le Saint-Esprit s'est servi pour l'écrire, ou du moins pour l'envelopper dans les ténèbres et le silence d'un coffre, afin qu'il ne paraisse pas. Ils attaqueront même et persécuteront ceux et celles qui le liront et le réduiront en pratique."

4. Pour un catholique qui refuse de transiger avec le siècle, il est indubitable que les apparitions de la Vierge, qui s'échelonnent sur un siècle, - je parle des apparitions reconnues par l'Eglise, - ont un sens eschatologique d'une capitale importance, et le bienheureux Grignon de Montfort, avant même que la Vierge ne se manifestât, a eu le sentiment profond de la fonction que doit exercer Marie à la fin des temps. Il est tout aussi indubitable qu'à partir du moment où la Vierge s'est manifestée, Satan a mis tout en oeuvre pour brouiller les cartes. Il a notamment contrefait des apparitions mariales de sorte qu'ici comme partout d'ailleurs la plus grande prudence est de rigueur. Entre 1830 et 1970, on recense près de cent-vingt apparitions, ce qui est énorme (1). Il vient immédiatement à l'esprit que des centaines de pauvres gens ont été abusés de cette façon comme d'autres centaines l'ont été par les fameuses soucoupes volantes : les uns ont vu et affirment, les autres n'ont rien vu et nient ; ceux qui se croient les plus sages gardent le silence. ~~Si j'étais moi le lieu de le faire d'aujourd'hui je ne le ferais pas car il n'est pas possible qu'il y eusse des apparitions mariales ou d'autres sujets relatifs qui n'aient été que des impostures ou des menteurs ou des hallucinés. La date qu'il y a eu encore d'autres et je dis tout net ma pensée.~~

La Vierge est apparue vraiment un certain nombre de fois. Combien ? ~~Je ne sais pas~~ je me fie à l'Eglise, qui n'a retenu que huit cas sans en faire, comme je l'ai rappelé ci-dessus, un article de foi (2). Puisque l'Eglise a retenu favorablement ces huit apparitions, il serait téméraire de les révoquer en doute. Voilà un aspect de la question. Un second est que, dans un grand nombre de cas, je pense, mais non pas dans tous ceux que l'Eglise n'a pas jugé à propos de retenir, il y a apparition non pas de la Vierge, mais de quelqu'un qui serait charmé qu'on le

(1) E. Tizane, Les Apparitions de la Vierge, Tchou, Paris, 1977.

(2) Il est très significatif que le pape Jean Paul II, lors de son voyage à Paris en 1980, ait tenu à se recueillir dans la chapelle du couvent des Filles de Saint-Vincent, rue du Bac, où eurent lieu les premières de toutes les apparitions de la Vierge : à Catherine Labouré, dans la nuit du 18 au 19 juillet 1830, le samedi 27 octobre et en décembre de la même année, puis en mars et en septembre 1831.

ou suites  
d'apparitions,

prît pour un autre et qui a tout intérêt à troubler les esprits de toutes les façons possibles, y compris, peut-être, en faisant apparaître des objets bizarres dans le ciel. Je ne veux pas analyser cette question. Le principe de manifestations sataniques est théoriquement possible ; il se peut donc qu'il y en ait, d'une sorte ou d'une autre. Quant à savoir où, quand et comment, ce serait là l'objet d'une enquête immense que je ne peux entreprendre ici, parce qu'elle excéderait les dimensions de cet ouvrage et, surtout, parce que je n'ai pas la compétence qu'un tel travail exigerait. Mais puisque l'Eglise ne s'oppose pas à la dévotion à la Vierge de Paris, de La Salette, de Lourdes, de Pontmain, de Pellevoisin, de Fatima, de Beauraing et de Banneux, je m'adresse à Elle dévotement, à Elle qui ne pouvait nous apparaître qu'à la fin des temps.

5. "C'est par la très Sainte Vierge, écrit Grignon de Montfort, que Jésus est venu au monde ; et c'est aussi par elle qu'Il doit régner dans le monde. Marie a été très cachée dans sa vie : son humilité a été si profonde qu'elle n'a point eu sur la terre d'attrait plus puissant et plus continuel que de se cacher à elle-même et à toute créature, pour n'être connue que de Dieu seul." Et encore "Marie a été inconnue jusqu'ici et c'est une des raisons pourquoi Jésus-Christ n'est point connu comme il doit l'être. Si donc, comme il est certain, la connaissance et le règne de Dieu arrivent dans le monde, ce ne sera qu'une suite nécessaire de la connaissance et du règne de la Très Sainte Vierge Marie, qui l'a mis au monde la première fois et le fera éclater la seconde" (souligné par moi).

6. Voilà qui nous renseigne déjà clairement sur le sens et la portée des apparitions de la Vierge Marie. Certes, le Christ règne dans quelques coeurs très purs, mais il ne règne pas encore sur le monde, avec plénitude et d'une façon ~~véritable~~. Plus que jamais, au contraire, le monde est, ou semble être, entre les mains de Satan. Ce n'est qu'en espérance que le Christ est le Roi du monde. Mais nous savons qu'il doit régner un jour, et pour les siècles des siècles, d'un règne théocosmique. De même qu'Il règne déjà au ciel, de même Il doit régner un jour sur la terre, d'un règne visible, ~~véritable~~. Quand cet événement immense et glorieux adviendra-t-il ? Nous ne le savons pas avec exactitude mais le bienheureux Grignon de Montfort nous affirme que ce Règne suivra la connaissance, par le monde, de la Vierge. Voilà le sens profond des apparitions de Marie.

indubitable.

irréfutable.

7. C'est par Marie, nous rappelle le Bienheureux, que Jésus voulut commencer ses miracles. C'était à Cana ~~de Galilée~~ où, à la demande de sa mère, Jésus changea une eau insipide en vin savoureux (Jean, II, 1 à 11 ; IV, 46). Présente au début de l'Évangile, la Vierge l'est aussi à sa fin quand, au pied de la croix (Jean, XIX, 25), elle assiste au ruissellement du sang divin, de ce sang en lequel le vin eucharistique, par un autre miracle, se change chaque jour à l'autel. Entre le premier et le second moment, il n'est pour ainsi dire pas question de la Vierge. La Vierge n'apparaît qu'au début et à la fin. On peut donc penser, puisque la Vierge s'est manifestée, que l'histoire de l'homme touche à sa fin.

ou à ceux qui, à côté que coûte, ou croient

8. Cette vue paraîtra osée et surprenante, et même scandaleuse aux chrétiens timides ~~à~~ à évacuer tout surnaturel du christianisme. Elle n'en est pas moins conforme à la pensée de Grignon de Montfort. "Marie a produit, avec le Saint-Esprit, la plus grande chose qui ait été et sera jamais, qui est un Dieu-Homme, et elle produira conséquemment les plus grandes choses qui seront dans les derniers temps : la formation et l'éducation des grands saints qui, sur la fin du monde, lui sont réservées..." La "fin du monde", comme telle, n'intéresse d'ailleurs par le Bienheureux. Son unique objet est la dévotion à la Vierge, qui conduit à la dévotion au Christ, et parce qu'elle y conduit. Mais, manifestement inspiré, il ne peut s'empêcher d'articuler d'étonnantes prophéties : "J'ai dit que cela arriverait particulièrement à la fin du monde, et bientôt, parce que le Très Haut avec sa Sainte Mère doivent se former de grands saints qui surpasseront autant en sainteté la plupart des autres saints que les cèdres du Liban surpassent les petits arbrisseaux..." (1). C'est par Marie que le salut du monde a commencé ; et c'est par Marie qu'il doit être consommé. Marie n'a presque point paru dans le premier avènement de Jésus-Christ, afin que les hommes, encore peu instruits et éclairés sur la personne de son Fils, ne s'éloignassent pas de la vérité, en s'attachant trop fortement et trop grossièrement à elle, ce qui apparemment serait arrivé si elle avait été connue, à cause des charmes admirables que le Très Haut avait mis même en son extérieur (...). Mais dans le second avènement de Jésus-Christ, Marie doit être connue et révélée par le Saint-Esprit afin de faire par elle connaître, aimer et servir Jésus-Christ, les raisons qui ont porté le Saint-Esprit à cacher son Epouse pendant sa vie et à ne la révéler que bien peu depuis la prédication de l'Évangile ne subsistant plus (...). Comme elle est l'aurore qui précède et découvre le soleil de la justice, qui est Jésus-Christ, elle doit être connue

(1) Ici, Grignon de Montfort ajoute : "Comme il a été révélé à une sainte âme" ~~par le Très Haut~~ Il s'agit de Marie des Vallées, mystique extraordinaire, dont je parlerai à l'article suivant.

et perque afin que Jésus-Christ le soit ; et étant la voie par laquelle Jésus-Christ est venu à nous la première, elle le sera encore lorsqu'il viendra la seconde, quoique non pas de la même manière ~~est~~. Marie doit éclater plus, jamais en miséricorde, en force et en grâce dans ces derniers temps ; par que le diable, sachant bien qu'il a peu de temps, et beaucoup moins que jamais pour perdre les âmes, il redouble tous les jours ses efforts et ses combats. Il suscitera bientôt de cruelles persécutions et mettra de terribles embûches aux serviteurs fidèles et aux vrais enfants de Marie, qu'il a plus de peine à surmonter que les autres." ~~est~~ (Souligne par moi.)

que

L'ace

L'cc

E om

9. Enfin, le paragraphe 51 du Traité révèle le secret de la tribulation des derniers temps : "C'est principalement de ces dernières persécutions du diable, qui augmenteront tous les jours jusqu'au règne de l'Antéchrist, qu'on doit entendre cette première et célèbre prédiction et malédiction de Dieu, portée dans le paradis terrestre contre le serpent : je mettrai des inimitiés entre toi et la femme..."

Or, la Vierge est apparue au moins huit fois en France et ailleurs. N'est-ce donc pas suffisant, ô hommes de peu de foi ?

~~(A) ~~AAAAA~~ Souligne par moi~~

ARTICLE 14 : Marie des Vallées

1. Les événements de la fin sont annoncés dès le XVIIe siècle ; et ce n'est pas sans motif que Grignon de Montfort, dans son Traité, fait allusion à Marie des Vallées (1589-1656), figure extraordinaire, mystique (au meilleur sens de ce terme), dirigée par saint Jean Eudes et favorisée de révélations relatives à la fin des temps (1).

Vie douloureuse à l'extrême, mais comblée de faveurs divines : Marie des Vallées souffrit volontairement les ~~tourments~~ <sup>tourments</sup> de l'~~enfer~~ <sup>enfer</sup>, à cause, disait-elle, des "magiciens et des sorciers". Que faut-il entendre par là ? Y avait-il, en France ou ailleurs, à cette époque, un tel excès de sorcellerie qu'il fallut, ~~le~~ ~~pour~~ ~~qu'il~~ ~~y~~ ~~fût~~ ~~mis~~ fin, ~~à~~ ~~une~~ ~~sainte~~ ~~qui~~ ~~est~~ ~~favorisée~~ de la vision du Christ ? Marie des Vallées put, il est vrai, - c'est même probable, - avoir eu connaissance des diableries de Loudun, où furent mêlés Urbain Grandier ~~(1600-1634)~~ (brûlé vif en 1634) et le non moins extraordinaire Jean-Joseph Surin (1600-1665) dont on peut lire la correspondance, préfacée par Julien Green, dans la Bibliothèque européenne (2). Mais l'affaire ténébreuse de Loudun ~~ne~~ ~~justifie~~ ~~pas~~ ~~la~~ ~~peine~~ ~~que~~ ~~le~~ / Christ ~~est~~ ~~de~~ ~~venue~~ Marie des Vallées ?

l'affaire d'une sainte

justifie-t-elle l'apostasie

2. Je pense plutôt que, par ces magiciens et sorciers, il convient d'entendre tous ceux qui, assidûment, étaient alors à l'oeuvre de gâter définitivement le monde et de le précipiter aux abîmes ; et parmi ceux-là, j'ai le regret profond de devoir compter René Descartes, père de cette fameuse philosophie moderne qui, après trois siècles d'essoufflement, nous a donné le beau gâchis dans lequel nous ~~sommes~~ <sup>nous trouvons</sup> ~~enfermés~~ <sup>Quoi qu'il en soit, les</sup> terribles angoisses de Marie des Vallées sont associées au mystère de la fin. ~~Le~~ ~~7~~ ~~décembre~~ 1644, Jésus-Christ apparaît à Marie et, lui montrant le ciel nocturne, lui dit : "Voyez-vous la lune ? Quand elle est pleine, elle commence bientôt à décliner. Ainsi le monde est à sa fin, car les péchés sont arrivés à leur ~~mesure~~ <sup>mesure</sup>... La fin est plus proche qu'on ne le pense. C'en est fait." Ce propos du Seigneur, bien plus que l'expression d'une divine amertume devant la malice des hommes, contient une indication redoutable et précise, l'annonce d'un événement vers lequel on marche à grands pas. "Je jure par moi-même qu'il n'y a plus de temps, dit le Seigneur, tout est consommé." Ces paroles, Dermenghem les commente en ces termes :

(1) Sur cette sainte peu connue, on consultera l'excellent livre d'Emile Dermenghem : La vie admirable et les révélations de Marie des Vallées, d'après des textes inédits, Plon-Nourrit, Paris, 1926 (n° 9 de la

collection "Le Roseau d'or".  
(2) Desclée de Brouwer, Paris, 1966.

"C'est par les mérites de tous les fidèles, de tous les saints, qui est hâtée la Parousie, que se prépare le règne de Dieu : c'est par l'application des mérites de la passion du Christ, renouvelée en Marie des Vallées, qui représente ici tous les mystiques, tous les compatriotes et tous les saints, que le monde sera converti", - c'est-à-dire christifié totalement. Assurément. Mais, pour être renouvelé, le monde doit d'abord être purifié. Il le sera par le feu, par le déluge de feu qui vient ; et ce mystère aussi est révélé à Marie. Elle/<sup>-même/</sup>est possédée (1). Sa possession écrit Dermenghem, est peut-être un symbole : celui de la grande tribulation finale à laquelle doit succéder le grand jubilé dont nous parle l'Apocalypse de saint Jean. Soeur Marie est en quelque sorte identifiée à l'humanité tout entière. Celle-ci, comme Marie des Vallées, est possédée et en proie à mille démons. Mais comme soeur Marie, elle doit savoir qu'elle doit guérir.

3. Dans la vie de cette sainte s'expriment des condamnations, mais aussi des promesses, qui donnent une mesure de l'avancement des temps. Le monde va à la tribulation, mais celle-ci sera suivie d'une effusion de grâce qui détruira le péché. La terre est l'épouse de ces noces. Un jour, le Seigneur charge Marie des Vallées d'avertir les quatre éléments qu'ils ont à se préparer à la rénovation : le salut, comme l'affirme saint Paul, doit s'étendre à la nature entière, et la nature soupire dans l'attente de cet accomplissement ~~théoccosmique~~. Le règne de Dieu sera le contraire du monde actuel ; il sera le monde renversé, c'est-à-dire rectifié, redressé. Et ce renversement rappelle celui qu'au sortir de l'enfer, Dante accomplit dans la Divine Comédie. On sait comment le grand Florentin, se trouvant au coeur même de la terre, en face de Satan, tapi comme une monstrueuse araignée, grimpe intrépidement sur le monstre pour émerger de l'autre côté du monde, après s'être renversé selon l'antipode... C'est en passant par-dessus le diable, dans son incarnation antéchristique, que le monde, après de terribles souffrances, connaît, purifié, le grand jubilé, le grand pardon, le règne du Christ, le royaume théoccosmique.

4. Le chapitre XXI de l'Evangile de saint Jean devrait être cité entièrement. Après l'épisode des Poissons, Jésus, par trois fois, dit à Pierre : "Pierre, m'aimes-tu ? Pais mes brebis." Et si le Seigneur pose trois fois la même question, c'est pour effacer le triple reniement de saint Pierre. Voilà donc Pierre, et jusqu'à la fin des temps, - des temps de l'ère des Poissons - confirmé dans son rôle de pasteur des nations. Mais Pierre, se retournant, voit ce disciple que Jésus aimait et il demande :

(1) Comme Marie des Anges dans l'affaire de Loudun (et comme le Père Surin le fut lui-même), - mais autrement, il est inutile d'y insister.

"Seigneur, qu'arrivera-t-il à celui-ci ?" Et le Christ répond : "Si Je veux qu'il demeure ainsi jusqu'à ce que Je vienne, que t'importe ?"

Pierre étend son autorité spirituelle sur les nations ; Jean attend. Il attend, contemplatif et invisible, le retour du Seigneur. Cette Eglise johannique n'est pas, comme on a voulu le faire croire parfois, opposée à l'Eglise de Pierre, pas plus que l'ère du Verseau, - celle du Ciel nouveau ~~de~~ de la Terre nouvelle (Apocalypse, XXI, 1), - n'est opposée à l'ère des Poissons. Mais on voit l'usage indû que l'on fait de Jean (et de l'église de Jean) dans l'oeuvre de révolte qui, commencée au XIVe siècle, culmine aujourd'hui : l'action est dirigée contre l'église de Pierre ; et ce faux johannisme pseudo-initiatique et véhiculé par les "occultistes", les Roses-Croix et les "magiciens" de tout bord, prétend hâter la venue d'Elie-Artiste et de son règne. Or, dans la mesure où ce johannisme est dirigé contre Pierre, l'entité que ces satanisants appellent de leurs vœux n'est pas le Christ glorieux de la Parousie, mais l'Antéchrist ; et si j'ose affirmer cela, c'est parce que je le sais. Et je sais aussi que le vrai Jean, qui contemple et attend, n'est en aucune façon responsable de cette très grave confusion. Sans doute, la grande résurrection et la Jérusalem céleste seront "selon saint Jean". C'est pourquoi il faut attacher tant d'importance aux apparitions de la Vierge. Sur la croix, Jésus "ayant vu sa mère et près d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : femme, voici ton fils ; puis il dit au disciple : voici ta mère. Et, à partir de cette heure, le disciple la prit chez lui (1)". Par conséquent, là où la Vierge se manifeste, saint Jean est proche ; et là où saint Jean réapparaît, le Christ est présent (2).

---

(1) Jean, XIX, 26 et 27.

(2) Il y aurait un parallèle à faire entre l'attente où nous sommes de saint Jean et du règne paraclétique, d'une part, et ce qu'enseigne le shi'isme duodécimain sur le XIIIe Iman occulté présentement, mais qui doit réapparaître à la fin des temps.

ARTICLE 15 : La Salette

1. Parmi toutes les apparitions de la très sainte Vierge Marie, celle de La Salette (~~1846~~) occupe une place particulière. Je n'ai aucune raison de cacher que le hasard m'ayant mis sous les yeux Celle qui pleure de Léon Bloy, je fus touché jusqu'au fond du coeur par ce livre, au temps déjà lointain où, avec de grands ahans, je m'orientais, Dieu aidant, du côté de l'Eglise catholique, au sein de laquelle, un peu plus tard, j'entrai

Léon Bloy est un écrivain discuté et, à vrai dire, il y a, dans son oeuvre, autant de pages exécrables qu'il y en a d'admirables, ~~mais~~ et celles-là, - dans le Salut par les Juifs notamment, - il les a écrites comme à son insu. Au reste, je n'entends pas faire de la "critique littéraire" ~~et si je cite Bloy, c'est à cause de Celle qui pleure, et plus particulièrement du Discours secret, où l'année 1864 est dite,~~

2. Ce Discours secret, l'Eglise n'a jamais voulu jusqu'à ce jour, ~~en~~ le couvrir de son autorité d'une manière absolument officielle ; elle n'a jamais non plus pris officiellement position contre son contenu. Simplement, un décret du Saint-Office, en date du 21 décembre 1915 et publié par le journal La Croix, interdisait "de traiter ou de discuter la question du secret de La Salette sous quelque prétexte et sous quelque forme que ce soit, tels que livres, brochures ou articles signés ou anonymes ou de toute autre manière" (1). Ce décret mettait fin aux controverses soulevées par ce Secret, que Léon Bloy avait reproduit, en 1908, dans Celle qui pleure (2). Il faut reconnaître que Léon Bloy, non pas précisément dans le livre que je viens de citer, mais dans l'ensemble de son oeuvre, mêlait à ses visions "prophétiques" des vaticinations sur Louis XVII et les rois de France, ~~mettant~~ au service de la royauté française légitime, ce qui veut dire que Bloy considérait les trois derniers rois de France, Louis XVIII, Charles IX

mal en controverse

Il entendait mettre sa plume

(1) Un prêtre catholique, particulièrement bien informé là-dessus, m'a écrit que le Décret est un faux publié par le journal en question, qui aurait été trompé. Je n'ai pas la compétence voulue pour prendre position à ce sujet.

(2) Mercure de France, Paris. - "Celle qui pleure", c'est la Vierge elle-même, à La Salette.

et Louis-Philippe comme des imposteurs (1). Il y avait de quoi dresser contre lui et les républicains et les royalistes. Si l'on ajoute à cela les ténébreuses affaires de l'abbé Boulan et de Vintras, qui se situent dans une perspective voisine, et les attaques réitérées du catholique Léon Bloy contre le clergé catholique hostile au Secret de la Salette, on comprend que l'Eglise, je veux ait vu dire Rome, ~~regardait~~ d'un mauvais oeil l'agitation provoquée dans certains milieux par toutes ces choses plus ou moins suspectes. L'Eglise a donc eu raison de jeter une sorte d'interdit sur le "Secret". Je pense, toutefois, que l'on peut maintenant en reparler ouvertement sans offenser le Magistère et sans faire acte de désobéissance. Le temps me semble passé où Jacques Maritain (filleul de Léon Bloy) jetait au panier son manuscrit sur La Salette parce que Rome l'avait désapprouvé. Un mot sur cet épisode, rapporté par Jacques Maritain lui-même dans son Carnet de notes (2). Maritain avait écrit un volumineux mémoire sur La Salette et le "Secret". Le décret du Saint-Office du 21 décembre 1915, qui était de nature à ruiner son travail, l'avait justement inquiété. Il se rend donc à Rome, avec sa femme Rafssa, en 1918, pour solliciter du pape Benoît XV une audience, au cours de laquelle il tenta de justifier et le Secret et Léon Bloy, et le mémoire qu'il avait écrit. Le pape l'écouta avec bienveillance et le renvoya au Cardinal ~~Billot~~ Billot, chargé de se prononcer sur la question. Le cardinal le reçut bien, l'entendit, mais, écrit Maritain, "parla avec mépris de Mélanie et de son "Secret". Puis, après avoir lu le manuscrit, il formula une réponse négative bien qu'en termes mesurés. "Sur le fond de la question, écrit encore Maritain, on ne disait rien et on ne signalait rien de répréhensible dans mon manuscrit, mais on jugeait sa publication décidément inopportune, et on refusait de l'autoriser." La mort dans l'âme, Maritain obéit (3). J'admire cette obéissance.

- 
- (1) Je fais allusion à l'affaire Naundorff. Naundorff est tenu, par la critique officielle, pour un pauvre fou, horloger de son état, né à Weimar, et qui se prenait pour le fils de Louis XVI. Léon Bloy mit tout en oeuvre pour prouver que Naundorff et Louis XVII ne sont qu'une seule et même personne. Naundorff repose au cimetière de Delft, aux Pays-Bas, et l'épitaphe porte : "Ici repose Louis XVII, Charles-Louis, duc de Normandie, roi de France et de Navarre, né à Versailles le 27 mai 1785, mort à Delft le 10 août 1845."
- (2) Desclée De Brouwer, Paris, 1966, chap. III, plus particulièrement pp. 130 à 135
- (3) Les passages soulignés le sont par moi. Il faut que ce refus ait pesé lourd sur le coeur de Jacques Maritain, puisque les lignes qu'on vient de lire ont été écrites près d'un demi-siècle après son voyage à Rome.

~~La Salette~~

3. La petite Mélanie Calvat, à qui la Vierge était apparue à La Salette et qui, ensuite, entra en religion, avait reçu l'ordre de "Celle qui pleure" de ne rendre public le secret qui lui avait été communiqué qu'en 1858. Léon Bloy a raison de s'exclamer : "Délai admirable ! la Vierge voulait que Mélanie fut déliée de son secret aussitôt après ses apparitions à Lourdes, le 11 février 1858." Il est étonnant, en effet, qu'à part Léon Bloy, personne (à ma connaissance) n'ait vu le lien qui unit l'apparition de 1846 à celles de 1858. ~~En fait~~ Au fond, ce qui est encore plus étonnant, et d'une gravité extrême, est que le monde, à l'exception d'un petit nombre, soit resté indifférent devant ces mystères. Lourdes, avec ses guérisons miraculeuses, confirme La Salette. Je sais bien aussi qu'il y aura toujours de bons esprits pour expliquer "psychosomatiquement" ces guérisons. Pendant Il faut croire qu'elles sont de nature à frapper d'étonnement un esprit dégagé de tout préjugé, puisque le docteur Alexis Carrel leur a consacré un livre sérieux et objectif (1).

4. ~~En 1846~~ Le 19 septembre 1846, deux enfants du village de La Salette, dans le département de l'Isère, Mélanie Calvat-<sup>et</sup> Mathieu et Maximin Giraud, âgés <sup>respectivement</sup> ~~de quatorze ans et dix mois~~ de onze ans, gardaient des vaches sur un plateau escarpé (2). Dans le courant de la journée, comme Maximin demandait à Mélanie de lui apprendre un jeu, celle-ci lui proposa de faire un "paradis". Ce jeu consistait à garnir d'une multitude de fleurs un petit édifice fait de pierres. C'est sur cet édifice que la Vierge Marie, la "Belle Dame", apparut aux enfants, dans une "lumière immobile" qui contenait "une autre lumière encore plus brillante et en mouvement." La Vierge pleurait (3). Frappés d'admiration et de crainte les deux enfants n'osent approcher, mais la Vierge les encourage : "Avancez mes enfants, n'avez pas peur ; je suis ici pour vous annoncer une grande nouvelle..." Les enfants approchent et la Vierge parle : "Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je suis forcée de laisser aller la main de mon Fils. Elle est si lourde et si pesante que je ne puis plus la retenir (4)...

(1) Le voyage de Lourdes (suivi de Fragments de journal et de Méditations), librairie Plon, Paris, 1949. Il est bien clair que, dans le Voyage de Lourdes, le docteur Lerrac est ~~Alexis~~ Carrel lui-même, témoin d'une guérison miraculeuse, et qui la raconte.

(2) Léon Bloy a fait paraître au Mercure de France, en 1911, une Vie de Mélanie écrite par elle-même (en 1900) "pour obéir à son confesseur". C'est là un document unique qu'il faut avoir lu. Née en 1831, Mélanie Calvat-Mathieu, religieuse carmélite et stigmatisée, mourut en 1904. Seul l'introduction à ce livre est de Léon Bloy.

(3) En 1953, la Vierge de Syracuse pleurait aussi.

(4) C'est la main de Aigueur, ou de Justice. ~~Elle est si lourde et si pesante que je ne puis plus la retenir~~

Depuis le temps que je souffre pour vous autres !... Si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas, je suis chargée de le prier sans cesse (1). Et vous autres, vous n'en faites pas cas. Vous aurez beau prier, beau faire jamais vous ne pourrez récompenser la peine que j'ai prise pour vous autres. Je vous ai donné six jours pour travailler, je me suis réservé le septième, et on ne veut pas me l'accorder. C'est ce qui appesantit tant le bras de mon Fils..." A propos de ces dernières paroles, Léon Bloy fait observer qu'elles furent prononcées "au nom du Seigneur Dieu" et que d'ailleurs le Christ vivant, que la Vierge portait comme en effigie sur son coeur, ~~et~~ ~~les~~ ~~pr~~ ~~on~~ ~~ça~~ ~~en~~ ~~m~~ ~~ê~~ ~~m~~ ~~e~~ ~~t~~ ~~e~~ ~~m~~ ~~p~~ ~~s~~ ~~q~~ ~~u~~ ~~e~~ ~~l~~ ~~l~~ ~~e~~ ~~s~~  ~~:~~ "Je vous ai donné six jours pour travailler ..."

dans l'apparition,

Cette référence aux sept jours a un sens précis, que nous connaissons. Le septième jour, que nous avons décrit comme s'étendant de 1864 à 2170, devrait être le jour du Seigneur, le jour de l'union théocosmique de la création à son créateur ; par la faute des péchés des hommes, il est le dies irae, dies illa. Aussi les paroles de la Vierge que je viens de rapporter et qui sont aussi celles du Christ, sont-elles redoutables.

5. Mais le fait capital, dans l'apparition de La Salette, est le secret que la Vierge communiqua <sup>et à elle seule/</sup> à Mélanie/(2). A Maximin fut également confié un secret, mais Mélanie ignora le secret de Maximin comme Maximin ignorait celui de Mélanie; ~~et~~ lorsque la Vierge s'adressait à un des deux enfants, l'autre n'entendait point les paroles qu'elle prononçait et voyait seulement "remuer gracieusement ses lèvres" (3).

6. ~~Mélanie~~ Mélanie avait reçu ordre de ne rendre public son secret qu'en 1858, l'année même où, à Lourdes, une immense espérance était donnée au monde. Or ce secret ne fut pas diffusé. Bien mieux, on aurait tenté de l'étouffer. Selon Léon Bloy, une notable fraction du clergé français se consacra à cette conspiration du silence, avec une sorte de rage que Bloy

(1) Le Christ est le médiateur entre le Père et la création ; la Vierge, co-rédemptrice, est, je l'ai déjà noté, médiatrice entre le Christ et le monde.  
(2) Jusque-là, la Vierge s'était exprimée dans le patois de la région, seul dialecte que les enfants comprirent. Maintenant, elle va parler en français, ~~et~~ ~~les~~ ~~pr~~ ~~on~~ ~~ça~~ ~~en~~ ~~m~~ ~~ê~~ ~~m~~ ~~e~~ ~~t~~ ~~e~~ ~~m~~ ~~p~~ ~~s~~ ~~q~~ ~~u~~ ~~e~~ ~~l~~ ~~l~~ ~~e~~ ~~s~~  ~~:~~  
(3) Le "secret" de Maximin ne fut jamais divulgué, à ma connaissance du moins, ou, s'il le fut, le public l'a toujours ignoré. Maximin en fit, sans doute, l'usage que la Vierge lui avait prescrit de faire.

qualifie de satanique. Tout aurait été tenté, y compris la corruption, pour "dévoyer" Mélanie. Mais elle fut inflexible et parvint même, nous le verrons à approcher le pape. Quelle attitude l'autorité pontificale suprême décida-t-elle d'adopter ? Celle d'une extrême prudence ; le Vatican ne s'est jamais prononcé contre le secret. Loin de passer pour une désapprobation, ce silence fut interprété par certains comme une approbation tacite.

qui ne dit mot consent.

D'autres prétendirent que la version du secret publiée par Mélanie ~~différait~~ différait de celle que Rome possède ~~dans~~ dans ses archives et qu'en conséquence il ne saurait être question d'en tenir compte. Je n'entrerai pas dans le détail de cette affaire. Je rappellerai seulement quelques faits. En 1851, donc avant la divulgation du secret, l'évêque de Grenoble déclarait que l'apparition porte en elle-même tous les caractères de la vérité, et que les fidèles étaient autorisés à la tenir pour "indubitable et certaine". En 1852 Pie IX accordait la faveur de l'autel privilégié au maître autel de l'église édiflée depuis peu sur le lieu de l'apparition. En 1854, cependant, deux prêtres du diocèse de Grenoble, les abbés Déléon et Cartellier, réunirent les objections des opposants de La Salette et publièrent un écrit intitulé La Salette devant le pape, par plusieurs membres du clergé diocésain. Cet opuscule valut à leurs auteurs un procès intenté par la personne même qu'ils avaient accusée d'avoir abusé de la crédulité des petits berges en jouant devant eux le rôle de la Vierge au moyen d'un déguisement. Je suppose que la personne en question est Mlle de Lamerlière. S'il <sup>en</sup>est bien ainsi, l'avocat chargé de la cause de Mlle de Lamerlière ne serait autre que Jules Favre, athée convaincu, mais coeur généreux, qui prononça pour elle une célèbre plaidoirie devant la cour impériale de Grenoble, le 27 avril 1857 (1), tandis que l'abbé Cartellier signait une rétractation des faits qu'il avait allégués.

L25

Ler

L'étonnant,

~~Il est~~ dans cette histoire, ~~est~~ est que Jules Favre, celui-là même qui en 1870 proposa la destitution de Napoléon III, eut pour petit-fils Jacques Maritain et que celui-ci fut converti au catholicisme par Léon Bloy, farouche défenseur de La Salette et parrain des Maritain. Cette série de faits et de circonstances est, en vérité, des plus remarquables.

7. Malgré tout ce que l'on tente pour empêcher qu'elle ait une entrevue avec le pape, Mélanie Calvat est à Rome en 1878. Conservant son indépendance avec intrépidité, Mélanie vainc tous les obstacles, est reçue par Léon XIII et, dans un abandon total à la volonté de Dieu, lui révèle le message

(1) J. Maritain, Carnet de notes, op. cit., p. 117.



qui lui avait été confié plus de trente ans auparavant.

Tout ce qui entoure Mélanie Calvat et son secret est étrange et même parfois revêtu d'un caractère équivoque. Je ne mets pas en doute l'authenticité de sa mission, ni son innocence ; je vois le loup qui rôde autour de cette agnelle, prêt à la déchirer à la première occasion. On note au moins un fait de nature à troubler les esprits et bien propre à servir de machine de guerre contre elle, <sup>car</sup> tout se passe comme si une offensive, ~~et~~ d'en bas, est déclenché non seulement pour empêcher que le secret, comme l'avait voulu la Vierge, "passât à tout son peuple", mais encore pour couvrir la détentrice du secret d'une ombre suspecte. <sup>venue</sup> La visionnaire entre en contact, je ne sais trop comment, avec l'abbé H. Rigaux, curé d'Argoeuves, et lui narre ses tribulations. Le bon abbé héberge Mélanie (1). Tout cela ne serait rien si Roger Duguet (pseudonyme de Paul Boulin dans son livre Autour de la tiare (2) ne nous peignait l'abbé Rigaux, qu'il connaît fort bien au cours de la première guerre mondiale, sous les traits d'un doux illuminé, la tête farcie de fariboles fumeuses, - alors que lui-même, Duguet, - un prêtre, lui aussi, - se trouve assez à son aise (pour les fustiger, il est vrai) dans la compagnie des Joachim de Flore (3), des Anselme de Marsico, des Malachie (4), - sans oublier le Moine de Padoue, tous plus ou moins considérés comme des "prophètes" et des "millénaristes", sauf le Moine de Padoue à qui la fameuse "prophétie des papes" a été attribuée abusivement. On voit quels dangers a frôlés Mélanie et comme il serait facile d'associer son secret à des rêveries nébuleuses de l'abbé Rigaux. "Le curé d'Argoeuves, écrit Duguet, avait le prestige de l'âge et d'un accent de conviction imperturbable. Pêle-mêle, il remuait pour nous (...) de vieux livres, des grimoirs oubliés, des souvenirs personnels de prophéties déjà accomplies (...). Il avait hébergé quelques mois Mélanie (5), cette étrange vergère (...) prévenue d'incontestables dons préternaturels et jouet peut-être des illusions les plus grossières. Il nous commentait avec feu les propos de cette "sainte" demeurée si suspecte à la hiérarchie...

(1) Du 27 septembre au 2 octobre 1902, et du 2 au 8 octobre 1903.

(2) Editions Fernand Sorlot, Paris, 1931. Le livre porte le sous-titre suivant : "Essai sur le prophétisme concernant la succession des papes, du XIIIe siècle à la fin des temps".

(3) Joachim de Flore, ou de Fiore (1145-1202), moine cistercien, enseignait l'approche du règne du Saint-Esprit. Le personnage, en lui-même, semble irréprochable. Le millénarisme auquel est lié son nom est l'oeuvre de certains de ses disciples.

(4) Saint Malachie, prélat irlandais (1094-1148) n'a jamais écrit la prophétie sur l'histoire des papes qu'on lui attribue. Ce document est un apocryphe qui n'a fait son apparition qu'au XVIIe siècle, siècle dont les dessous sont mal connus et à propos desquels il y aurait beaucoup à dire.

(5) Il se trompe : quelques jours seulement. Voyez plus haut.

Le fait en question est le suivant :

8. On doit déplorer dans tout ce qui a trait aux apparitions de la Vierge et au rôle qui est le sien dans les derniers temps, l'action interférente et sinistre, la contre-offensive du démon. La Vierge apparaît parce que les temps touchent à leur fin. Aussitôt Satan s'efforce de brouiller la lumière des apparitions en suscitant, dans une atmosphère trouble, des contre-façons d'apparitions, des pseudo-mysticismes, des rêveries d'Apôtres des derniers temps et d'Esclaves de Marie (1), toute une monnaie de plomb mise en circulation avec une adresse infernale pour discréditer la monnaie d'or de Marie. On lira, à ce propos, le chapitre XXXVII, "Duperie des prophéties" du livre de René Guénon Le Règne de la quantité et les signes des temps (2). Guénon cite René Duguet et reconnaît en lui "quelqu'un qui a été mêlé de près à certains dessous fort ténébreux dont les invraisemblables ramifications, au moins depuis le début du XIXe siècle, seraient particulièrement curieuses à suivre pour qui voudrait faire la véritable histoire de ce temps".

9. Les manoeuvres par lesquelles le Prince de ce monde essaie de ternir l'éclatante lumière des messages de Marie, les rêveries "johanniques" de certains disciples exaltés de Léon Bloy, les délirantes "sérénades" d'un Gengenbach possédé du diable ou pauvre cerveau détraqué par l'alcool, la nymphomanie et le surréalisme (3), ne doivent pas nous masquer ce qu'il y a de vrai dans les apparitions mariales, ni surtout la raison profonde pour laquelle elles se sont manifestées. Les apparitions de la Vierge ne constituent la matière d'aucune raison dogmatique et, par conséquent, nul catholique n'est tenu à croire que la Vierge, voici plus d'un siècle, s'est entretenue avec deux bergers patoisants et illettrés. Le "secret" de Mélanie, a fortiori, et jusqu'à ce que Rome se soit prononcé formellement à son sujet, est un message marial qu'on est absolument libre d'accepter ou de rejeter. On retiendra seulement que jamais Rome ne s'est prononcée contre ce secret (4).

- 
- (1) Sans oublier les multitudes de sectes qui pullulent, aux Etats-Unis surtout.  
 (2) Gallimard, édit., collection "tradition" n° 1, 1946.  
 (3) Cf. L'Adieu à Satan de E. de Gengenbach, éditions "L'Ecran du monde", 1952.  
 (4) Nous verrons à l'article suivant qu'il semble bien que Rome ne désapprouve au moins plus la diffusion du secret de Mélanie.

ARTICLE 16 : Le secret de Mélanie

1. Après ce rappel des faits, qui était indispensable, venons-en au secret. Je puis, sans crupule, en parler puisqu'il existe actuellement, en France, une "action Fatima-La Salette" qui a publié en 1978 le texte jusque-là interdit (1).

De quoi s'agit-il dans ce secret? Et en quoi est-il si redoutable? Je réponds immédiatement et courtement : il s'agit de l'Antéchrist et de la fin des temps. Le bienheureux Grignon de Montfort ne s'était pas trompé. Si le règne du Christ glorieux doit être précédé de celui de l'Antéchrist, véritable image inversée de l'Homme-Dieu (et sans doute, au fond, inconsistante malgré son effrayante réalité), Marie-la-Vierge doit précéder immédiatement le mal incarné pour mettre les hommes en garde. C'est la Femme qui, à la fin, écrasera la tête du serpent (Genèse, III, 15). Voilà pourquoi la Vierge annonce, avec la fin des temps l'imminente venue de l'Ange de perdition. Il n'y a rien à ajouter, rien à retrancher au secret de Mélanie.

2. Le paragraphe 3 affirme que la corruption du clergé (2) est la cause de ceci que "la vengeance du ciel est aux portes". "Il n'y a plus d'âmes généreuses", il n'y a plus personne digne d'offrir la victime sans tache à l'Eternel en faveur du monde". Terrible ~~accusation~~ <sup>accusation</sup> ! On comprend qu'~~elle~~ ait suffoqué, puis hérissé certains prêtres, tout en provoquant une joie maligne chez les "mangeurs de curés". Après tout, n'est-ce point parce qu'il n'existe plus de chrétienté qu'une large fraction de l'humanité erre à l'aveuglette et va chercher sa subsistance où elle peut, puisqu'elle ne la trouve plus du côté de ceux qui donnent le Pain de vie ? La voilà donc, cette humanité, perdue par des systèmes sans entrailles et mensongers, ~~perdue~~ sa raison d'être dans les pires aberrations, - ~~et même~~ <sup>et même</sup> dépouillée jusqu'à l'os, ne se souvient même plus de la ~~cha~~ <sup>nécessité</sup> ~~de~~. On se suicide, on devient fou, on ~~se suicide~~ <sup>s'abat</sup> ~~au moyen de~~ <sup>les dro-</sup>gues, on ne croit plus à rien, on ne croit même plus "aux lendemains qui chantent", à l'humanitarisme stupide de tous les socialismes qui ont prétendu, ou prétendent encore, apporter le bonheur aux hommes. La peinture est-elle trop poussée au noir ? ~~On voit en effet que la peinture est trop poussée au noir, que la peinture est trop poussée au noir, que la peinture est trop poussée au noir, que la peinture est trop poussée au noir.~~ <sup>Patience.</sup>

(1) Si je suis bien informé, le prêtre qui dirige ce mouvement, l'abbé Jean Boyer, aurait reçu, en 1967, du cardinal Veillot, de Paris, mission, autorisée par le pape Paul VI, de diffusion en Europe le message secret. Il est donc accessible au public.

(2) D'un certain clergé, il va sans dire ; il y a toujours des âmes droites, sinon saintes. Mais cette affirmation a suffi pour déclencher un mouvement d'opposition haineuse chez certains prêtres, comme on l'a vu ci-dessus.

Verdict!

qui cherche

nécessité de la cluché

Lez  
Là

Anne-Catherine Emmerich, l'extraordinaire stigmatisée allemande dont Brentano a recueilli les paroles, nous a averti que Lucifer doit être détaché "pour un temps", cinquante ou soixante ans avant la fin de ce millénaire. Elle se trompe peut-être, mais de si peu ! Depuis certains disciples de Joachim de Flore jusqu'au démocratisation contemporain, essentiellement sentimental, et par conséquent imbécile et menteur, et plus imbécile encore par son matérialisme étalé sans vergogne et son oubli permanent de Dieu, quel chemin parcouru ! Voici les impudeurs, les violences, les fraudes, les crimes, la révolte pure, le nihilisme en action. C'est dans la mesure où les hautes exigences du Christ sont bafouées que le chemin de l'Antéchrist est ouvert. Mais rassurons-nous. Le Christ, en repoussant les trois tentations dont j'ai parlé plus haut, a vaincu l'esprit du mal, qui montre seulement ses dernières flambées. Celles-ci suffisent, hélas, à épouvanter. Le monde est plus que jamais occupé de ses jouets sociaux, politiques et techniques : il sera absorbé par la grande bouche qui s'ouvre. Si contaminée qu'elle soit dans son personnel, comme dit Jacques Maritain, l'Eglise fondée par le Christ, reste sainte dans sa Personne, même si nous voyons un jour la Bête s'asseoir sur le trône de Rome. Tu es Petrus, et super hanc petrum aedificabo Ecclesiam meam, et portae inferi non praevalerunt adversus eam (Matthieu, XVI, 18).

3. "Dieu, dit le paragraphe 3 du secret, va frapper d'une manière sans exemple". C'est au moment où la mesure du péché sera comble que le cours des événements arrivera à son terme. Comment Dieu châtierra-t-il ? Il nous est dit que "la société est à la veille des plus grands fléaux" et qu'"il faut que le pape se tienne en garde contre les faiseurs de miracles, car le temps est venu que les prodiges les plus étonnants auront lieu sur la terre et dans les airs". Passons au paragraphe 11, qui est capital : "En l'année 1864, Lucifer, avec un grand nombre de démons, sera détaché de l'enfer : ils aboliront la foi peu à peu et même dans les personnes consacrées à Dieu ; ils les aveugleront d'une telle manière qu'à moins d'une grâce particulière, ces personnes prendront l'esprit de ces mauvais anges ; plusieurs maisons religieuses perdront entièrement la foi et perdront beaucoup d'âmes. Tremblez, terre, et vous qui faites profession de servir Jésus-Christ et qui, au-dedans, vous adorez vous-mêmes, tremblez car Dieu va vous livrer à son ennemi, parce que les lieux saints sont dans la corruption..."

4. Il est donc dit on ne peut plus clairement que les hommes prévaricateurs seront livrés à l'ennemi et qu'à cet effet, et pour commencer, un grand nombre de démons seront détachés de l'enfer et auront licence de ravager la terre dès 1864. L'ennemi, c'est l'Antéchrist. Sa venue sera précédée d'un avant-coureur, avec ses troupes de plusieurs nations qui, en quelque sorte, l'annoncera. Puis l'Antéchrist entrera lui-même en scène, et le secret nous dit que, par une sorte de hideuse parodie, il naîtra d'une fausse vierge, Nativité à rebours, effroyable caricature de l'Incarnation !

5. Voilà ce qu'annonce le terrible secret qui va jusqu'à préciser, dans l'un de ses trente-trois paragraphes, que Rome perdra la foi et deviendra le siège de l'Antéchrist. Non point, prenons-y garde, qu'il faille comprendre que le Vicaire du Christ et l'Antéchrist seront un jour une seule et même personne (1). Il se produira seulement ceci que la Ville éternelle sera le lieu où résidera l'Antéchrist. Peut-être est-ce dans ce sens qu'il faut lire Marc XIII, 14 (et Matthieu, XXIV, 5) : "Lorsque vous verrez l'abomination de la désolation établie là où elle ne doit pas être, -et, ajoute le texte saint, que celui qui lit comprenne ! - alors... (...) ces jours seront une détresse telle qu'il n'y en a point eu de semblable depuis le commencement du monde, que Dieu a créé, jusqu'à présent et qu'il n'y en aura jamais." N'est-il pas à prévoir que l'Antéchrist se fera adorer comme un dieu ? Et le pape, assis sur l'ancien trône des Césars, n'est-il pas, en sa qualité de Lieu-tenant du Christ sur terre, celui qu'il faudra à tout prix, sinon abattre, du moins éclipser ?

"En l'année 1864, Lucifer et un grand nombre de démons seront détachés de l'enfer". Frappé par cette prédiction, Léon XIII voulut que tous les prêtres catholiques, agenouillés au pied de l'autel, après leur messe, récitassent cette prière assez semblable à un exorcisme, comme dit Léon Bloy :

"Sancte Michael, Archangelo, defende nos in praelio ; contra nequitiam et insidias diaboli este praesidium. Imperet illi Deus, supplices deprecamur ; tuque, Princeps militiae coelestis, satanam aliosque spiritus malignes qui ad perditionem animarum pervagantur in mundo, divina virtute in infernum detrude. Amen."

Même cela, le fait-on encore ?

6. La très sainte Vierge Marie a donc annoncé nettement et avec force qu'en 1864, l'histoire est entrée dans une phase de possession diabolique. C'est cette affirmation solennelle, prononcée dix-huit ans plus tôt, qu'il fallait faire passer et qui ne passe pas car, décidément, le morceau est trop gros et reste dans la gorge. On se détourne en haussant les épaules. Dieu n'existe pas, nous l'avons prouvé, disent ces gens. Comme si, après cela, le diable existait lui-même !

(1) Certains illuminés, comme certains protestants, n'ont pas manqué de faire observer que puisque ROMA est AMOR renversé, Rome est déjà, et depuis toujours, la résidence de l'esprit du mal. Satan a tant de malice qu'il a fait croire, en effet, à beaucoup, dès le XVIIe siècle, que la Roma catholique est le siège de l'Antéchrist.

Cette date de 1864 correspond donc au jour de la colère de Dieu. Dieu livre à Satan un monde qui l'a renié et qui s'en glorifie. Que s'est-il passé apparemment de remarquable en 1864 ? Une victoire de Bismark ? Comme si cela comptait ! Victorieuse en 1864, puis en 1870, l'Allemagne s'est trouvée aplatie soixante-quinze ans plus tard, et c'est le sort de tous les empires terrestres d'être finalement écrasés après un court instant de triomphe. Alors ? Alors, en 1864 il ne s'est rien passé de spécial si ce n'est que, dans le ciel, a retenti le "c'en est fait !" et que le monde est entré dans le septième jour, le jour de l'Eglise de Laodicée. Lorsque le Christ mourut sur la croix, les affaires du monde ont-elles été perturbées ? Ou lorsqu'il ressuscita d'entre les morts ? Sans doute, après Emmaüs, quelques-uns comprirent qu'une chose immense s'était accomplie ; mais le reste du monde continuait à manger, à boire et à dormir : rien ne s'était passé. Ainsi en a-t-il été le jour où Satan et ses légions ont reçu permission de ravager le monde, parce que la mesure était à son comble.

7. Voilà donc pourquoi l'année 1864 m'a paru, depuis de longues années, le terminus ad quem d'une certaine chronologie. Il faut, en outre, un terminus a quo. Le seul terminus a quo dont nous puissions faire état, puisque nous ignorons en quelle année la Vierge mit au monde le Sauveur, est celui que nous donne saint Luc : la quinzième année du règne de Tibère, c'est-à-dire l'an 28 de notre ère. Mais on objectera peut-être qu'il n'est pas absolument certain que, - s'il est vrai que le christianisme naquit le jour où le Christ reçut le baptême de Jean, - cette quinzième année de Tibère soit l'an 28 (1). Alors voici un autre calcul.

Des travaux astronomiques ont été menés en vue de déterminer l'année de la mort du Christ. Les calculs de Pie Emmanuelli, de l'observatoire du Vatican, aboutissent à cette conclusion que le Sauveur a été mis à mort le vendredi 7 avril de l'an 783 de Rome, ce qui correspond à l'an 30 de l'ère chrétienne. Pourquoi ? Parce que, cette année-là, le 14 du mois juif de Nisan s'étendait du 6 avril, six heures du soir, au 7 avril, six heures du soir. Or le 7 avril de l'an 783 de la fondation de Rome fut un vendredi. Aucune autre date, entre l'an 28 et l'an 34, ne répond à cette exigence. Lebreton et Seiller, dans leur Histoire de l'Eglise des origines à nos jours écrivent : "La prédication de Jean-Baptiste a commencé vraisemblablement en automne 27 de notre ère ; le baptême de Jésus a eu lieu quelques mois plus tard, à Pâque (juive) de l'an 28".

(1) Jean prêcha et baptisa au Jourdain durant l'année qui suivit le 1er octobre 27 ou le mois d'août 28. Cette dernière date est, historiquement parlant, la plus probable.

La période cyclique de  $6 \times 306$  ans s'étend donc de 28 à 1864 ; et si le Christ, selon une tradition communément admise, est mort en l'an 30 de notre ère, à l'âge de trente-trois ans, c'est qu'il est né avant l'an zéro de celle-ci. On sait d'ailleurs que, fixée par Denys le Petit au VI<sup>e</sup> siècle, la chronologie chrétienne repose sur une erreur fondamentale. Le Christ est fort probablement né en l'an - 3 de notre ère, soit en l'an 786 de la fondation de Rome.